

SOMMAIRE

• <u>Éditorial</u>	p. 3
• <u>Archéologie préventive, fouilles programmées, sondages, prospections</u>	
Notices archéologiques	p. 9
Bolquère : <i>Pla de la Creu 2</i>	
Corbère : <i>Église Sant Julia de Vallventosa</i>	
Fenouillet : <i>Château de Fenouillet</i>	
Palau-del-Vidre : <i>Place de l'église</i>	
Perpignan : <i>Rue du Four Saint-Jacques</i>	
Pollestres : <i>Creu Blanca</i>	
Rivesaltes : <i>Zone d'activité économique n°3</i>	
Saint-Félic-d'Avall : <i>Église Saint-André</i>	
Thuir : <i>Déviatiion du giratoire de la Piétat</i>	
Torreilles : <i>La Madraguera</i>	
• <u>Articles, contributions, compte-rendus de conférences</u>	
Jean Abélanet : <i>Découvertes variées sur la villa de la Torre-Mas Ducup</i>	p. 35
Jean-Pierre Comps : <i>Quelques pistes à suivre pour l'inventaire des chemins anciens aux alentours du Mas Ducup (Perpignan) et de Baho</i>	p. 41
Jean-Marie Giorgio : <i>Les Journées de la Céramique : 15 ans d'expérimentations</i>	p. 47
Jean-Pierre Comps : <i>La Tourèze (Commune de Latour-de-France) : une étape sur les chemins de transhumance ?</i>	p. 55
Max Guérout : <i>Esclaves oubliés : le naufrage de la flûte l'Utile sur l'île de Tromelin (1761)</i>	p. 63
Cécile Treffort : <i>Épigraphie médiévale, inscriptions et graffiti dans le Midi de la France (VIIIe-XIIIe siècle)</i>	p. 67
Jean-Paul Cazes : <i>La nécropole de Bénazet (Molandier, Aude) : un témoignage archéologique sur les variations de la frontière entre royaumes wisigoth et franc, Ve-VIIIe siècles</i>	p. 69
Robert Bégouën : <i>Les grottes du Volp : Enlène, les Trois Frères, le Tuc d'Audoubert</i>	p. 71
• <u>Sorties, divers</u>	
Barcelone : <i>Exposition Les Étrusques</i> (Colette Doutres)	p.75
La Cité d'Elne : <i>De l'Antiquité au Moyen Âge</i> (Aymat Catafau)	p.77
Les mines néolithiques de variscite de Gavà. <i>L'Europe à la fin de la Préhistoire : les grandes lames de silex</i> (Valérie Porra-Kuteni)	p. 81
Exposition au Château-Musée de Bélesta : <i>Ötzi, l'homme venu de la glace</i> (compte-rendu de Valérie Porra-Kuteni)	p. 87
Fenêtr sur le sud (Andrée Basso)	p. 91



<i>Les nouveautés de la bibliothèque</i> (Guillaume Eppe)	p. 95
<i>La sélection du net</i> (Guillaume Eppe)	p. 105
<i>L'A.A.P.-O. à la Fête du livre et de la rose</i>	p. 106
<u>Composition du bureau et du Conseil d'Administration</u>	p. 107
<u>Conférences et sorties 2009</u>	p. 109
<u>L'A.A.P.-O. c'est ...</u>	p. 111

Éditorial**Michel Martzluff**
Président de l'A.A.P.-O.

Heurs et malheurs des bénévoles en archéologie...

Que vaut un bénévole aujourd'hui en archéologie ? J'ai envie de dire beaucoup, au fond, si l'on considère les efforts qu'il peut faire pour aider la collectivité et peu, parfois, si l'on tient compte de son audience auprès des autorités. Mais nous nous expliquerons là-dessus plus loin.

En attendant, précisons tout d'abord que nous sommes une association citoyenne qui ne met pas sa bonne volonté en balance avec le professionnalisme. Bien au contraire, depuis un quart de siècle nous sommes engagés pour que l'archéologie se professionnalise et l'appui que nous avons pu offrir en tant qu'association aux services de l'État, aux Collectivités territoriales ou à l'Université, un appui non négligeable sans doute, n'est pas vraiment désintéressé. Il repose sur le désir de pouvoir répondre aux exigences d'une archéologie moderne, de se tenir au plus près serré d'une science qui évolue vite, de pouvoir faire face à la destruction toujours plus rapide des archives du sous-sol ; il repose enfin et surtout sur le désir de pouvoir satisfaire le besoin de connaissance du public, avec le respect citoyen que nous lui devons. Ce n'est pas facile. Et pour cela nous le savons, il faut des professionnels, et des professionnels compétents. Et c'est pour cet engagement que nous volons de notre temps d'étude ou de loisir en contribuant à cet effort. Notre salaire, je vous le demande ? Eh bien nous ne réclamons rien de plus que d'être payés par la satisfaction de voir des progrès en la matière.

C'est bien pourquoi, avant d'aborder le bilan de nos activités, je tiens à exprimer ici une première satisfaction, celle de voir que le Département continue et renforce son implication dans l'archéologie et qu'une archéologue a été recrutée cette année pour renforcer le Pôle archéologique du Conseil général. Satisfaction de savoir aussi que le très chic Château-musée de Bélesta, un temps menacé de fermeture, pourra désormais continuer ses activités dans un arrière-pays désertifié, surtout auprès du public scolaire, toujours grâce à l'appui financier du Conseil général. Oui, elle est précieuse la pédagogie que ce musée déploie auprès de jeunes surtout « branchés » sur un monde virtuel et marchand, le public « chébrand », si vous voulez. Un très jeune public, qui a plus que jamais si fortement besoin de se « brancher » à de profondes racines pour pouvoir puiser le sel de la terre et s'épanouir dans notre société.

Autre motif de satisfaction : je crois que notre association n'a pas démerité cette année encore du service qu'elle rend au public. Sans doute en grande partie grâce aux allocations nous permettant de payer le talent de nos deux employés qui assurent le suivi de nos activités. Il nous faut bien sûr à ce titre remercier la Collectivité départementale qui consent pour l'essentiel à cet effort financier. Nous dépendons en effet de ces emplois. Mais ils dépendent aussi de nous.

Parmi les activités de terrain où nous sommes impliqués, nous retiendrons ici deux chantiers pour lesquels notre contribution a permis, pour une certaine part, la belle moisson des résultats. Et ceci à l'heur de nous plaire, figurez-vous ! C'est tout d'abord la fouille de l'église *Sant Julia de Vallventosa* à Corbère-les-Cabanes, fouille conduite sous la direction d'Olivier Passarrius du 17 mai au 1er juillet 2008. Elle venait en appui d'une association locale qui désirait restaurer ce monument et après quelques cafouillages sur lesquels je ne m'étendrais pas, sinon pour dire que nous y sommes totalement étrangers. Pour cette opération financée par le Conseil Général, Sabine Nadal a été mise à disposition du Pôle archéologique départemental et une convention de partenariat a également permis à quatre bénévoles de notre association de participer au chantier. Délicate fouille des sépultures, sondages pour comprendre l'évolution du bâti ... le tout sous un soleil de plomb et même sous l'orage. La journée ouverte au public sur le site a été un franc succès.

Pour ce qui est de l'autre chantier, également financé par le Conseil général, mais à une autre échelle, il s'agit du site archéologique de Negabous fouillé sous l'égide de l'INRAP par notre collègue Assumpcion Toledo i Mur, à l'endroit d'une nouvelle bretelle du contournement routier de Perpignan, près de Saint-Estève. Sur l'importance de ce chantier, nous ne dirons rien, sauf qu'il en a été proposé un aperçu lors d'une journée « portes ouvertes » et d'une conférence qui ont été suivies par une population nombreuse. Si j'évoque ce chantier auquel nos étudiants, mais aussi nos bénévoles ont participé, c'est pour dire que nous sommes l'une des rares associations archéologiques de ce pays, et même probablement la seule, qui a su proposer au milieu professionnel, et pour son grand profit, l'appui de bénévoles. Dire que ce ne fut pas facile, c'est souligner aussi que ce respect est dû à la qualité de leur travail qui peut se mettre en balance avec celui qui est rémunéré.

Sauf sur un point : on ne peut imposer au bénévole trop de déplaisir ou ce qui heurte sa conscience. Et c'est pourquoi leur présence au côté d'autres acteurs de l'archéologie est si fragile, mais c'est aussi pourquoi elle est si salubre car elle tisse le lien direct avec la Cité. Une liaison dont nous avons grand besoin dans cette discipline.

Pour ce qui concerne le dépôt archéologique, tout en attendant un déménagement annoncé, nous avons le bonheur de savoir que notre présence active évite à ce local de devenir un « mouiroir à tessons », selon le mot de Jean Abélanet, surtout depuis que nos collègues de la base INRAP campent au rez-de-chaussée. Et cette année, le nombre d'étudiants, de chercheurs professionnels et amateurs n'a pas faibli. S'ils ont pu avoir facilement accès aux collections, c'est aussi grâce au classement que nous avons réalisé et à la diligence de nos employés. Par ailleurs, avec l'accord de la DRAC, le Pôle archéologique départemental a pris l'initiative de créer une grande travée supplémentaire afin d'accueillir les collections en attente et de désengorger les couloirs. Avec l'aide de collègues de l'INRAP, nous avons continué à inventorier et à ranger ces collections. En sus du recensement des prélèvements sédimentaires en attente de traitement, le conditionnement et le pointage des objets muséographiques, commencé en 2007, se sont poursuivis. La Mairie de Perpignan, qui en a bénéficié pour monter une belle exposition, ne saurait s'en plaindre sans mauvaise grâce ...

Et que dire de l'équipe qui anime chaque jeudi les activités de traitement du mobilier recueilli en fouille. La qualité de leur travail, leur bonne humeur, leur modestie peuvent faire notre fierté, en attendant qu'ils reçoivent les louanges méritées, non pas des chercheurs qui en ont bénéficié - ils l'ont fait -, mais de leurs institutions de rattachement qui en sont également redevables.

Enfin, dans les locaux vétustes du dépôt, notre bibliothèque s'est encore agrandie en s'étendant à d'autres salles. Sa fréquentation augmente et c'est bon signe. De nouveaux rayonnages ont été posés et le total de la documentation alignée en rayons occupe désormais 76,50 m. Un allongement de ce stockage est prévu pour absorber la cadence des entrées qui se traduit, grâce aux dons et aux échanges avec d'autres institutions, par une progression linéaire d'environ 3 à 4 m par an. Ce n'est pas rien à mettre au compte de notre effort et du travail de Guillaume Eppe, lequel assure aussi le dépouillement de la Bibliographie et sa mise à disposition sur le site web.

En poursuivant avec nos activités tournées vers le public, point n'est besoin de revenir sur la qualité des conférences que nous tenons à l'Université, ni sur celle des voyages que nous avons organisés. On en trouvera le compte-rendu dans ces pages. C'est en réalité l'activité normale d'une association comme la nôtre. Il s'y ajoute, comme chaque année, d'autres activités (didactique auprès d'élèves, stand pour la *Journée d'accueil des « nouveaux catalans »* organisée par le Conseil général au Palais des Rois de Majorque, par exemple).

En fait, sur ce chapitre, il nous faut surtout insister sur notre activité éditoriale, et d'abord sur notre bulletin. *Archéo 66* présente régulièrement les résultats des travaux archéologiques de terrain dans les P.-O., travaux préventifs compris. Des premiers résultats de ces investigations, de ces précieuses informations, très peu manquent à l'appel chaque année ; seuls n'y figurent pas les chantiers qui n'ont pas répondu à nos sollicitations, les fouilles menées à la Caune de l'Arago, par exemple. Nous le déplorons et renvoyons les lecteurs qui voudraient en être informé sur ces fouilles aux articles d'un journal quotidien local. Finalement, depuis le début de ce millénaire, notre bulletin est la seule publication régionale à présenter ce bilan quasi exhaustif et fort utile pour les chercheurs, et qui est par ailleurs largement accessible en France et à l'étranger grâce à nos échanges.

Un autre motif de satisfaction est sans aucun doute de voir bien avancer la réalisation d'un nouveau livre dont Jean Abélanet nous a confié la réalisation. Cette somme de connaissances sur les *Dolmens des Pyrénées-Orientales*, que Sabine Nadal finit de mettre en page, offre le bilan de plusieurs décennies de recherches sur le Mégalithisme dans notre département. Il comble un vide. Nul doute qu'il va passionner un large public et qu'il permettra à de jeunes chercheurs de poursuivre plus facilement ce chemin, ce qui fut toujours la motivation de l'auteur et nous remplit d'aise, bien entendu.

Revenons maintenant si, vous le voulez bien, sur nos déconvenues.

L'une est le fait de ne pas avoir été conviés au colloque réuni dernièrement sur le site de *Ruscino*, enfin disons plutôt que des collègues membres de notre bureau et spécialistes de l'Antiquité ont été complètement occultés, certains ayant été conviés à intervenir lors de ces journées par les partenaires catalans du Sud, lesquels furent en réalité à l'initiative de cette manifestation. C'est une faute professionnelle et scientifique, pensons-nous, tout autant que de laisser croire que Romains ou Grecs étaient des humanistes, eux qui louaient la guerre, pourvoyeuse d'esclaves, et tenaient la femme en gynécée. Cela augure mal de l'avenir.

De plus, nous n'avons pas de nouvelles des fouilles qui furent autorisées sur ce site cet été, alors que nous sommes toujours en attente de la monographie des travaux sur la colonie latine réalisés au siècle dernier. Éditer un tel travail n'est pas facile, nous le savons. Mais publier les résultats d'une fouille programmée est un objectif majeur que d'autres ici ont réalisé bénévolement et de façon magistrale, par exemple pour le site de *Panissars*, paru cette année dans *Gallia* sous la Direction de notre collègue Georges Castellvi.

Et que dire du projet de futur musée dont le bruit a couru l'an dernier qu'il était en train de ressusciter ? Il existe sans doute dans les Services culturels de la ville la volonté d'œuvrer dans ce sens. Qu'elle soit louée. Mais la volonté politique existe-t-elle du côté de la Municipalité ?

Au total, ne serait-il pas temps de jeter aux oubliettes les rancœurs et nos vieilles rengaines pour bâtir du neuf en partant du fait que tous les archéologues de cette terre roussillonnaise valorisent un patrimoine commun et ont des intérêts en commun à défendre ?

Mais une autre déception vient de notre reconnaissance par les Services de l'État. Ainsi, nous nous sommes émus auprès du SRA que les abords d'un site archéologique important, localisé à Llupia, celui de *Sant Roma* (voir notice dans la CAG), site qui avait déjà subi une première tranche de travaux destructeurs sans archéologie, soit à nouveau menacé sans qu'il y ait été prévu d'archéologie. C'est après être passé par le Préfet de Région, que le contact avec l'administration s'est finalement rétabli, mais en forme de non-recevoir. « Rien à signaler » nous a-t-on dit lors de la surveillance des travaux à l'endroit pourtant où des prospections réalisées sous le contrôle du SRA avaient autrefois balisé le site. Sans doute, puisque l'autorité le dit.

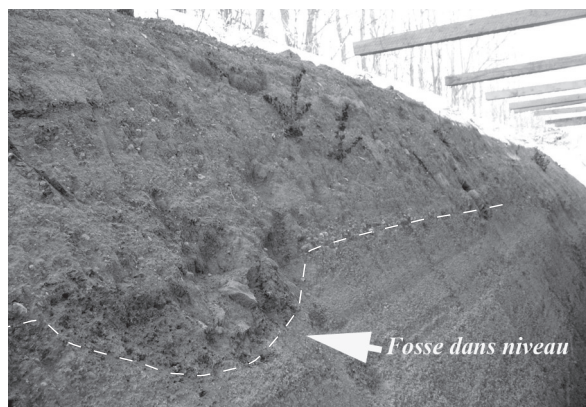
Or, cet automne, alors que le site est désormais bâti, l'un de nous, archéologue confirmé, a pu constater dans des tranchées (voir figures jointes), la présence de couches archéologiques. Ce site est assez exceptionnel, car c'est l'un des rares qui fasse état d'une continuité entre l'Antiquité et le Moyen Âge ancien.

Pourquoi ne sommes-nous pas entendus ? Pourquoi dérangeons-nous ?

Ce sont les questions que je pose sereinement en gage de notre bonne foi et de notre attitude responsable. Nous souhaitons lever le malentendu qui existe avec les Services de l'État. L'arrivée d'un nouveau Conservateur Régional nous paraît être un moment propice pour cela, dans l'intérêt général du patrimoine et de l'archéologie. Nous attendons donc avec optimisme une meilleure écoute de la part des administrations de l'État, comme ce fut le cas jusqu'au début de ce millénaire. Les nombreuses avancées réalisées ces dernières années par l'archéologie dans les P.-O. fondent cet espoir raisonnable.

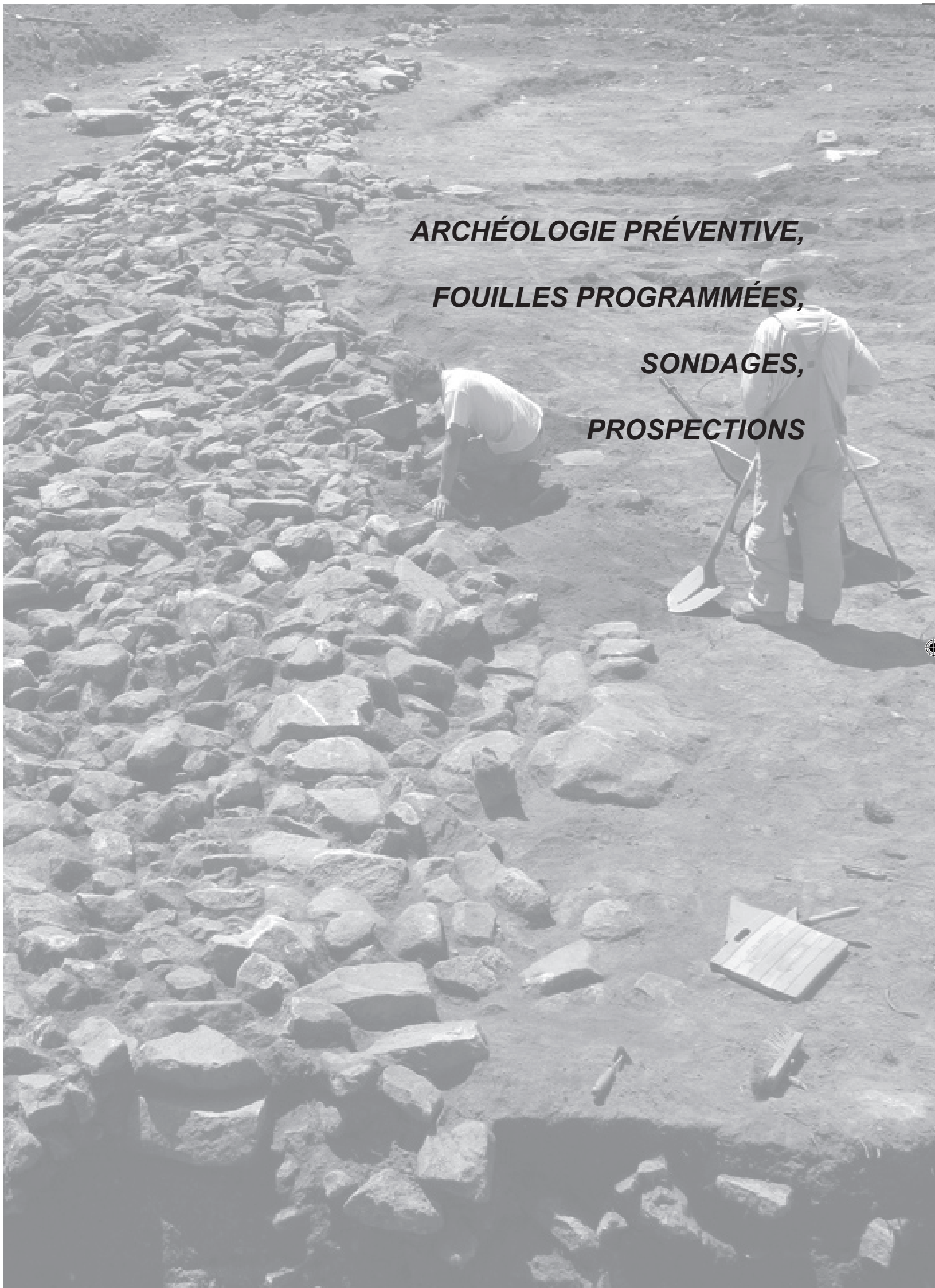
Perpignan, le 13 décembre 2008

Le site de San Roma à Llupia, vue aérienne. Les chiffres indiquent l'emplacement des travaux et des structures archéologiques vues dans les tranchées (cliché Google Earth).



Niveaux archéologiques et fosses visibles en coupe dans les tranchées (clichés J. Kotarba).





**ARCHÉOLOGIE PRÉVENTIVE,
FOUILLES PROGRAMMÉES,
SONDAGES,
PROSPECTIONS**





Archéologie préventive (diagnostics, fouilles) Fouilles programmées, sondages, prospections

Commune : **Bolquère**

Intitulé de l'opération : **Pla de la Creu 2**

Type d'intervention : Fouille préventive

Responsable scientifique : Julien Vial (I.N.R.A.P.)

Responsable de secteur : Yaramila Tchéremissinoff (I.N.R.A.P.)

Équipe de fouille : Frédéric Audouit, Jean-Marcel Becar, Vincent Belbenoit, Eric Bertomeu, Jean-Louis Charlot, Jean Collinet, Stéphane Fournier, Steve Goumy, Frédéric Parent, Maxime Seguin, Benjamin Thomas (I.N.R.A.P.)

Spécialistes sollicités : L. Bouby, M.-P. Ruas (C.N.R.S., carpologie)

Résultats

La fouille du site du *Pla de la Creu* a été prescrite suite aux résultats positifs d'un diagnostic réalisé en 2007, par J. Kotarba (I.N.R.A.P.) et Chr. Rendu (C.N.R.S.). Ce gisement protohistorique est le premier en Cerdagne française, à faire l'objet d'une fouille extensive.

Le site du *Pla de la Creu* se trouve sur la marge orientale de la Haute-Cerdagne. Il est implanté sur le versant est du Roc de la Calme, à l'extrémité des contreforts méridionaux du massif du Carlit. Le terrain concerné par notre opération se situe à environ 2 km au nord-ouest du village de Bolquère, en bordure de la route départementale 618. Le site se développe dans une zone de moyenne montagne, entre 1770 et 1775 m d'altitude. D'un point de vue topographique, l'essentiel de l'emprise étudiée est en nette pente vers l'est (10% environ) avec néanmoins, l'amorce d'un léger replat sur sa marge orientale.

Sur les 1300 m² fouillés, ont été mis au jour d'une part, un ensemble constitué de trois grands murs en pierre sèche et d'un empierrement linéaire structurant le secteur en pente sur lequel a aussi été mise en évidence une surface d'occupation livrant une quantité importante de céramique et d'autre part, sur le replat oriental, une zone très riche en mobilier associée à un trou de poteau.

Les murs et l'empierrement linéaire implantés sur le secteur en pente ne correspondent en définitive ni aux vestiges d'un habitat, ni à ceux d'un enclos comme on avait pu l'envisager au début de l'opération (fig. 1 et 2). Il s'agit vraisemblablement de structures de contention des terres destinées à limiter l'érosion des sols du versant et permettre ainsi une mise en culture durable de celui-ci. Dans cette hypothèse, la céramique matérialisant la surface d'occupation associée à ces structures proviendrait elle, d'épandages de fumures destinés à amender les champs établis sur ce versant de moyenne montagne.

La zone riche en mobilier située au nord-est de l'emprise a livré une importante série de céramique non tournée attribuable au début du premier âge du Fer et présentant des décors typiques du faciès cerdan. Cette céramique est associée à un grand nombre de fragments de terre cuite qui semblent provenir



Fig. 1 : Deux des murs en pierre sèche structurant le versant vus de l'ouest (cliché J. Vial).

de grands vases de stockage plutôt que d'un four comme supposé à l'issue du diagnostic. Ont également été recueillis dans cette zone, divers outils en pierre, les éléments de deux moules de bronzier ainsi qu'un bloc de minerai de fer. Cet ensemble correspond manifestement à un dépotoir domestique. Le sédiment de cette unité stratigraphique a été prélevé en vue d'une étude carpologique qui sera réalisée par M.-P. Ruas et L. Bouby (C.N.R.S.). Quant au trou de poteau associé au dépotoir, se trouvant en limite de fouille, il est impossible d'en donner une interprétation. Ces vestiges attestent néanmoins que l'on se trouve à proximité immédiate d'un secteur d'habitat. Celui-ci pourrait se situer un peu plus à l'est, probablement à l'endroit où du mobilier du début de l'âge du Fer avait été découvert fortuitement, à la fin des années 1980.

Les résultats de la fouille du site du *Pla de la Creu* s'avèrent donc très importants pour notre compréhension des formes d'occupation et d'exploitation de la Cerdagne durant le premier âge du Fer. En effet, l'hypothèse de la présence de champs en marge d'un habitat laisse à penser que cet établissement de moyenne montagne a été occupé de façon sinon permanente, du moins durant une longue partie de l'année. Cette fouille souligne également que l'exploitation des ressources métallifères a sans nul doute constitué une activité essentielle pour les populations protohistoriques implantées dans le massif pyrénéen.

Fig. 2 : Mur d'axe est-ouest en cours de dégagement (cliché J. Vial).



Commune : Corbère

Intitulé de l'opération : *Église Sant Julia de Vallventosa*

Type d'intervention : Fouille programmée

Équipe : Olivier Passarrius (PAD/Conseil Général des P.-O.) avec la collaboration de Pauline Illes (PAD/Conseil Général des P.-O.), de Sabine Nadal (A.A.P.-O) et la participation de Claude Ducar, Marcel Enrich, Corinne Azzopardi, Serge Roca, Régine Bruneton, Annick Chèle, Françoise Daujan, Jeanne Ferrer, Magalie Rieu.

Nature du site et datation : Église et cimetière du Moyen Âge (IXe-XIIIe siècles)

Résultats

Après avoir restauré l'église *Sant Pere del Bosc*, édifice roman situé sur le territoire de Corbère, l'Association du Patrimoine des Deux Corbères s'est portée acquéreur à la fin des années 1990 des ruines de l'église *Sant Julia de Vallventosa*, nommées sur le cadastre « *cortal d'en Brazet* ».

Depuis cette date, l'Association du Patrimoine des Deux Corbères a entrepris le dégagement puis la restauration de cette église (fig. 1).

L'église *Sant Julia* est mentionnée pour la première fois dans les textes en 945. Possession de l'abbaye de Saint-Michel de Cuxà, elle possède le statut d'église paroissiale et a probablement cristallisé autour d'elle un cimetière et un habitat. Les documents médiévaux concernant ce site sont ensuite assez rares mais un document daté de 1395 ne la mentionne plus que comme simple chapelle rurale. À cette date, elle a perdu son statut d'église paroissiale et l'embryon de village qui s'est peut-être formé à ses abords a probablement été abandonné au profit d'un regroupement autour du château de Corbère.

La fouille programmée annuelle mise en place autour du projet de restauration avait pour objectif de mieux comprendre le plan complexe de l'édifice afin de guider les travaux. Les sondages archéologiques devaient également permettre de retrouver les vestiges de l'église primitive, celle mentionnée dans les textes au Xe siècle.



Fig.1 : L'église Sant Julia de Vallventosa sur la commune de Corbère, en cours de restauration (cl. Pôle Archéologique Départemental).



Fig. 2 : Dégagement des couvertures de schiste scellant les tombes en coffre (cl. Pôle Archéologique Départemental).

La fouille a concerné également les abords de l'église, dans l'emprise de deux grandes tranchées ouvertes en 2001 par l'Association du Patrimoine des Deux Corbères afin de libérer le bâtiment de la terre qui s'était accumulée autour, suite à l'érosion de la butte qui la domine.

Dans ces tranchées, les sondages ont permis la mise au jour d'une partie du cimetière médiéval (fig. 2). En tout, une cinquantaine de tombes ont été fouillées et étudiées. Les défunts sont disposés dans des coffres imposants constitués de grandes dalles en schiste, fermés à leur tour par des dalles disposées à plat. Les corps, inhumés dans ces coffres, sont datés des XI^e-XIII^e siècles (fig. 3). L'originalité de ce site réside dans la présence de nombreuses sépultures d'enfants, inhumés au plus près du chevet de l'église. Les enfants sont presque tous enterrés sous des bâtières constituées de dalles en schiste reproduisant la forme d'une toiture.



Ces bâtières, fréquentes à l'époque romaine, étaient à ce jour inconnues pour le Moyen Âge en Roussillon.

Commune : Fenouillet

Intitulé de l'opération : **Château de Fenouillet**

Type d'intervention : Fouille programmée

Responsable d'opération : David Maso

Le deuxième programme triennal sur le château Saint-Pierre de Fenouillet s'est achevé cette année. Les deux objectifs principaux définis en 2004 ont pu être atteints : les fouilles de la pièce inférieure du donjon et de l'abside de l'église ont été terminées. Les zones d'habitat centrales ont commencé à être explorées.

Résultats

Des constats généraux peuvent être faits sur l'ensemble des secteurs. Tout d'abord, d'un point de vue stratigraphique, l'occupation continue du site sur plus de six cents ans, depuis le début du IX^e siècle jusqu'au milieu du XIV^e siècle a été clairement confirmée et précisée. Il a également été perçu que l'évolution architecturale à l'intérieur du château a été continue tout au long de son occupation.

Les constructions se sont densifiées et plusieurs trames d'implantations des bâtiments se sont succédées. D'un point de vue topographique, le socle rocheux englobé dans les constructions n'est que très peu nivelé et constitue des paliers. Cet état de fait entraîne systématiquement des différences dans la conservation des couches archéologiques à l'intérieur d'un même bâtiment. Sur les aplats rocheux supérieurs, la séquence stratigraphique est conservée, par contre, les espaces inférieurs sont généralement recouverts de remblais et les niveaux anciens y sont protégés.

La fouille de la pièce inférieure du bâtiment sommital, dernier secteur du donjon restant à explorer a été achevée. Son étude a bénéficié de l'analyse globale des céramiques du donjon et de quatre datations au radiocarbone. Une chronologie plus précise de l'origine du bâtiment sommital a donc pu être établie. Au contact du socle rocheux, selon un schéma désormais bien identifié sur tout le site, plusieurs remblais contenant exclusivement du matériel protohistorique ont pu être associés à un lambeau de niveau de circulation. Le mobilier découvert ne permet pas une datation précise, mais quelques tessons pourraient dater de la fin de l'âge du Bronze.

Ces niveaux anciens sont ensuite perturbés durant le haut Moyen Âge par un aplanissement du socle rocheux et la mise en place de remblais de nivellement argileux. Une occupation de la fin du VIII^e siècle ou du début du IX^e siècle, antérieure à l'édification du bâtiment sommital, a été mise en évidence avec la découverte d'une trace de mur épiercé associé à des remblais argileux. Ce vestige peut être lié, soit à une construction n'ayant que peu duré, soit à un aménagement préparatoire du socle rocheux. Les niveaux de travaux relatifs à l'édification du bâtiment ont été reconnus et sa construction datée de la première moitié du IX^e siècle, en cohérence avec la monnaie découverte en 2003, dans les fondations de la partie ouest du bâtiment. Il a été également perçu que l'utilisation de la pièce inférieure ne dure pas longtemps. Vers le deuxième tiers du IX^e siècle au plus tard, elle est abandonnée et comblée par un dépotoir domestique, au cours du Xe siècle.

L'opération 2005-2007 s'est attachée à fouiller l'abside, celle-ci n'ayant pas été étudiée lors des campagnes précédentes. Comme dans la plupart des secteurs de fouille, les niveaux inférieurs comblant les failles du rocher, ont livré des tessons protohistoriques.



*Château de Fenouillet, vue générale
(cliché D. Maso).*

Dans la partie méridionale du chœur, fortement perturbée par la disparition quasi-totale du mur gouttereau sud, un mur orienté Nord-Sud a été découvert. Ses parements sont enduits et sa position stratigraphique lui confère une antériorité par rapport à l'ensemble des éléments architecturaux périphériques. Il peut être une trace de l'occupation du haut Moyen Âge. Une autre phase architecturale se superpose physiquement à la précédente avec le vestige d'un mur orienté Est-Ouest et légèrement déporté vers le Sud par rapport à l'axe de l'abside. Sa destruction peut être située avant la seconde moitié du XIIe siècle. Il pourrait témoigner d'un édifice religieux antérieur à l'abside actuelle. Les aménagements préalables à l'édification du dernier état de l'abside ont pu être caractérisés. Il s'agit de maçonneries de comblements ou de nivellement établies au fur et à mesure de la construction du bâtiment. Ces phases de travaux sont recouvertes par des niveaux d'occupation qui ont livré un mobilier numismatique de la seconde moitié du XIIIe siècle. Cette datation permet de situer la construction de l'abside actuelle dans la dernière période d'occupation du site. Quelques aménagements en surface laissent supposer que l'église a pu continuer à fonctionner autour du XVIe siècle.

L'exploration des zones d'habitations a débuté. Elle s'est concentrée sur la partie nord des terrasses centrales, au pied du donjon et à l'ouest de l'église. Un bâtiment rectangulaire a été mis en évidence sous l'angle sud-ouest du donjon. Ses murs recouvrent une série de niveaux anciens dont la fouille a été suspendue, dans l'attente de son extension aux secteurs voisins, afin de ne pas étudier de façon partielle des ensembles cohérents. A l'intérieur de ce bâtiment, deux états de murs dérasés ont été découverts. Leur position et leur orientation ne trouvent pas de correspondance nette dans le bâti environnant. Plusieurs étapes de remblaiement les recouvrent et supportent des niveaux de circulation dont le dernier état est abandonné dans la seconde moitié du XIIIe siècle ou au début du XIVe siècle.

L'espace situé sous l'angle sud-est du donjon, englobant l'angle nord-ouest de l'église, a permis de mettre en évidence une série de phases architecturales. Leur succession dans un espace relativement réduit, est révélatrice d'un site en évolution permanente. Des niveaux de la fin du Xe siècle ou du début du XIe siècle ont été creusés par la tranchée de fondation du mur nord de l'église. La fouille de son comblement a été réservée pour la campagne à venir.

Le mur occidental de l'église est percé d'une porte, rapidement condamnée. Celle-ci est en relation avec un bâtiment accolé à la façade occidentale du lieu de culte. Vers la fin du XIe siècle ou le début du XIIe siècle suivant, la porte principale de ce bâtiment est murée et il est remblayé à hauteur des aplats rocheux supérieurs au Nord. Très rapidement, une phase de travaux précède la constitution d'une petite occupation domestique caractérisée par une plaque foyère. Cette phase dure peu et un nouveau remblaiement de l'espace à lieu, peut être motivé par la disparition de la façade méridionale du bâtiment.

Les niveaux de circulation se concentrent alors le long du bâtiment rectangulaire précédemment décrit où ils alternent avec des niveaux de travail. Dans la partie orientale de la zone, certaines aires de gâchage sont liées à l'édification du bâtiment accolé à l'église. Sa construction a lieu dans la seconde moitié du XIIIe siècle au plus tôt. Il marque donc la toute dernière phase architecturale conséquente perçue à ce jour sur le site. Le démantèlement des bâtiments et particulièrement celui du donjon entraîne la création d'aménagements spécifiques recouverts ensuite par les gravats de démolition.

Parallèlement aux travaux de terrain, la campagne 2007 a permis de réaliser la première étude globale des céramiques de la zone 1. Elle confirme l'intérêt que représente le site pour constituer un corpus de mobilier régional, calé stratigraphiquement. Pour les périodes les plus anciennes, Fenouillet apparaît comme une référence essentielle pour le nord des Pyrénées-Orientales et le sud de l'Aude.

Les travaux de consolidation, de sécurisation et de mise en valeur, qui se poursuivent de façon concomitante à la fouille programmée, se sont attachés, ces trois dernières années, à rétablir le rempart nord-ouest à hauteur de parapet pour sécuriser l'à-pic des falaises et à fermer la brèche entre l'abside et le mur gouttereau méridional de la nef. Les chaînages d'angle de la tour porte et de la salle voûtée ont été restitués, ainsi qu'une partie du parement en pierres de taille à assises alternées du chevet.

.....

Commune : **Palau-del-Vidre**

Intitulé de l'opération : **Place de l'église**

Type d'intervention : Étude de bâti complémentaire à l'occasion de travaux de restauration

Responsable scientifique de l'opération : Claire Péquignot (s.a.r.l. ACTER)

Résultats

Commanditée par la municipalité de Palau-del-Vidre, l'analyse des élévations du chœur et de la chapelle Saint-Antoine de l'église paroissiale Sainte-Marie découle de la découverte fortuite d'éléments architecturaux suite à l'écroûtage des parements intérieurs de ces murs. Mise en œuvre sur site en trois jours, elle a monopolisé deux archéologues et demandé le démontage puis remontage des échafaudages nécessaires aux travaux de restauration de l'édifice. Les structures mises au jour attestent de l'évolution du bâtiment depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours.

L'étude de l'élévation Nord/Nord-est du chœur a abouti à l'identification de trois états successifs ou configurations de bâtiment distinctes. L'édifice primitif (attesté par USC 3150) présentait pour princi-

pale caractéristique de s'ouvrir au-delà de l'élévation actuelle (UM 312) vers le Nord/Nord-est, par l'intermédiaire d'un arc triomphal toujours conservé. D'une largeur correspondant aux deux tiers de celle de l'église actuelle, il était refermé vers le Sud par un mur en retour dont aucune trace n'a pu être identifiée. Dans un second temps, l'arc primitif fut obturé (USC 3151 et 3152) et le bâtiment fut surélevé (USC 3146). UM 312 fut alors aménagée d'une porte (USC 3148) et d'une fenêtre axiale (USC 3147). Il n'a pas été possible, par la seule étude de l'élévation du chœur de déterminer si le nouvel édifice fut couvert d'une voûte ou d'une charpente posée sur arc de décharge (USC 3186). L'ultime modification subie par l'élévation du chœur fut sa prolongation vers le Sud-est et sa dernière surélévation (USC 3160) dont découle sa présentation actuelle. C'est probablement à cette occasion que furent mises en œuvre des reprises de parement (USC 3158/3159) rendues nécessaires par la disparition du mur en retour associé aux deux premiers états de la construction.

L'étude du massif occupant l'angle nord-est de la chapelle Saint-Antoine a également permis l'identification d'au moins trois états successifs. Le premier correspond à l'édifice primitif matérialisé par un support d'arc disparu (USC 3161) posé sur un pilastre appuyé sur une pseudo console mais dont le tailloir et les premières assises sont encore visibles. Il ne fait aucun doute que cet aménagement était adossé à un mur dont l'épaisseur est lisible dans l'alignement du second groupe de maçonneries constituant le massif, au moins dans sa partie basse. Dans un deuxième temps, cette élévation fut épaulée par un contrefort (USC 3034).

La mise en œuvre de cette structure répondit vraisemblablement à une modification importante des élévations voisines et très probablement à la surélévation de la nef. Enfin, la création de la chapelle aboutit à la destruction de l'arc primitif dont le cœur de la maçonnerie fut mis au jour (USC 3162) et à la mise en œuvre de l'arc d'entrée actuel (USC 3165/3166) qui nécessita la surélévation de l'ancien contrefort et du vestige de mur primitif subsistant entre ces élévations (USC 3189 et 3171).

L'étude de l'élévation nord-est/nord de la chapelle Saint-Antoine a abouti au même phasage chronologique que celle de l'élévation opposée. L'édifice primitif (attesté par USC 3173) semble avoir été contrebuté par un arc (USC 3176/3177) suite à sa surélévation (USC 3192). Il n'a pas été possible de déterminer si cet élément était libre ou intégré à une maçonnerie (USC 3178) dès l'origine. Une troisième étape correspond vraisemblablement à la création de la chapelle à laquelle pourraient être associées deux types de maçonnerie (USC 3184 et 3193) mais sans certitude. La mise en communication de cet espace avec la chapelle du Rosaire est intervenue dans un quatrième temps tandis que l'accès à la sacristie fut créé en dernier puis modifié lors de la surélévation du niveau de circulation de la chapelle.

La mise en œuvre de ces ouvertures n'a pas modifié structurellement l'élévation ni entraîné de modification fonctionnelle des espaces concernés si ce n'est la chapelle du rosaire devenue sacristie.

Si peu d'indices architecturaux permettent la datation absolue des trois états successifs de l'église Sainte-Marie de Palau-del-Vidre, le recoupement des résultats de l'étude du bâti avec ceux des précédentes opérations archéologiques autorise la proposition chronologique suivante : si l'état 1 de la construction remonte bien au XII^e siècle, l'état 2 appartiendrait au bas Moyen Âge (XIV^e ?) tandis que l'état 3 serait à placer à l'époque moderne (XVII^e s.).

.....

Commune : Perpignan

Intitulé de l'opération : *Rue du four Saint-Jacques*

Type d'intervention : Étude de bâti complémentaire à l'occasion de travaux de restauration

Responsable scientifique de l'opération : Jérôme Bénézet (s.a.r.l. ACTER)

Résultats

Dans le cadre de l'assainissement du bâtiment des archives municipales (ancienne université), des murs et un collecteur souterrain ont été dégagés. L'analyse conjointe de la documentation écrite - notamment du devis estimatif de construction de l'université daté de 1760 - des gravures du XVIII^e s., du cadastre napoléonien et des données collectées lors de l'expertise archéologique permet d'avancer quelques hypothèses sur l'organisation de ce secteur depuis le milieu du XVIII^e siècle.

Les éléments bâtis observés devant la façade du bâtiment public correspondent très précisément aux travaux projetés en 1760, à savoir une partition de la rue en deux espaces d'altitude bien différenciée afin de mettre en relief la régularité de l'architecture classique malgré le dénivelé (fig. 1). Le mur observé permettait ainsi de contenir les remblais de la rue sur une hauteur croissante au fur et à mesure que l'on avançait vers la rue du Four Saint-Jacques et se terminait en arc de cercle puis refermait l'espace en venant s'accoler en angle droit sur l'angle du bâtiment par un mur percé d'une ouverture.

Les gravures du XVIII^e siècle apparaissent par conséquent comme des représentations idéalisées de l'environnement de l'université en supprimant le relief et ses effets négatifs sur la vue de la façade.

Il est par contre plus délicat de définir la fonction et l'aspect originel du collecteur situé en arrière de l'ouverture puisqu'il n'apparaît dans aucun plan ou gravure, ni même dans le devis de 1760. Il n'est pas certain que celui-ci ait été voûté dès l'origine et pourrait avoir eu une fonction similaire à l'espace creux aménagé en façade, la fonction de collecteur intervenant a posteriori.

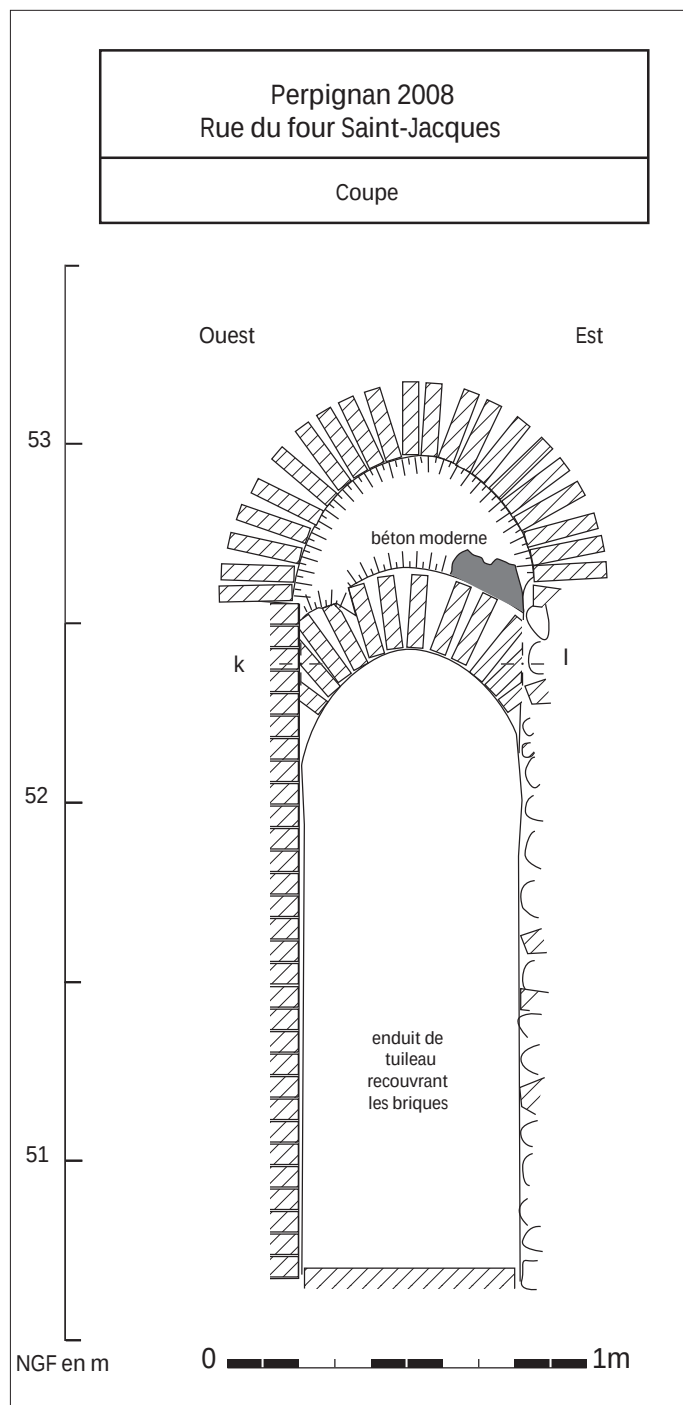


Fig. 1 : Rue du four Saint-Jacques, éléments bâtis observés devant la façade du bâtiment (relevé et DAO : J. Bénézet).

Commune : Pollestres

Intitulé de l'opération : Creu Blanca

Type d'intervention : Diagnostic archéologique

Responsable d'opération : Cécile Dominguez (I.N.R.A.P.).

Collaborateurs : Sylvain Vondra (technicien, INRAP) et Pascale Sarazin (géomètre, I.N.R.A.P.).

Résultats

Notre intervention se situe au nord-est de la commune de Pollestres, entre la RD900 et l'actuelle ZAC *La Devesa*. Le projet d'agrandissement de cette ZAC par la Communauté d'Agglomération Perpignan Méditerranée s'étend sur environ 94 hectares (fig. 1). L'environnement naturel de ce terrain : la proximité de deux affluents du Réart (la *Travessa* et la *Cantarana*) ainsi qu'une topographie vallonnée, font de ce secteur un lieu de vie favorable aux installations humaines.

En effet, sur l'emprise du projet de la ZAC, deux sites archéologiques ont été inventoriés à la carte archéologique nationale : d'une part, une occupation datée de la Protohistoire (Kotarba, Passarius, Puig 1998) et d'autre part, de très nombreux éclats de tailles d'outils en quartz d'époque moustérienne (prospection pédestre de M. Martzluff, Université de Perpignan, Riéra 2002). Nous devons ces découvertes à la collecte de vestiges en surface, mais en sous-sol, nos sondages archéologiques ont révélé que l'érosion et les travaux agricoles ont détruit toutes traces de structures.

Néanmoins, la fréquentation du terroir durant les âges des Métaux est confirmée par deux concentrations de tessons en céramique non tournée dispersés dans une nappe de sédiment de nature hydromorphe. L'une au sud de l'emprise, sur un replat au bas d'un talus et l'autre au nord, à mi pente, sur le versant d'une petite colline. Il s'agit sans doute des deux points d'eau fréquentés par la population de la Protohistoire servant peut-être d'abreuvoir ou de réserve naturelle en eau.

Les observations sur la nature géologique du sous-sol ont permis de mettre en évidence la présence d'un ancien cours du Réart qui traversait de part en part notre emprise selon un axe nord-ouest / sud-est à une période antérieure à l'Holocène et qui est sans doute responsable de la destruction du site d'époque moustérienne.

Bibliographie :

Kotarba, Passarrius, Puig 1998 : Kotarba J., Passarrius O. et Puig C. : *Prospections archéologiques de la périphérie des villages roussillonnais*. Rapport D.R.A.C – S.R.A – L.R, Montpellier, 1998, 243 p.

Riéra 2002 : Riéra D. : *Contribution à l'étude des veilles industries préhistoriques dans le bassin du Réart – Cantarana*. Mémoire de maîtrise, Université de Perpignan, juin 2002, 116 p.

Fig. 1 : Prise de vue aérienne du secteur nord du diagnostic archéologique cerné par la RD900 et le ruisseau de la Travessa, on aperçoit au loin la ville de Perpignan. (cliché : société Air Images Services, Jérôme Erlich).



Commune : **Port-Vendres**

Nom du site : **Anse Béar**

Définition et datation : Site d'épaves antiques (Ier s. av. J.-C. – Ve s. ap. J.-C.)

Type d'intervention : Prospection-inventaire (PI)

Financement : SDA, ville de Port-Vendres, FFESSM

Responsables : Michel Salvat (agent du Patrimoine / ville de Port-Vendres, titulaire de l'autorisation de fouilles), Georges Castellvi (enseignant, UMR 154 Lattes, CRHiSM-université de Perpignan).

Chercheurs associés : Michel Amandry, Sabine Got Castellvi, Raphaël Certain, Marie-Pierre Jézégou, Jérôme Kotarba, ...

Équipe de fouille : archéologues-plongeurs de l'ARESMAR (Association pour les Recherches Sous-Marines en Roussillon).

Résultats

La campagne 2008 a clôturé le contrat d'étude de prospection inventaire débuté en 2004 dans cette zone de l'avant-port de Port-Vendres dénommée *Anse Béar*. Ce sont donc cinq campagnes de trois semaines de fouilles annuelles qui se sont tenues de 2004 à 2008 sous la direction administrative et scientifique de Michel Salvat et Georges Castellvi.

Chaque campagne a apporté son lot d'informations scientifiques, soit totalement nouvelles (fait *Port-Vendres 11*), soit complémentaires à la connaissance d'anciens sites repérés et fouillés à proximité (épaves *Port-Vendres 3* et *4*).

Nous allons reprendre de façon synthétique les principaux apports concernant les différents *faits* mis au jour.

• **Indices céramiques antérieurs au 1^{er} s. av. J.-C.**

Il est toujours difficile de pouvoir dater et donc de mettre en relation avec des *faits* établis des séries de céramiques qui ont connu une diffusion importante sur plusieurs décennies, voire des siècles. Il en est ainsi des fragments d'**amphores ibériques** (ou ibéro-puniques) dont la datation large s'étale entre le VI^e s. et la fin du 1^{er} s. av. J.-C. Deux bords, deux anses et des panses ont ainsi été identifiés dans les sondages 08, 70, 75, 81, 82 et 85.

• **Mise en évidence d'une cargaison mixte d'amphores (Italie, Tarraconaise) attestant une redistribution de ces marchandises, années 50-40, avec indices d'éléments d'un naufrage (doublage de plomb, clous) (Port-Vendres 4).**

Dans les secteurs rocheux, pièges à mobilier, la fouille a livré une vingtaine d'amphores presque entières appartenant aux types **Lamboglia 2**, **Dressel 1A ou C**, **Dressel 1B**. Les Lamboglia 2 ont donné 3 timbres au nom de **M. LOLLIVS Q.F.**

Les Dressel 1B ont donné 3 jeux de timbres : deux timbres circulaires associés de **P. VEVEIVS PAPVS** et **NICOLAVS** (06.276-71), un timbre rectangulaire [...] **IMO** (Timoteus ?), un timbre de type *tabula ansata*.

L'association de tous ces timbres se retrouve sur l'épave de la Madrague de Giens. Cette coïncidence peut s'expliquer par le fait que cette partie de cargaison de Port-Vendres, identique à celle de la Madrague de Giens, proviendrait d'un bateau identique à ce dernier, qui serait arrivé à bon port en Gaule (Narbonne ?) ou Hispanie ; la cargaison aurait été ensuite répartie entre des bateaux redistributeurs plus petits dont l'un se serait échoué à Port-Vendres.

Ainsi s'expliquerait la présence, à côté des amphores italiennes, de fragments d'amphores **Pascual 1** de Tarraconaise dont 10 pointes sur 25 portent un timbre carré avec **S** rétrograde, associé dans un cas à un autre timbre carré **DE**, dans un autre à un timbre de même avec **B** probable.

En comptant uniquement les pointes, on obtient une quinzaine d'individus pour les Lamboglia 2, 24 pour les Dressel 1 et 25 pour les Pascual 1.

Dans les années 1980, Dali Colls, inventeur et fouilleur des épaves proches *Port-Vendres* 3 et 4, avait déjà mis en évidence pour cette dernière épave l'association des formes Dressel 1B et Pascual 1. Notre *fait* serait une autre partie de cette épave, restée piégée dans ce secteur rocheux. Compte-tenu de cette association de formes différentes l'échouage n'a pu s'effectuer que dans les années 50-30 av. J.-C.

Cependant, il ne faut pas rejeter complètement l'idée que deux *faits* auraient pu se recouvrir sans sédimentation rapide de la zone, le premier échouage vers les années 70-50 (datation généralement proposée pour la Madrague de Giens), le second entre 50 et 30 (période de coexistence des Dressel 1B et des Pascual 1).

L'hypothèse d'au moins un échouage est attestée par la découverte de fragments de bordé, de clous de charpenterie marine et de nombreux plombs de doublage, immédiatement sous le niveau d'amphores.

À noter la présence remarquable de deux jeux de meules va-et-vient, probablement des éléments du bord : navettes barquiformes (07.586-73, 07.900-73/75) et meules dormantes (07.840-71/76, 07.1022-73).

Le petit mobilier céramique, contemporain de ce(s) *fait(s)*, est constitué de céramiques campaniennes A, de frag. de parois fines, de rares fragments de céramiques de la côte catalane, de commune italique, et d'amphores ibériques (voir plus haut pour ce type de mobilier).

• **Indices céramiques du Haut-Empire**

Comme souvent quand on fouille dans la rade de Port-Vendres, on trouve des indices céramiques de toutes les périodes comprises entre le II^e s. av. J.-C. et le Ve s. ap. J.-C. C'est ainsi que les sondages pratiqués dans les zones sableuses (sondages 4, 7, 14, 15, 24, 26) et, plus rarement dans les poches rocheuses (secteur 91), ont livré des artefacts d'époque augustéenne et postérieure : sigillée italique (-40 / + 20), Dressel 20 dont 1 marque **A.I.S**

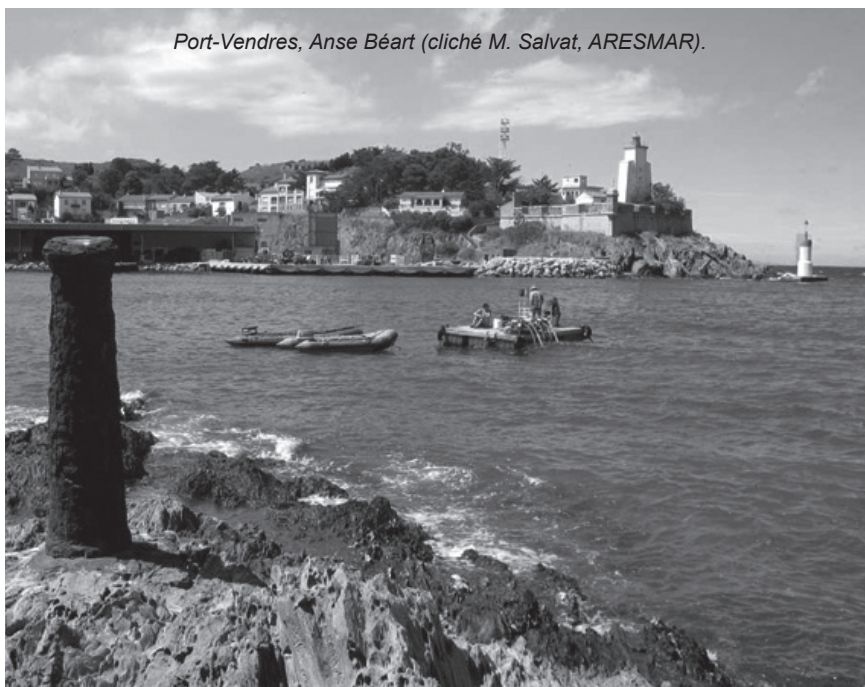
• **Indices céramiques des II^e-III^e s. liés probablement à l'épave Port-Vendres 3 (vers 170 ap. J.-C.).**

Certains mobiliers céramiques peuvent être contemporains de l'épave *Port-Vendres* 3 : outre des frag. d'amphores gauloises 4, proches de celles qui constituaient la cargaison de l'épave, de nombreux frag. de CAC ont été recueillis dans les secteurs 70, 71 et 73 (24 frag. des formes Hayes 23B, 196, 197...).

Peut-être pourrait-on rattacher au même *fait* la lampe à huile (07.56-71) de type Loeschcke VIII L1, décorée d'un quadrigé.

• **Découverte d'un nouveau fait, années 270-300 : indices d'un échouage avec mise au jour d'une caisse de bord dont plus d'un millier d'imitations d'antoninus ou minimi ont été récupérés (Port-Vendres 11).**

Dans le secteur 20, ont été mis au jour les vestiges probables d'un naufrage survenu dans le dernier quart du III^e s. de notre ère.



Port-Vendres, Anse Béart (cliché M. Salvat, ARESMAR).

Le mobilier se compose de quelques formes amphoriques, d'origines diverses et d'un **trésor d'environ 1050 monnaies**. Les amphores : une **Dressel 30** (vin de Maurétanie), une **Almagro 50** et une **51 C** (Lusitanie ou Bétique), une amphore **Africaine II D 2** (Tunisie) et la panse incomplète d'une autre amphore.

Le trésor de monnaies est apparu sous forme de trois lots nettement séparés sur une extension de moins d'un mètre mais reliés entre eux par une quantité de pièces disséminées sur le fond. Les monnaies étaient réparties en trois lots individualisés (respectivement 471, 249 et 62 pièces) et en un ensemble de monnaies éparses (plus de 250 pièces, la plupart trouvées avec les rejets de la suceuse-dévaseuse). Ces groupements nous font penser à l'existence, à l'origine, de plusieurs contenants confectionnés dans un matériau périssable, cuir ou tissu, qui ont totalement disparu, laissant les monnaies en amas. Dans chacun de ces quatre ensembles, on retrouve les monnaies sous diverses formes : environ 10% de monnaies peu ou pas concrétionnées – à la base de cette première identification – ; des monnaies entièrement concrétionnées isolément et des amas concrétionnés, constitués de plusieurs monnaies agglomérées.

Une première observation effectuée en 2005 sur les pièces peu ou pas concrétionnées a fait apparaître que la majorité d'entre elles étaient des imitations radiées dont les prototypes datent des années 270 : pièces au titre de *Divo Claudio* – Claude II divinisé – frappées au début du règne d'Aurélien (270-275) et monnayage des « empereurs gaulois » Tétricus I et II (271-274).

Ces imitations, en cuivre, ont pu être produites jusque dans les années 280. Les diamètres avoisinent 13 mm pour la plupart.

En raison de la conjoncture politique et économique défavorable, la pénurie monétaire des années 270, en Gaule principalement, provoque la création d'imitations d'antoniniens en cuivre, les *minimi* qui ne pèseront plus que 0,10 g pour un diamètre de 13 mm à moins parfois à la fin de ces années. Ces imitations radiées (les bustes portent tous une couronne à pointes) connurent une circulation secondaire plus large même après la chute de « l'empire gaulois » en se diffusant notamment en Narbonnaise et en Hispanie. La circulation des monnaies à l'effigie des Tétricus I et II (271-274), frappes officielles et imitations, est à placer pour la Narbonnaise dans la période 275-294 voire même jusqu'au début du IV^e s.

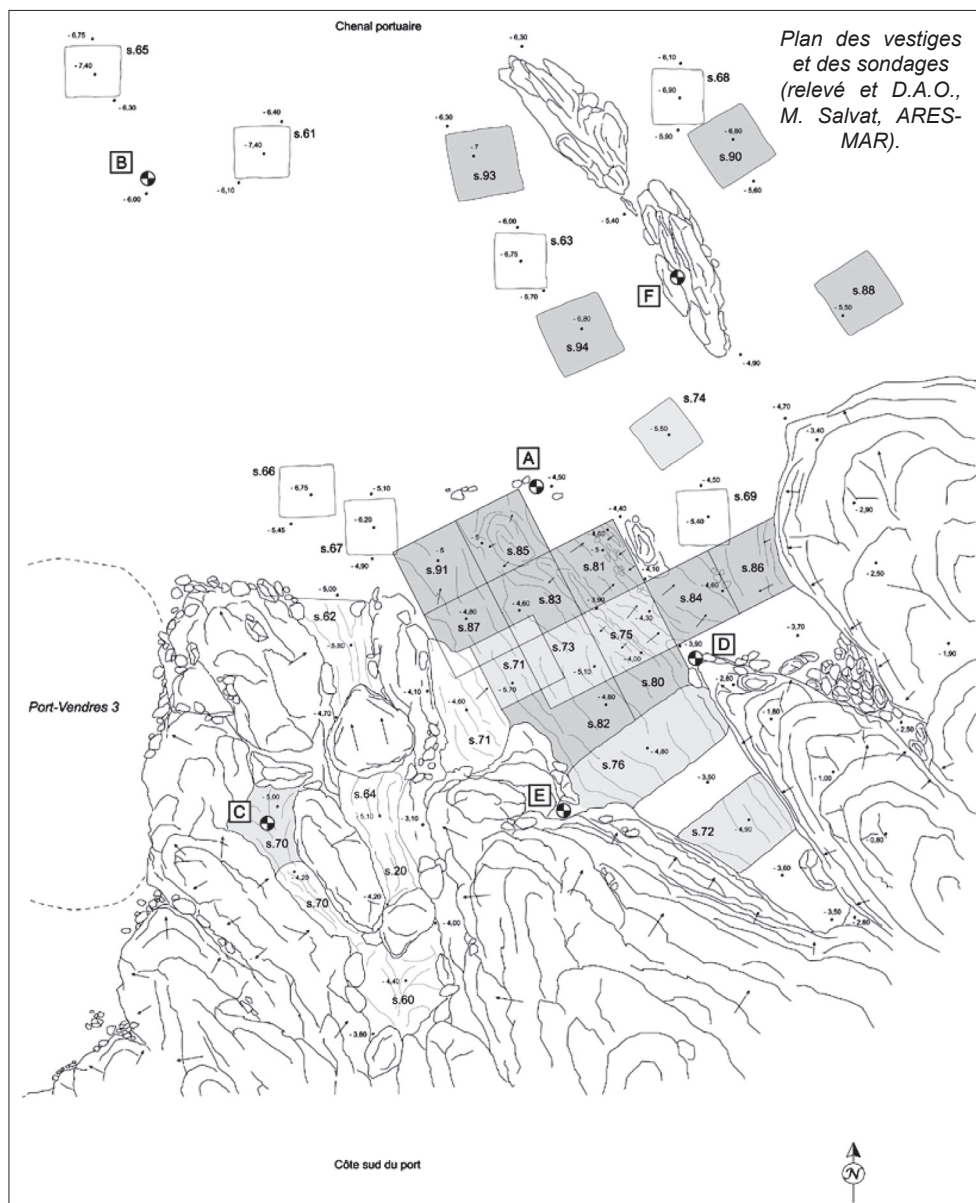
Malgré le nombre relativement conséquent de pièces, le lot retrouvé ne devait pas représenter une valeur importante, étant constitué de monnaies de peu de valeur. S'agissait-il de la cassette du capitaine ou d'un marchand embarqué ? L'origine du navire et sa destination restent à établir¹.

Ce fait n'est cependant que très partiel : d'autres monnaies isolées (secteurs 87, 91) ainsi qu'un poids monétaire probable (08.291-64) ont été découverts plus bas, ce qui laisse à penser que la découverte du sondage 20 n'est qu'une partie de l'épave *Port-Vendres 11* qui a dû terminer sa course à hauteur du chenal actuel.

• Indices céramiques du tournant IV^e-Ve s. : peut-il y avoir un rapport avec Port-Vendres 9 ?

De gros fragments de **sigillées claire D** (formes Hayes 61 en 92), des fragments d'**amphores LRA** (en 87c), de **céramiques communes orientales** sont autant d'éléments datables des environs des années 400 ap. J.-C., qui ne sont pas sans rappeler la présence de sites de cette époque dans la rade de Port-Vendres (*Port-Vendres 9*, dépotoir de l'Anse Gerbal).

1 - Ce trésor, qui appartient à l'État, est en cours de traitement par lots au service de restauration du Département des monnaies, médailles et antiques de la Bibliothèque nationale de France (Paris). Le DRASSM, qui en est gestionnaire, a souhaité qu'il soit mis en dépôt pour étude et conservation au Musée des monnaies et médailles J. Puig à Perpignan, dans l'attente de la création d'une structure muséale à Port-Vendres (conventions signées entre DRASSM, ville de Perpignan et Département des monnaies de la BNF).



• **Vestiges de mobiliers d'époque Moderne peut-être liés à la proximité des épaves Port-Vendres 6 et 7 ou à la défense de la côte.**

Des artefacts datables des XVe-XVIe s. et XVIIe-XVIIIe s. ont été recueillis, exclusivement en limite rocheuse, comme piégés contre le rocher. Ce sont essentiellement des *militaria*, 5 boulets de pierriers, en gneiss ou calcaire, pour les plus anciens (diamètre compris entre 54 et 70 mm, pour un poids de 250 à 400 g), une centaine de balles de mousquet pour les plus récents. Sans pour autant rejeter l'idée d'un lien de ces munitions avec les deux épaves « modernes » *Port-Vendres 6* et *7* situées à quelques dizaines de mètres, on peut envisager une origine terrestre en provenance de la défense de la côte (proximité de la Redoute Béar, fin XVIIe s.). En ce qui concerne plus particulièrement les 76 balles de mousquet découvertes « ramassées » dans le carré 84, on peut envisager la perte en mer d'un sac à munitions.

De rares mobiliers sont datables de l'une ou l'autre de ces périodes : céramiques communes glazurées vertes à pâte grise (plutôt XVe-XVIe s.), assiettes à marli marron à décor noir (XVIIe-XVIIIe s.), cuillère en étain ou en plomb...

• **Vestiges de l'échouage d'un vapeur fin XIXe ou début XXe s.**

Les premiers sondages effectués dans les sables de la partie est de l'Anse Béar (sondages 1, 2, 5 à 7 délimitant une zone d'environ 200 m²) ainsi que sur les fonds rocheux (secteurs 72 et 76) avaient livré dès 2005 les traces d'au moins un échouage de vapeur, datable de la fin du XIXe s. ou du début du XXe s.

On a ainsi relevé, sous une couche de 10 à 20 cm de sable, une forte présence de blocs de charbon (anthracite ?) d'un module de 5 à 30 cm et d'un poids compris entre 0,2 et 5 kg, associés à des bois de chauffe de 40 cm maximum et des briques réfractaires marquées **JUPPE fils A BIOT** et **JEAN JOSEPH[H...]**.

De nombreuses concrétions métalliques, un fragment de hublot en cuivre, des clous de cuivre jonchaient le sol rocheux et sableux. Hormis les briques de fours, fabriquées à Biot (Alpes-Maritimes), des tuiles mécaniques ont également été recueillies (cargaison ?), l'une avec un décor de chameau et de palmiers, attestant une origine nord-africaine.

Il pourrait s'agir, compte-tenu des connaissances actuelles de l'histoire du port, de l'échouage du *Mohammed el Sadeck* en 1886 ou du *Gouverneur Général Tirman* en 1922. On peut rajouter à l'un de ces événements la découverte d'un mètre pliant en laiton (08.17-80), portant sur une face les mesures en cm (100), sur l'autre les mesures en pouces royaux français (36).

Bilan des objectifs et apports de la campagne 2008

La campagne 2008 a permis de trouver les limites du *fait* « haut » de *Port-Vendres 4*. Ainsi ont été circonscrites les limites de cette partie de cargaison qui s'était piégée dans les rochers, le reste de l'épave ayant coulé plus bas dans les sables (fouilles D. Colls, années 1970-80) ; de même est terminée la reconnaissance dans ce secteur rocheux du *fait Port-Vendres 11* dont la grande partie de la cargaison a dû aussi s'abîmer plus bas, dans des zones depuis draguées pour le chenal.

Perspectives

L'opération de prospection-inventaire de l'Anse Gerbal s'est donc achevée au bout de 5 campagnes de 3 semaines de fouilles annuelles. Une partie des données relatives à *Port-Vendres 11* a été publiée ; des éléments nouveaux comme la découverte d'un poids monétaire et, surtout, l'inventaire exhaustif des monnaies après traitement par le Département des monnaies de la BNF donneront lieu à terme à une nouvelle publication. De même, il est envisagé de coordonner les résultats des données de *Port-Vendres 4* découvertes durant cette opération 2004-2008 avec l'étude en cours sur le mobilier issu des fouilles de D. Coll, dirigée par Marie-Pierre Jézégou / DRASSM. L'ARESMAR se donne donc pour objectif principal la préparation et la publication des fouilles qu'elle a portées, notamment sur Redoute Béar – *Port-Vendres 9*, ainsi que sur l'Anse Gerbal – *Port-Vendres 4* et *11*.

Bibliographie :

Notices ou articles parus sur les découvertes des campagnes 2004-2007 :

2004 (06) - G. CASTELLVI, C. DESCAMPS, M. SALVAT : « Rade de Port-Vendres, anse Béar », *BS 2004*, 2006, p. 40.

2005 (07) - G. CASTELLVI, M. SALVAT, S. GOT CASTELLVI : « Rade de Port-Vendres, anse Béar », *BS 2005*, 2007, p. 31-33.

2005 - G. CASTELLVI, M. SALVAT : « Port-Vendres. Anse Béar », *Archéo 66. Bulletin de l'A.A.P.-O. (Association Archéologique des Pyrénées-Orientales)*, n° 20, p. 28-32.

2006 - G. CASTELLVI, M. SALVAT : « Port-Vendres. Anse Béar », *Archéo 66. Bulletin de l'A.A.P.-O. (Association Archéologique des Pyrénées-Orientales)*, n° 21, p. 66-71.

2007 - G. CASTELLVI, M. SALVAT : « Port-Vendres. Anse Béar », *Archéo 66. Bulletin de l'A.A.P.-O. (Association Archéologique des Pyrénées-Orientales)*, n° 22, p. 41.

2006 - S. GOT CASTELLVI, M. AMANDRY : « Pyrénées-Orientales. Le trésor monétaire de Port-Vendres : première expertise », *Archéologia*, 433, mai 2006, p. 6-8.

2007 - G. CASTELLVI, M. SALVAT, S. GOT CASTELLVI, M. AMANDRY : « Un trésor monétaire du II^e s. ap. J.-C. découvert dans les eaux de Port-Vendres (Pyrénées-Orientales) », *Activités, échanges et peuplement entre Antiquité et Moyen Age en Pyrénées-Orientales et Aude* (colloque du CRHiSM, 3 juin 2006), PUP, Université de Perpignan-Via Domitia, *Domitia*, 8-9, p. 9-20.

2007 - J. KOTARBA, G. CASTELLVI, F. MAZIERE, dir. : *Les Pyrénées-Orientales. 66*, coll. Carte Archéologique de la Gaule, sous la resp. de M. Provost, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Ministère de l'Education Nationale, de la Recherche, de la Culture et de la Communication, MSH, Paris, 2007, 712 p., p. 625-626 ; 636-637.

.....

Commune : Rivesaltes

Intitulé de l'opération : **Zone d'Activité Économique n°3**

Type d'opération : Diagnostic archéologique

Responsables : Olivier Passarrius (PAD / Conseil Général des P.-O.) et Pauline Illes (PAD / Conseil Général des P.-O.)

Nature du site et datation : Traces agraires et cimetière d'époque contemporaine

Résultats

Ce diagnostic archéologique a été réalisé sur l'emprise d'une future Zone d'Activité Concertée d'une superficie de 10 hectares. Il s'inscrit dans un projet plus vaste d'aménagement d'une zone industrielle et tertiaire, sur l'emprise du camp Joffre de Rivesaltes. Cette opération avait donc pour objectif de définir l'impact patrimonial du projet d'aménagement sur les vestiges archéologiques enfouis. Les recherches archéologiques avaient en outre pour fonction de localiser précisément l'ancien cimetière allemand et de confirmer que la levée avait été exhaustive.

Les recherches documentaires n'ont pas permis de localiser d'éventuelles occupations du Moyen Âge, d'époque moderne ou contemporaine. L'étude des centuriations et de l'organisation du paysage à l'époque antique laisse apparaître, sur cette zone, l'existence d'un parcellaire orienté 32°15°est que l'on retrouve d'une façon générale au nord de l'Agly. Cependant, alors qu'ils sont présents de façon récurrente dans nombre de terroirs de la plaine du Roussillon, aucun indice antique n'a été observé sur l'ensemble de la zone prospectée. Cette absence concerne également les autres périodes chronologiques y compris l'époque médiévale curieusement absente sur ce territoire.

L'ouverture systématique des tranchées à la pelle mécanique a permis la mise au jour de vestiges agraires, essentiellement des fosses de plantation (fig. 1). Ces vestiges s'inscrivent parfaitement sur le plan cadastral du début du XIXe siècle avec un respect assez fort des deux grands axes du cadastre et des limites des parcelles. Le mobilier récolté lors de la fouille de ces structures confirme cette datation tardive (XVIIIe-XIXe siècles).

Le cimetière allemand a été localisé grâce à un plan du génie de Montpellier, non daté, qui mentionne son existence au sud-ouest de l'emprise du camp, dans une zone vierge de toute baraque ou construction.

La création d'un cimetière destiné à l'inhumation des soldats de l'Axe a été officiellement décidée le 9 octobre 1945 par un arrêté du conseil municipal de la commune de Rivesaltes¹.

L'arrêté prévoit que le cimetière militaire sera implanté dans la partie sud-ouest du camp et qu'il sera réservé à l'inhumation des prisonniers de l'Axe. Le document prévoit que la zone funéraire devra être entourée d'une clôture d'environ 1,50 m de hauteur, constituée d'un grillage métallique soutenu tous les trois mètres par des poteaux en fonte ou en ciment armé. Cette clôture sera complétée par un écran d'arbustes épineux ou à feuilles persistantes, l'accès au cimetière se faisant par un portail de quatre mètres de largeur (fig. 2).

Le Centre de Rétention de Rivesaltes qui deviendra plus tard le dépôt 162 est créé en octobre 1944 et accueillera environ 10 000 prisonniers de guerre, jusqu'à sa fermeture en mai 1948².

1 - A.D.P.-O. 133EDT34.

2 - A.D.P.-O. 39W94. Jean Vigo est rappelé sous les drapeaux le 27 décembre 1944 et affecté à la 43e compagnie de garde des prisonniers de guerre au camp de Rivesaltes.



Fig. 1 : Vue des fosses de plantation d'époque moderne et contemporaine (cl. Pôle Archéologique Départemental).



Fig. 2 : Le cimetière des prisonniers de guerre de l'Axe. Cliché daté de l'automne 1948. On distingue aisément la clôture du cimetière, les tas de terre provenant du décapage au bulldozer, le socle de la croix centrale, les tranchées comblées et en noir les tranchées en attente de corps.

Les premiers décès de prisonniers allemands apparaissent dans le registre d'état civil de la commune de Rivesaltes durant la seconde quinzaine du mois d'août 1945¹. Une rumeur tenace laisse entendre que l'on a tout simplement laissé mourir les prisonniers de l'Axe internés au camp de Rivesaltes, du moins jusqu'à la reprise en main du dépôt 162, par les Alliés à la fin de l'hiver 1945². Cela reste bien entendu à prouver même si l'analyse du registre d'état civil et le décompte journalier des décès fait clairement apparaître une période de surmortalité qui ne peut s'expliquer que par un épisode épidémique non contenu ou des conditions sanitaires déplorables, au point de provoquer des décès en masse. Certains témoignages - de prisonniers internés ou de gardiens en charge de leur surveillance - laissent supposer une épidémie de diphtérie fulgurante exacerbée par l'arrivée massive de prisonniers de guerre durant le mois d'août dont certains, en provenance du front russe, sont déjà très affaiblis.

Un autre appelé, rattaché à la compagnie de garde de prisonniers de guerre au camp de Rivesaltes, demande un sursis d'appel le 5 janvier 1945.

3 - A.D.P.-O. 133EDT59/60.

2 - Joël Mettay, *L'archipel du mépris. Histoire du camp de Rivesaltes de 1939 à nos jours*, Col.lecio Historia, Editions Trabucaire, 2001, 183 pages.

Le début de la crise intervient le 16 août 1945 avec quatre décès mentionnés le même jour dans le registre d'état civil³. Pourtant, le 31 juillet, le conseil municipal de Rivesaltes avait adopté une délibération faisant connaître l'exiguïté du cimetière communal qui ne permettait plus de recevoir les dépouilles des prisonniers de guerre. En fait, à cette date, le cimetière du village n'a accueilli en tout et pour tout que le corps du soldat Joseph Gandsch décédé le 27 mai 1945 : la motivation du conseil municipal est donc bien ailleurs et manifeste plutôt la volonté d'écarter du cimetière paroissial les vaincus et anciens oppresseurs.

La surmortalité atteint son paroxysme en septembre/octobre 1945 et, certains jours, dix à treize soldats sont emportés. Jusqu'au 26 août, on continue manifestement à enterrer au cimetière de Rivesaltes, les premières inhumations au camp - comme le mentionne le registre - n'ont lieu qu'à partir du 27 ou du 28 août 1945.

Cet épisode de forte mortalité va perdurer jusqu'au 19 décembre 1945 : le nombre de décès journaliers diminuant nettement à partir de cette date. Le registre d'état civil garde la mémoire de 468 décès de prisonniers de guerre de l'Axe dont 436 entre le 16 août et le 19 décembre 1945. La dernière inhumation au cimetière allemand du camp date du 17 décembre 1946.

3 - A.D.P.-O. 133EDT59/60.

À partir du mois de janvier 1946, les évènements se multiplient mais bon nombre de fuyards sont rattrapés avant d'avoir franchi la frontière espagnole¹. Le 6 mars 1946, le Préfet des Pyrénées-Orientales demande la fermeture du dépôt 162 dont la localisation, à 40 km de la frontière, lui paraît peu opportune. Il rappelle qu'un nombre important de soldats valides y sont retenus ainsi que de nombreux Waffen SS. Le général de Division Bergeron, commandant de la 17e Région Militaire, refuse cette fermeture mais envoie quand même une compagnie supplémentaire pour renforcer la sécurité du dépôt².

À partir de 1946, bon nombre de ces soldats vont être mis à disposition d'employeurs locaux, pour la plupart des agriculteurs, ce qui va permettre de combler le déficit de main-d'œuvre. Certains seront également envoyés dans les exploitations de fer, dans les mines d'Escarro, de Sahorre ou à Porté. La correspondance du Préfet fait alors état de nombreuses plaintes par les syndicats qui voient d'un mauvais œil cette main-d'œuvre gratuite qui concurrence les salariés locaux, notamment dans l'agriculture. De même, le Préfet ne cesse de rappeler à l'ordre les employeurs pour qu'ils assurent au mieux la surveillance des prisonniers de guerre, placés alors sous leur responsabilité.

En 1948, un communiqué de la Préfecture demande à tous les employeurs de prisonniers de guerre allemands de ramener leurs prisonniers au dépôt de rattachement avant le 22 novembre 1948, date de la dissolution complète du service des Prisonniers de Guerre Allemands et du retour des anciens soldats dans leur pays.

Le cimetière allemand a été localisé grâce à un plan du génie de Montpellier, non daté, qui mentionne son existence au sud-ouest de l'emprise du camp, dans une zone vierge de toute baraque ou construction.

Les prospections entreprises sur place ont permis d'observer, à cet endroit, des anomalies trahissant la présence de l'ancienne zone funéraire. On distinguait assez aisément l'existence d'anciennes tranchées comblées, réparties de façon régulière sur une superficie d'environ 3600 m². Au sud-ouest, se trouvent encore six tranchées non rebouchées et fortement ravinées.

La couverture aérienne de 1948 permet de visualiser assez nettement la zone funéraire qui est entourée d'un enclos. Les tranchées destinées à accueillir les corps sont lisibles et se répartissent en quatre îlots distincts de 12 unités (fig. 2 et 3).

À cette date, notre connaissance du cimetière, son recrutement, ses périodes d'utilisation nous étaient quasiment inconnues. Les archives militaires ne nous ont livré aucun document, aucune information précise concernant ce cimetière. Les contacts

pris auprès de l'ambassade d'Allemagne puis auprès de l'association Volksbund Deutsche³ nous ont fourni quelques informations, malheureusement partielles. La levée des corps avait bien eu lieu, dans les années 1960, probablement en 1961 et les dépouilles ont été rapatriées vers le cimetière allemand de la zone sud, à Dagneux dans l'Ain⁴. Aucun document précis n'a cependant pu être mis à notre disposition et il ne reste, à notre connaissance, aucune trace en archives de la levée et du transport de près de 500 soldats de l'Axe.

Environ 50% de l'emprise du cimetière a été diagnostiquée par l'ouverture de dix vastes fenêtres de décapage, d'environ 6 m de largeur pour 25 m de longueur en moyenne. Ces fenêtres de décapage ont permis de mettre au jour 35 tranchées creusées pour l'inhumation des soldats allemands (fig. 4 et 5). Ces tranchées, longues de 18 m en moyenne, sont orientées nord-ouest / sud-ouest. Grandes de 50 à 60 cm environ, elles sont profondes de 1,50 m à 1,60 m. 19 sondages manuels ont été réalisés à l'intérieur de ces tranchées afin de vérifier que la levée des corps avait bien été exhaustive. Long de 1 m à plus de 8 m pour certains, ces sondages se sont révélés négatifs. Aucun squelette en connexion n'a été mis au jour. La levée des corps a bien été faite et la fouille n'a livré que des ossements humains épars, la plupart du temps des phalanges distales, quelques fragments de vertèbres ou des dents. Les clous, filetés, sont abondants et se mêlent à des fragments de cercueils de bois disloqués. Seul un sondage a livré des boutons d'uniforme ou de vêtement, en assez grande quantité.

Quatre fûts de colonne en béton de 1,20 m de longueur pour 95 à 1 m de diamètre ont été retrouvés en fin de tranchées. La date de fabrication a été inscrite dans le béton encore frais, dates comprises entre le 19 mars 1944 et le 26 juillet 1944.

3 - Le 10 septembre 1919, une poignée de Berlinoises décident de fonder une association ayant pour objectif la prise en charge des tombes de guerre. Une brochure intitulée « Deutsche Kriegsgräberfürsorge » sert de document de travail lors du congrès de fondation le 26 novembre. Le 16 décembre, le Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge e. V. est fondé. Son premier président est le Colonel Koeth (jusqu'en 1923). Le 23 août, Eulen a rédigé les premiers statuts d'une société internationale pour la prise en charge des tombes de guerre. Genève est choisie comme siège de l'association, afin de faciliter la collaboration avec la Société des Nations. Le projet n'aboutit malheureusement pas. Le gouvernement allemand n'est plus en mesure de s'occuper des tombes des soldats tombés hors des frontières du Reich. Quelques organisations sont alors créées en Allemagne et se fixent pour mission de préserver les tombes de soldats morts au combat et de communiquer des renseignements aux proches des disparus. Le Volksbund commence à s'animer... Le Volksbund compte aujourd'hui 228 000 membres et s'occupe de deux millions de tombes de guerre. Son action est financée principalement grâce aux cotisations des membres, à des donations et des collectes. Le reste provient de subventions du pays et des länders.

4 - Je tiens à remercier Mme Barbara Brix pour son aide et ses renseignements.

1 - A.D.P.-O. 39W94.

2 - A.D.P.-O. 39W94.



Fig. 3 : 3 Vue aérienne
du cimetière aujourd'hui
(cl. Pôle Archéologique
Départemental).

À l'extrémité d'une des tranchées ont été reconnus les aménagements de trois trous de poteau, alignés et distants de 1,50 m. Chaque poteau, de bois, un chevron de 15 cm de côtés, était scellé dans un massif de maçonnerie quadrangulaire constitué de quelques blocs et de tuiles liés au mortier de chaux, coulé dans une fosse d'une cinquantaine de centimètres de profondeur. Ces massifs font probablement partie de la clôture du cimetière, en relation avec le portail d'entrée qui était justement situé à cet endroit.

Le diagnostic archéologique réalisé à l'emplacement de l'ancien cimetière allemand, les recherches documentaires entreprises dans le cadre de cette opération permettent assurément une meilleure connaissance de cette ancienne zone funéraire, jusqu'alors totalement méconnue.

Le cimetière est ouvert à l'inhumation des soldats de l'Axe le 27 ou le 28 août 1945, quelques jours après le début de la crise de mortalité qui commence à se faire ressentir le 16 août 1945. D'une superficie d'environ 3600 m², il est organisé en quatre carrés de 100 à 120 tombes chacun¹.

Au centre de la zone funéraire était dressé un calvaire dont la croix de bois, fichée dans un élément maçonné, atteignait 2,50 à 3 m de hauteur. Les soldats étaient inhumés dans de longues tranchées,

profondes d'environ 1,50 m à 1,60 m et larges de 50 à 65 cm en moyenne (fig. 5). Leur creusement, effectué à la main par les prisonniers eux-mêmes, sont d'une régularité surprenante. Les défunts étaient inhumés les uns à la suite des autres, dans des cercueils de bois constitués d'épaisses voliges récupérées par le Génie et assemblées par des clous filetés. Chaque cercueil était identifié par une plaque en fer clouée sur le couvercle et portant le numéro de la tombe. Chacune des tombes était ensuite signalée en surface par une simple croix de bois sur laquelle se trouvait une plaque identifiant le défunt et renseignant son grade, sa date de naissance et le jour de son décès. L'une de ces plaques a été mise au jour lors de la fouille. Elle signalait le sépulcre du caporal Paul Degenhardt, né le 26 juin 1909 et décédé au plus fort de l'épidémie, le 13 octobre 1945.

Une signalisation plus originale a été mise au jour. En métal, elle est constituée d'un piquet d'une cinquantaine de centimètres de longueur sur lequel est fixée une plaque de 22 cm de longueur pour 18 cm de largeur. Cette épitaphe signale la tombe de Hans Hubert, né à Worms le 17 mars 1903 et décédé au camp de Rivesaltes le 9 septembre 1945.

Le cimetière a volontairement été aménagé dans une partie excentrée, loin des baraques, y compris du dépôt 162 (actuel îlot E) situé à l'opposé du camp.

1 - Carrés A, B, C et D.

Fig. 4 : Vue partielle du cimetière avec les tranchées destinées à l'inhumation des soldats de l'Axe (cl. Pôle Archéologique Départemental).



Lors de sa construction, le terrain a été nettoyé au bulldozer, générant des tas de terre sur ses marges. La zone funéraire était entourée d'une clôture, probablement un grillage métallique d'environ 90 cm de hauteur, maintenu par des fûts de colonnes cylindriques en béton de 1 m de hauteur. L'accès se faisait par le nord, par un portail en bois à double vantaux, fixés sur deux colonnes en béton de 3,60 m de hauteur : les deux fûts inférieurs possédaient un diamètre d'environ 1 m tandis que le fût supérieur mesurait 50 cm de diamètre. Cette partie nord de l'enclos était nettement plus soignée et la clôture, ajourée de façon régulière, était maçonnée en briques liées au mortier de chaux, le tout soigneusement enduit.

Telle était donc l'image de ce cimetière, oublié dans ce paysage de lande. 449 soldats de l'Axe étaient inhumés à cet endroit (fig. 6), tous ceux décédés avant les 27/28 août 1945 ayant été enterrés dans un carré du cimetière communal de Rivesaltes, réservé à cet effet. L'étude des fosses, les observations effectuées sur les fragments de cercueils ou sur les clous laissent supposer une homogénéité du mode d'inhumation et l'image que l'on aurait pu se faire, celle d'inhumations rapides dans le cadre de sépultures de catastrophe motivées par un événement sanitaire brutal, doit manifestement être abandonnée. Les soldats sont enterrés de la même façon, d'août 1945 à la fin 1946 et les évolutions très nettes de leurs conditions d'internement durant cette période ne s'expriment pas dans la tombe et dans les pratiques funéraires qui restent invariablement les mêmes.

Fig. 5 : Détail des tranchées (cl. Pôle Archéologique Départemental).



La fouille a permis de collecter quelques indices laissant supposer que des familles de prisonniers de guerre, des camarades d'armes ou des locaux sont venus se recueillir sur certaines des tombes. Des vases à fleurs brisés semblent l'attester tout comme une plaque en métal retrouvée dans les déblais et portant l'inscription « Willen in Ostfriesland », peut-être un *ex-voto* rappelant le lieu de naissance d'un des soldats, au village de Willen, en Ostfriesland, région du nord-ouest de l'Allemagne¹, près de la frontière avec les Pays-Bas. Ces indices viennent confirmer des informations orales qui mentionnent la visite, encore dans les années 1960, de familles allemandes venant se recueillir sur la tombe d'un parent.

1 - Information aimablement communiquée par Mme Barbara Brix.

Le cimetière a cessé d'être entretenu lorsque les derniers prisonniers de guerre ont quitté le camp. Envahi d'herbe, à l'abandon, il sera transféré à Dagneux dans l'Ain. La levée des corps est intervenue dans la plus grande discrétion en 1961 et a été réalisée par l'association Wolk-sbund Deutche qui n'a d'ailleurs pu nous fournir aucune archive, photo ou description du travail qui a été accompli par les fossoyeurs. Ce travail a pourtant été réalisé de façon soignée et systématique et seuls ne subsistent, dans les tranchées rebouchées, que les plus petits ossements, des phalanges pour la plupart et quelques dents, au milieu de cercueils complètement disloqués.

La décomposition des cadavres était complète lors de la levée et les ouvriers n'ont eu à manipuler que des os secs, des squelettes qui ont probablement été réduits dans de petites caisses. Les quelques plaques d'identification collectées correspondent à des « oubliés » tandis que les plaques numérotées apposées sur les cercueils ont volontairement été laissées sur place, parfois en tas aux extrémités des tranchées. Une fois la levée des corps achevée, toute trace du cimetière a été volontairement effacée. La maçonnerie des clôtures, les fûts de colonne du portail ont été jetés dans les tranchées avant que ces dernières ne soient rebouchées.



Fig. 6 : Vue du cimetière allemand en 1946/1947, photographié par Wilhelm Schiefer.

Commune : **Saint-Féliu-d'Avall**

Intitulé de l'opération : **Église Saint-André**

Type d'intervention : Diagnostic archéologique

Responsable scientifique de l'opération : Jérôme Bénézet (s.a.r.l. ACTER)

Résultats

Dans le cadre du chantier d'aménagement et de mise en valeur de l'église Saint-André, l'ouverture de deux tranchées a mis au jour de nombreux vestiges archéologiques concernant la vie de ce quartier du village depuis huit ou neuf siècles.

L'église actuelle, axée nord sud, englobe des vestiges encore importants de l'église primitive, orientée, dont sont conservées l'abside et une partie de la nef qui servent actuellement de chapelles latérales. Ces dernières, datées du XII^e siècle, sont installées sur la surface légèrement anthropisée du substrat.

Cet édifice est élevé sur des fondations particulièrement puissantes, de l'ordre de 3,50 mètres de large pour le mur gouttereau sud, peut-être à mettre en relation avec la base de l'abside formant un glacis lui aussi très large. Au sud, est installé un cimetière dont la densité ne semble pas très élevée, aucun recoupement n'ayant été observé et seulement une superposition, peut-être deux.

Eglise Saint-André de Saint-Féliu-d'Avall : vue générale du chantier (cliché ACTER).

Postérieurement, mais à une date que l'on ne peut préciser, plusieurs chapelles latérales sont construites, détruisant le mur gouttereau sud.

On édifie tout d'abord sur l'arase de ce dernier une première chapelle, dédiée à Saint-Jean-Baptiste, à proximité de l'abside. Il n'est toutefois pas certain qu'il s'agisse de la chapelle mentionnée dès le XIV^e siècle, cette dernière pouvant correspondre à un aménagement contemporain de la création de l'église médiévale. Cette nouvelle construction paraît plutôt être un agrandissement de cet espace dont le vocable serait conservé. Elle s'appuie au sud sur un mur préexistant, dont on ne connaît pas la fonction, laissant désormais un espace très réduit pour le cimetière qui ne devait déjà plus fonctionner, abandonné au profit d'un espace extérieur à la fortification près de la chapelle Saint-Michel.

Un peu plus tard, deux autres chapelles latérales sont aménagées à l'Ouest et prenant appui sur la première.

Plusieurs sépultures, dont certaines collectives, s'installent devant celles-ci, phénomène que l'on peut mettre en relation avec l'apparition d'élections de sépultures de quelques testaments de la fin du XVI^e et du XVII^e siècle à l'intérieur de l'église.

Un caveau, propriété de la famille seigneuriale de Ros, est finalement bâti vers la fin du XVII^e siècle.

Quelques habitations détruites en 1863-1864 n'ont été que très partiellement observées lors de cette intervention. En effet, les travaux de construction de l'édifice religieux vers 1863-1864 et les affouillements contemporains n'ont laissé que peu de vestiges en place dont la compréhension est totalement dépendante de l'analyse du cadastre napoléonien. Il semble toutefois que ces aménagements soient déjà totalement en place vers la fin du XVII^e ou dans le courant du XVIII^e siècle, peut-être auparavant.

.....

Commune : Thuir

Intitulé de l'opération : **Déviation du giratoire de la Piétat**

Type d'opération : Diagnostic archéologique

Responsables : Olivier Passarrius (PAD / Conseil Général des P.-O.) et Pauline Illes (PAD / Conseil Général des P.-O.)

Nature du site et datation : Périphérie d'un habitat du Moyen Âge

Résultats

Le tracé de la future déviation du giratoire de la Piétat à Thuir traverse une zone sur laquelle avait été mis en évidence, lors de prospections pédestres, un fort potentiel archéologique lié à la proximité de la dépression de *la Prada*. Sur les parcelles AI 190, AI 192 et A 335, concernées par le nouveau tracé, ces prospections ont permis d'individualiser un habitat du Moyen Âge dont l'emprise précise n'avait pu être clairement définie à l'époque¹.

Les recherches documentaires entreprises dans les fonds d'archives livrent la mention d'une chapelle dédiée au culte de saint Cyprien². Cet édifice, aujourd'hui ruiné, est fondé au IX^e siècle. En 1360, un lépreux demande à être enterré dans le cimetière de la chapelle Saint-Cyprien, près de Thuir³. Étienne Desplanque, dans l'introduction de *l'inventaire des archives communales*, daté de 1896, localise cette église sur le lieu-dit les *Espassoles* appelé aussi *l'Aspre de Sant Cebrià*, justement là où M. Escoffier mentionne la découverte, au XIX^e siècle, de tombes.

Les vestiges du Moyen Âge mis au jour en prospections, la découverte à cet endroit de tombes durant les années 1940 nous incitent à interpréter ces vestiges comme faisant partie de cet ancien lieu de peuplement, structuré manifestement très tôt autour de l'église Saint-Cyprien.

Les reconnaissances effectuées sur l'emprise du raccordement routier dit de la Piétat ont permis de confirmer les observations effectuées lors des prospections pédestres entreprises en 1994. Le site reconnu sur les parcelles AI 190 et AI 192 existe bien et des vestiges sont conservés dans le sous-sol.

Lors de ces prospections, l'emprise du site n'avait pas été réellement perçue compte tenu de la mauvaise lisibilité du terrain sur ce secteur péri-urbain de la commune de Thuir. L'ouverture de tranchées mécaniques apporte quelques éléments complémentaires avec une extension nord qui s'étend sur une grande partie de la parcelle A 335, le long de la route départementale. Le site semble donc s'étendre sur au moins 170 m de longueur mais nous ne disposons d'aucune information sur sa superficie réelle. Le carrefour entre le chemin vicinal et la route départementale joue cependant un rôle fort dans la cristallisation de cet habitat.

L'ouverture des tranchées à la pelle mécanique a permis de mettre au jour deux types de vestiges : des fosses semi-circulaires, s'apparentant de prime abord à des silos (fig. 1 et 2), et de vastes dépressions comblées d'un sédiment sombre, contenant un peu de mobilier. Aucune organisation particulière n'a été mise en évidence et l'interprétation de ces fosses reste problématique. Leur forme et leur profil nous encourageraient à interpréter certaines comme étant des silos à grains, arasés par la disparition mécanique ou naturelle d'une épaisseur de sédiments probablement supérieure à 1 m. Cette hypothèse est bien peu probable compte tenu de la topographie globale du site et de la proximité de la chapelle médiévale de la Piétat dont la position est cohérente avec la géographie actuelle du lieu.

Fig. 1 : Ouverture des tranchées avec au premier-plan un fond de fosse (cl. Pôle Archéologique Départemental).



1 - Se reporter pour plus de renseignements à O. Passarrius (dir.) *Rapport de Prospection et inventaire des sites archéologiques de la partie sud du Roussillon*, 2 vol. S.R.A. Languedoc-Roussillon, Association Archéologique des P.-O., Perpignan, 1994.

2 - A. Catafau, *Les celleres et la naissance du village en Roussillon (Xe-XVe)*, Presses Universitaires de Perpignan, édition Trabucaire, Perpignan, 1998, 717 p.

3 - *In cimeterio capelle Scanti Cipriani justadictum locum de Toyrio*, A.D.P.-O, B112, fol° 42, notule Jean Cases.



Fig. 2 : Vue en coupe de l'une des fosses, dont il ne subsiste plus que le fond (cl. Pôle Archéologique Départemental).

Huit grandes fosses ou dépressions comblées de sédiments anthropiques ont été mises en évidence. Ces fosses peuvent atteindre plusieurs dizaines de m². Elles sont toutes comblées d'un sédiment limoneux, sableux, parfois argileux, de couleur sombre et relativement compact. Dans la plupart des cas, le profil de ces fosses laisse plus penser à des dépressions (naturelles ?), aux parois en pente douce, profondes de 10 à 40 cm et comblées de matériaux anthropiques liés à la proximité d'un site, plutôt qu'à de réelles structures archéologiques (fig. 3).

Certaines structures présentent cependant un creusement plus marqué, mieux structuré. L'altitude de la nappe phréatique est ici un paramètre important et peut être prise en compte dans l'interprétation. La partie inférieure du creusement se situe sous le niveau de la nappe, alors que l'on se trouve dans une période où les seuils d'étiage sont au plus bas. Ces structures pourraient alors être interprétées comme étant des puisards aménagés, peut-être destinés à l'usage domestique ou au bétail.

Le faible nombre d'indices archéologiques rend difficile la datation du site. L'étude céramologique permet toutefois de retenir une fourchette d'occupation assez large, centrée sur les IX^e-XII^e siècles inclus avec cependant une hypothèse de datation plus précise couvrant la seconde moitié du Xe siècle et le XI^e siècle, qui devra être confirmée par les analyses radiocarbone.

Les vestiges mis au jour sur le site de la Piétat à Thuir ne sont pas aisés à interpréter, nous l'avons vu. La présence de mobilier céramique, d'ossements de faune, de charbons de bois dans le comblement des fosses suggère la présence toute proche, mais vraisemblablement en dehors de l'emprise du diagnostic, d'un habitat.



Fig. 3 : Grandes fosses mises au jour sur la partie nord de l'emprise du projet (cl. Pôle Archéologique Départemental).

.....

Commune : **Torreilles**

Nom du site : **La Madraguera**

Type d'intervention : Diagnostic archéologique

Responsable d'opération : Jérôme Kotarba (I.N.R.A.P.)

Équipe d'intervention et aide bénévole : Pascale Sarazin (I.N.R.A.P., topographie), Thierry Odier (SRA, analyse des coupes profondes), Jacques Delhoste et Pierre-Yves Melmoux (détection et étude des objets métalliques)

Résultats :

Le diagnostic réalisé sur la future zone d'activité de la *Madraguera* (environ 5 ha situés à la sortie du village en direction de Sainte-Marie) concerne des terrains alluvionnaires au sud du village de Torreilles. Les tranchées ouvertes, ponctuées de manière régulière de sondages profonds, présentent une stratigraphie complexe.

La période la plus récente, sans doute le bas Moyen Âge ou l'époque moderne, pouvant correspondre au petit âge de glace, est marquée par un apport alluvionnaire fin plus ou moins épais qui crée la topographie plane actuelle. Antérieurement, il y avait une zone un peu plus haute à proximité de l'agouille de la *Madraguera*, sorte de légère colline allongée dans le sens sud-ouest nord-est, et une partie plus en creux au-delà vers le sud-est. Cette topographie était héritée d'un ancien lobe deltaïque de l'Agly, sans doute antérieur ou contemporain de l'âge du Bronze, et qui subit un nouvel apport sédimentaire conséquent entre l'âge du Bronze et le II^e âge du Fer.

La découverte dans de nombreux sondages profonds, à une altitude NGF voisine de + 2 m, d'un horizon sombre à céramique modelée, datable sans précision pour l'instant de l'**âge du Bronze**, laisse entrevoir une occupation régulière de tout l'espace mais difficile à comprendre du fait de la difficulté à l'étudier à cette profondeur. Ce niveau est recouvert d'alluvions fines, parfois recoupées par un chenal comblé de sable grossier et de cailloutis, ce qui montre que ce lobe deltaïque est toujours en construction.

Au sommet de cet apport, il se met en place une occupation structurée du **II^e âge du Fer** voire du début de l'**époque romaine républicaine**. Elle est surtout caractérisée par des fosses d'assez petite taille (silos, fosses pour la mise en terre d'un *dolium*) et quelques autres plus grosses non testées.

Des éléments mobiliers épars de cette période ancienne, mais aussi du début de l'époque romaine sont présents sur toute l'emprise du projet dans un horizon sédimentaire sombre, correspondant à un ancien sol cultivé. Ces déchets proviennent d'amendements pratiqués durant la période antique pour bonifier ces terres agricoles. Dans certaines zones, ils sont abondants, et comprennent aussi des petits débris de mortier et de béton de tuileau, des déchets de plomb et de coquillages.

En partie nord-est du projet, quelques structures de l'**époque romaine classique** ont été mises au jour dans les tranchées. Il s'agit notamment d'une fosse de très grande taille comblée au II^e siècle de notre ère, et d'un bassin de petite taille (1,25 pour 1,50 m) construit avec des débris de *dolium* et d'amphores datable du milieu ou de la seconde moitié du I^{er} siècle avant notre ère (fig. 1). Ces vestiges pourraient appartenir à la bordure sud-ouest du site des *Parrudes* connu à peu de distance de là (cf. notamment bulletins de l'AAPO n°10, 1995 p. 21-22 et n°11, 1996 p. 21-24). Il s'agit d'une grosse *villa* occupée en continu du I^{er} siècle avant J.-C., jusqu'au début du Ve après, qui devait posséder de nombreux aménagements disposés à sa périphérie.

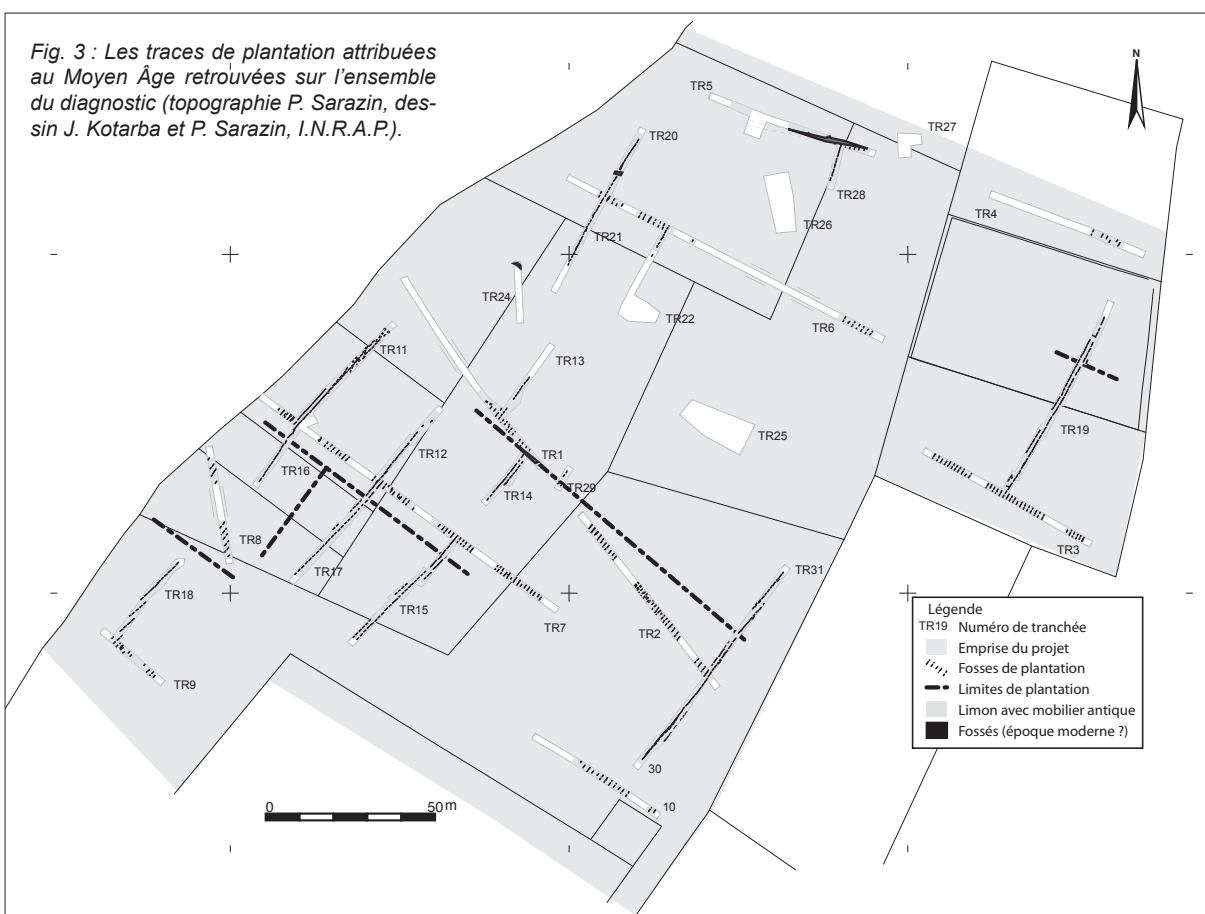
Sur ce niveau sombre à débris antiques, il se développe ensuite un autre horizon cultivé, moins coloré et moins riche en débris céramique.



Bassin d'époque romaine
lors de sa mise en évi-
dence. De la fin du I^{er} siècle
avant J.-C., il appartient
sans doute à la périphérie
du site des *Parrudes* (cliché
J. Kotarba, I.N.R.A.P.).



Fig. 2 :
Traces longues appartenant
à la plantation d'une vigne,
sans doute au Moyen Âge
(cliché J. Kotarba,
I.N.R.A.P.).



C'est à partir de ce second niveau que sont creusées de très **nombreuses fosses de plantations** liées à la mise en place de vignes. Nous les avons principalement mises en évidence en décapant le niveau plus sombre sous-jacent dans lequel leur creusement se distingue bien (fig. 2). Ces fosses, majoritairement de forme allongée, d'environ 16 à 20 cm de large pour une longueur de 0,50 à 1,20 m, couvrent la totalité de la surface du projet. Elles s'organisent en plusieurs plantations possédant des axes de rangs légèrement différents à partir d'une orientation générale sud-ouest nord-est. On remarque que les plantations multiples à un même endroit sont rares et que les cas observés laissent entrevoir une replantation partielle plutôt que deux plantations superposées. À plusieurs reprises, des fosses de plusieurs mètres de longueur et de largeur standard ont été observées.

Sans doute peu profondes grâce à un faible arasement, elles indiqueraient une technique de plantation comprenant une première saignée longue qui est ensuite surcreusée ponctuellement pour la mise en terre des jeunes plants. Quelques fosses de plantations quadrangulaires et plus massives laissent entrevoir la mise en place d'arbustes sans que nous puissions préciser s'il s'agit d'un complant avec de la vigne ou bien d'un verger. Ces plantations de vignes que nous proposons de dater du **Moyen Âge** central ou du début du bas Moyen Âge (fig. 3), vont ensuite être recouvertes par le niveau de limon fin plus ou moins épais qui régularise la topographie.

Cette opération de diagnostic montre que le territoire de Torreilles, comme sans doute une bonne partie de la Salanque, constitue un riche conservatoire archéologique. L'alluvionnement de l'Agly, discontinu sur de courtes périodes de temps, mais continu à des échelles plus grandes, assure en effet une bonne préservation des structures et des sols anciens. À l'image de l'occupation médiévale des IX^e-XII^e siècles, très dense, ces terres alluvionnaires riches et facilement irrigables, ont aussi fortement attiré les populations précédentes.

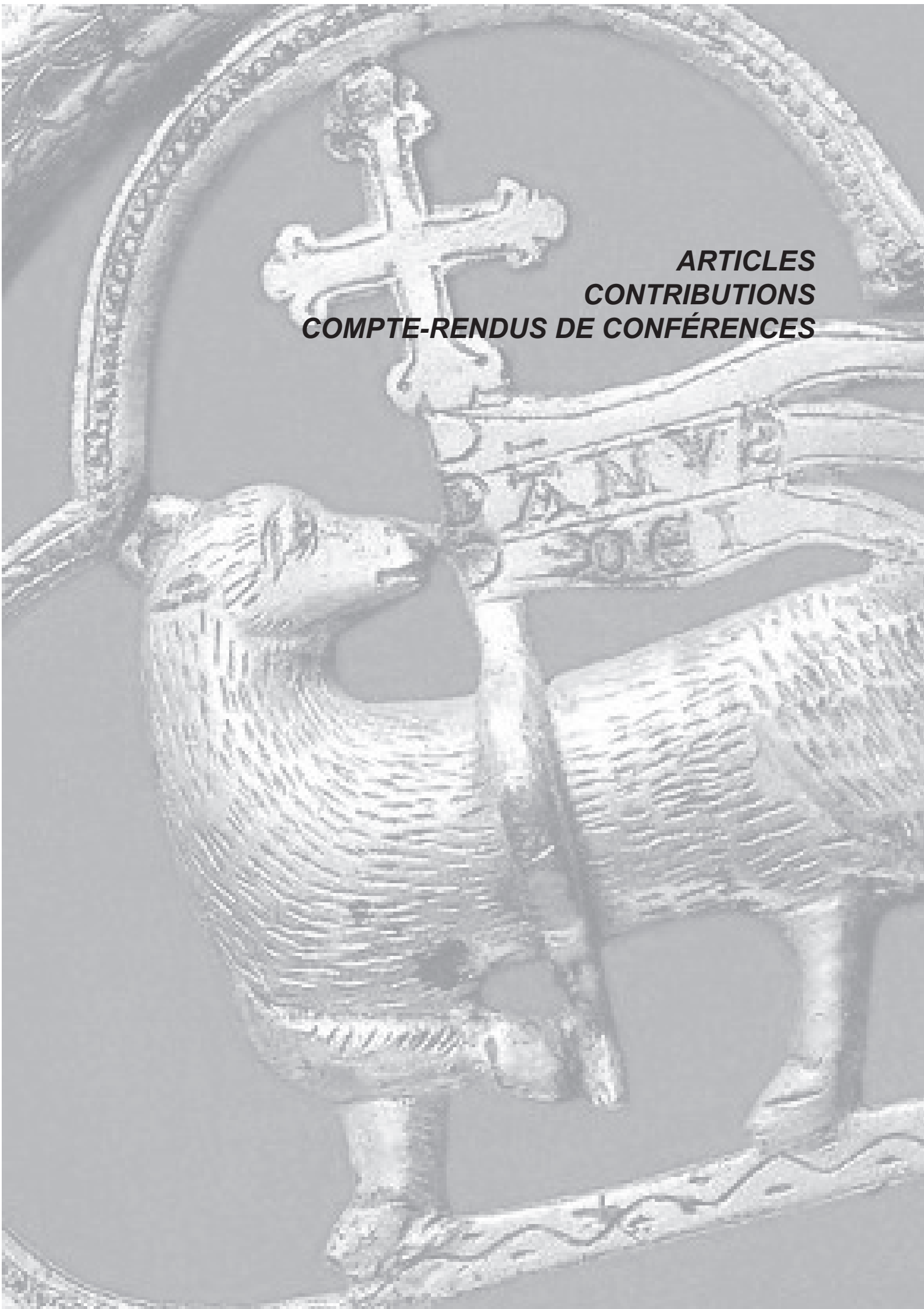
Références bibliographiques du RFO :

J. Kotarba, avec la collaboration de P.-Y. Melmoux et P. Sarazin, *Torreilles, La Madraguera*, diagnostic sur un secteur alluvionnaire à occupations multiples, R.F.O. de diagnostic, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 2008, 85 p.

.....



**ARTICLES
CONTRIBUTIONS
COMPTE-RENDUS DE CONFÉRENCES**





Découvertes variées sur la villa de La Torre-Mas Ducup

Jean Abélanet (1)

(1) - Jean Abélanet nous propose ici un texte plus complet que celui paru récemment dans le volume de la CAG 66, et une documentation nouvelle réalisée lors du dépôt de ces objets dans les réserves du Pôle archéologique départemental

Situation - Historique :

Lors de sa découverte fortuite, en 1954, le site se présentait comme un léger monticule planté en vigne. De nombreux débris de tuiles, d'amphores, de céramiques diverses parsemaient la propriété et ses alentours (4 parcelles au nord du chemin dit Traverse du Mas Ducup). Trois de ces parcelles, antérieurement consacrées à la vigne, venaient d'être défoncées et converties en jardin de primeurs par le nouveau propriétaire, Jean Galinier, horticulteur à Toulouges. Celui-ci nous apprit qu'à la date où il avait acquis cette propriété, il existait, dans la parcelle nord-est, les substructions d'une tour ronde émergeant du sol au sommet de ce monticule. C'est lui-même, aidé de son fils, qui avait arasé cette ruine, pour mettre la parcelle en culture. La destruction n'avait pas été facile : les murs étaient faits de galets noyés dans un mortier très dur ; renonçant à détruire le monument jusqu'en ses fondations, ils s'arrêtèrent à une profondeur qui ne les gênaient plus dans leurs travaux agricoles.

Ayant consulté les spécialistes de l'histoire locale (dont Pierre Ponsich), nous avons conclu qu'aucune tour à signaux ni fortification médiévale n'était connue à cet endroit par des documents historiques. Il y avait donc de fortes présomptions pour que ces vestiges de tour fussent de la même époque que le matériel archéologique récolté aux alentours, c'est-à-dire de l'époque romaine.

M. Galinier accepta qu'avec l'aide de Pierre Ponsich et de quelques jeunes gens nous entreprenions de mettre à découvert ce qu'il pourrait subsister du monument. Il nous aida à retrouver l'emplacement et, après quelques tâtonnements, nous rencontrâmes, à une profondeur d'environ 1,50 m, les assises de la tour. Nous espérions trouver les parements externes et internes, qui auraient pu nous renseigner sur l'architecture de la construction, ou des vestiges du sol intérieur, ou du moins les traces d'un niveau archéologique. Rien de tout cela, sinon un bétonnage de galets liés au mortier de chaux, semelle des fondations, large de 1,50 m environ, conservée sur 50 ou 60 cm de hauteur seulement. Un sondage à l'intérieur se révéla également très décevant : les quelques tessons antiques retrouvés, très usés, ne signaient pas un niveau archéologique, mais provenaient des travaux et remaniements antérieurs.

Dégager entièrement les vestiges aurait peut-être fourni de meilleurs renseignements, mais nous étions engagés à ne pas retarder le propriétaire dans la mise en culture de la parcelle concernée. Il nous affirma d'ailleurs qu'il s'agissait bien d'une tour circulaire de 11 mètres de diamètre environ, qu'il l'avait mesurée lorsqu'il l'avait entièrement dégagée avec son fils pour la détruire. La consultation du cadastre ancien confirma ses dires par le nom du lieu conservé : « *la Torre - Petit Mas Ducup* » (Cadastre de Perpignan : section H, f.1). Des sondages à la barre à mine nous permirent de vérifier le diamètre de la tour : 11,80 m, ainsi que l'épaisseur des murs, ce qui permit de dresser un plan relativement exact.

Nous n'hésitons pas à faire état de renseignements complémentaires assez surprenants, en partie valables, en partie douteux, obtenus de la bouche d'une personne âgée (peu de temps après ces premières recherches sur le site), domiciliée à la ville voisine du Soler mais qui avait fréquenté les lieux dans sa jeunesse. Avant 1914, nous affirma-t-elle, la tour avait encore une élévation de plus d'un mètre (1,30 m ?) au-dessus du sol : un escalier, dont subsistaient 3 marches, était adossé à la muraille (interne ou externe ?). C'était une tour à signaux par feux. Aux alentours, il y avait une construction rectangulaire : c'était la maison du centurion (!). Il y avait une inscription sur une plaque de marbre. Et la vieille dame me fit un petit dessin d'une plaque rectangulaire munie de deux appendices de fixation, portant le nom de : FLAVIUS EPONIUS (!). Trop beau pour être vrai. Et il serait étonnant que de tels vestiges aient échappé à la connaissance de nos érudits perpignanais du XIX^e siècle.

Il est pourtant exact que les travaux d'aménagement de la parcelle voisine mirent au jour, à 1 mètre de profondeur, un mur de près de 15 m de long et de 0,60 m d'épaisseur, avec amorce d'un angle de mur de 2 m de long au sud-est de la tour et à une distance d'environ 40 m de celle-ci, mais peut-être s'agit-il simplement des restes d'une bâtisse rectangulaire disparue qui figurait, à cet endroit, sur l'ancien cadastre sous l'appellation « *Mas Petit du Cup* » ?

Quant à la tour, qui n'est distante de la route départementale que d'environ 150 mètres, il se peut, si elle est romaine, qu'elle ait eu pour fonction de surveiller la probable voie antique qui devait, comme l'actuelle route, longer la rive droite de la Tet et relier les sites antiques installés sur la rive haute du fleuve (Mas Bruno, Mas Ducup, Sainte-Eugénie, Le Soler et au-delà, Saint-Félic d'Avall, etc.). On peut noter qu'un lieu-dit *l'Estrada* existe à l'entrée du Soler, près de l'embranchement de la route vers Toulouges et qu'un informateur digne de foi m'avait assuré qu'on avait découvert à cet endroit, « un chemin pavé de dalles », lors de travaux de voirie.

Archéologie

Grâce à l'aimable compréhension du propriétaire, des prospections assidues nous ont permis, au fur et à mesure des travaux horticoles, de recueillir un important matériel archéologique.

La propriété étant formée de 4 parcelles contiguës, nous les avons nommées A, B, C, D (cf. plan, fig.1). Les parcelles sud A et B, en bordure du chemin du Mas Ducup, n'ayant pas eu à subir de grands travaux de mise en culture, n'ont fourni que des tessons très fragmentés et usés.

L'extrémité nord de la parcelle B a cependant révélé, par des fragments en surface la présence d'un *dolium* enfoui sous les cultures. Une haie de cyprès et une rigole d'arrosage, bâtie en dur, alimentée par un puits ou sondage aménagé à l'ouest, séparaient les parcelles du sud A et B, de celles du nord C et D. Les travaux en profondeur de nivellement et de destruction de la tour (en C) expliquent le meilleur état et la richesse du matériel recueilli sur ces parcelles.

Près de la limite nord de la parcelle D, une tranchée, ouverte par les ouvriers du propriétaire voisin le long de cette dernière pour la pose d'un drain, venait de trancher par le milieu, à notre arrivée, un *dolium* encore en place dans le sol : nous n'avons pu en récupérer que des débris et les flancs qui adhéraient encore à la terre de part et d'autre de la tranchée ; la partie supérieure était absente, victime des travaux agricoles anciens.

Tuiles et céramiques

Nous avons récupéré un bon nombre d'estampilles sur *tegulae*. Leur examen est déjà un indice du grand intérêt du site. Elles semblent marquer 3 périodes de construction. La marque FABRICAE/QVIETAE n'est représentée ici que par 3 exemplaires, alors qu'elle est la plus attestée en Roussillon. De provenance purement locale, elle est présente sur la plupart des sites antiques du département : 37 exemplaires au boulevard Kennedy à Perpignan (où la présence de résidus de four et de recuits permettent de localiser la fabrique), 44 au *Pou de les Colobres* à Perpignan, 21 à *Ruscino*, 11 à Rivesaltes au *Monà*, etc..., en tout, 148 exemplaires (Fédière, 2005, p. 398-401).

L'estampille C.VAL.R. (Caius Valerius Rufus ou Rufinus) n'est représentée en Roussillon que par une vingtaine d'exemplaires : curieusement, c'est sur notre site de la *Torre-Mas Ducup* qu'elle est la plus abondante : 6 exemplaires, contre 4 à *Ruscino* et 5 sur le site des *Parets d'en Borrut*, à Rivesaltes ; en tout 21 exemplaires (Fédière, 2005, p. 398-399). On a rapproché ce nom de deux personnages importants qui apparaissent sur les marbres inscrits de *Ruscino*, dont Caius Valerius Paetus, préfet des ouvriers du bâtiment. Il s'agit donc d'une fabrique locale, dont il reste à découvrir l'emplacement.

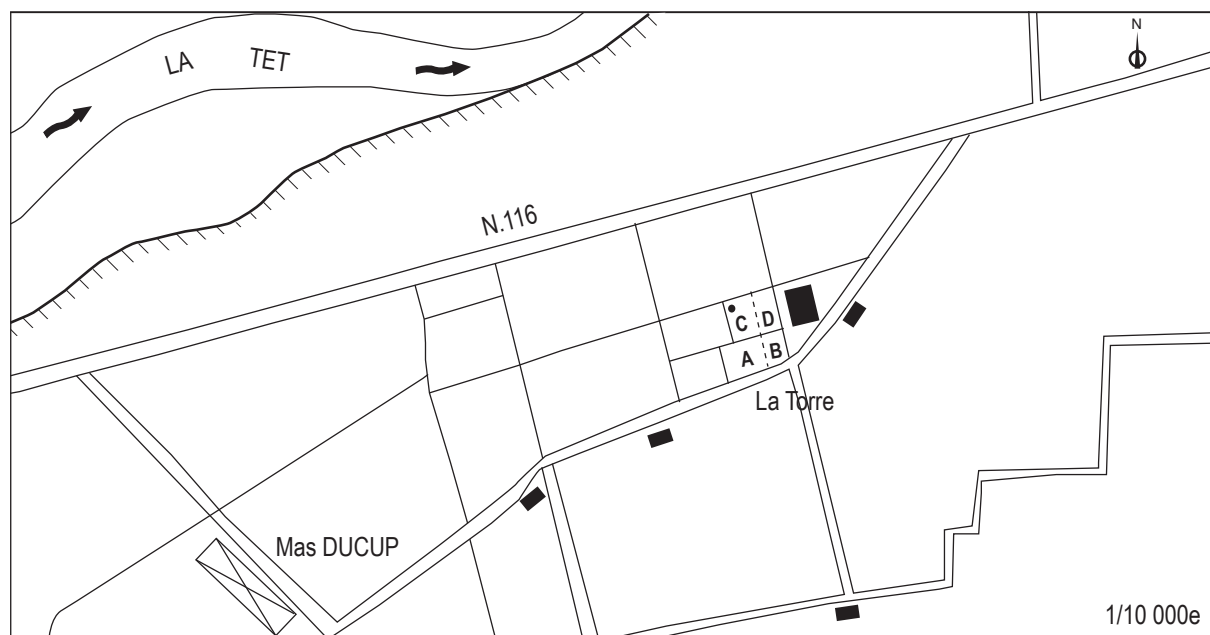


Fig. 1 : Plan des parcelles concernées par le site (relevé J. Abélanet, D.A.O. S. Nadal).

La troisième estampille recueillie sur le site de la *Torre-Mas Ducup*, en 13 exemplaires, celle de NIVALIS, est représentée sur les divers sites antiques du Roussillon par 91 exemplaires, dont 2 à Ruscino et 55 sur le site du Petit-Clos, à Perpignan, route d'Espagne : le lieu de fabrication de ces tuiles à marque NIVALIS semble pouvoir être localisé à cet endroit et paraît avoir fonctionné entre la fin du I^{er} s. et le début du II^e s. (Fédière, 2005, p. 398 et 403-406).

Aux débris de *tegulae* s'ajoutent évidemment de nombreux débris d'*imbrices* ; également des briquettes rectangulaires de pavement, des traces d'enduits, etc.

Les tessons d'amphores sont abondants, de provenances diverses, ainsi que les fragments de *dolium*. Une marque incomplète, mais bien venue, peut se lire sur un fragment d'anse d'amphore (ou de grosse jarre) : |AV| = NAV ; une autre, également incomplète, sur un bord de col d'amphore : O. (ou Q.) ISM/ (ou N).

Quatre tessons d'un vase du type « *kalythos* », que les archéologues espagnols appellent familièrement « *sombrero de copa* » (chapeau haut-de-forme), ce qui fait bien comprendre l'aspect cylindrique à large bord plat de ces vases, appartiennent à la plus ancienne occupation du site. Cette céramique à pâte orangée, portant un décor en motif de palmiers, exécuté avec une peinture de couleur lie-de-vin, semble pouvoir être datée du II^e ou début du I^{er} siècle avant J.-C. Elle doit être contemporaine des quelques rares tessons de céramiques campaniennes (dont deux fonds de plats), et de sigillées italiques (dont un fond de plat à rebord anguleux), trop fragmentées pour être rattachées à une forme connue, recueillies en même temps dans la parcelle D.

Ce sont évidemment les fragments de sigillées sud-gauloises qui sont les plus abondants. Le bouleversement profond des deux parcelles C et D explique la bonne conservation de la plupart des tessons exhumés. La présence d'un important dépotoir semble attestée par l'aspect cendré du sol et la présence de nombreux restes de cuisine (ossements et coquillages, etc.).

La qualité et la variété des motifs en relief représentés sur les vases donnent l'impression d'une vaisselle de table de premier choix : scènes de chasse, chiens courant derrière un lièvre, Diane chasse-ressée, armée d'un arc, tenant un lièvre par les pattes, etc ; scènes mythologiques : un pégase, une victoire ailée ; scènes de combat : un personnage s'apprêtant à lancer la fronde, un gladiateur casqué, protégé de jambières et d'un bouclier rond, fonce sur un adversaire, glaive en avant, etc...

La majorité des formes identifiables se rattache aux coupes carénées Drag. 29, plus rarement aux coupes cylindriques Drag. 30. Parmi les marques de potier, on peut citer : OF. MON|, bien venue, mais malheureusement incomplète.

La céramique lisse est particulièrement abondante et permet d'apprécier la durée d'occupation du site.

En sigillée claire A, on a pu identifier, grâce aux nombreux fragments de bord : des coupes Hayes 8A et 14, des coupelles Hayes 2B, 3C ; une grosse série de coupes Hayes 9A et 9B ; une belle série de couvercles Hayes 20. La céramique africaine de cuisine est abondamment représentée, par les formes Hayes 23B et 23A, de grande poêle 181, de couvercle 196, et de marmite 197.

En claire C, abonde la forme de plat tronconique Hayes 50 ; la « luisante » est également très abondante.

En claire D, on note les formes de plat : Hayes 61A, 57, 59, 67 (abondante), et de mortier Hayes 91, un seul bord, mais caractéristique, de plat Hayes 87. Les périodes plus tardives sont bien moins représentées : 6 tessons de céramique grise paléochrétienne de plat de forme Rigoir 1. Cette analyse de formes céramiques (détermination : J. Kotarba) permet une datation du site.

L'appréciation chronologique de la céramique à décor lie-de-vin n'étant pas absolument sûre, on ne peut se fier aux quatre tessons, mentionnés plus haut, appartenant à un seul vase, pour envisager un début d'occupation antérieur au I^{er} siècle avant notre ère. C'est plus sûrement du courant du I^{er} siècle qu'il faut dater ce début d'occupation, dont témoignent les quelques éléments de céramiques italiques, dont la campanienne. Le cours des deux premiers siècles après J.-C. voit le développement important du domaine, marqué par l'abondance et la variété des céramiques ainsi que par la richesse du mobilier. Mais contrairement à beaucoup de sites roussillonnais qui semblent désertés à partir du II^e siècle, celui de la *Torre - Mas Ducup* montre une certaine vitalité jusque vers le début du V^e siècle (avec un seul élément éventuellement plus tardif encore, de forme Hayes 87).

Verreries et parures

Ce type de mobilier fragile est évidemment recueilli à l'état de menus débris. Quelques éléments assez rares méritent cependant une mention : deux bords de vases ou de plats peints ; un fragment de verre plat gravé d'un motif en forme de palme ; un fragment de verre bleuté conservant, en relief, le front et le haut des orbites d'un personnage ; sur un débris de flacon, c'est un petit personnage qui est moulé dont il ne reste que la partie gauche du visage, le cou, la moitié du buste et le haut du bras gauche.

En ce qui concerne les petits bijoux en verrerie, nous avons recueilli un chaton de bague lenticulaire de verre opaque, qui semble conserver quelques traces de dorure, une grosse perle biconique en verre bleu à reflets irisés et la moitié d'une autre perle plus petite en verre de même aspect que la précédente. Un petit bloc de matière vitrifiée, de même couleur bleutée, pourrait être l'indice d'un artisanat de verrerie. La couleur jaune d'or et la texture douce au toucher d'une petite perle (9 mm) de section losangique à une extrémité mais amincie à l'autre, finement percée dans sa longueur, indiquent plutôt de l'ambre naturel qu'un bijou en verre (fig. 2).

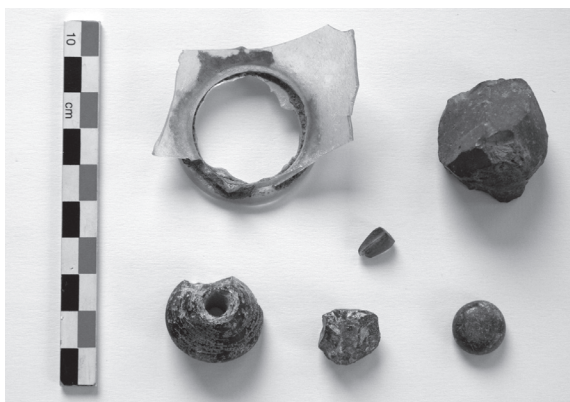


Fig. 2 : Éléments en verre
(cliché Pôle archéologique départemental).

Os ou ivoire

Les objets d'os ou d'ivoire sont relativement abondants (fig. 3) : une rondelle en bon état, qui pourrait être de l'ivoire (26 mm de diamètre sur 9 mm de hauteur), soigneusement polie et évidée, a dû servir d'ornement à un objet indéterminé (manche de poignard ?) ; un fragment de tube en os, également poli et gravé de trois rainures circulaires, a reçu une perforation transversale (de 7 mm de diamètre). Toutes les aiguilles (une douzaine) et épingles recueillies ont perdu leur extrémité pointue : il s'agit donc de pièces de rebut. Une des aiguilles ayant perdu son chas, a reçu une seconde perforation au-dessous : cette perforation a été obtenue par une pointe rougie au feu, qui a légèrement brûlé l'os. Deux aiguilles à large chas possèdent une tête pointue, conique, comme les aiguilles des tapissiers d'autrefois. D'ailleurs, l'épaisseur de ces aiguilles, qui va de 4 mm à 8 mm, exclut qu'elles aient servi à de délicats travaux de broderie.

Les épingles sont au nombre de trois : la mieux conservée (71 mm de long, mais la pointe manque) est assez élégante avec une tête ronde sur un fût effilé, marqué par un léger renflement dans sa partie proximale. Ce même renflement permet d'identifier une épingle du même genre dans un tronçon de fût, encore plus effilé, sans tête ni pointe. D'une troisième épingle, épaisse et en très mauvais état, il ne reste que la partie renflée du fût et un moignon de tête, tout ébréché.

Bronzes et métaux

Après mention de quelques débris de métaux très oxydés (cuivre, fer) et d'objets d'utilisation non identifiable (une plaquette mince de 50 mm de long, en cuivre, en forme de triangle très allongé et une demi-bague ou tube d'un métal lourd et épais, peut-être en bronze ou plomb), nous pouvons faire état d'une série d'objets plus intéressants (fig. 4) :

- un anneau de bronze, à section ronde, dont la lourdeur et l'épaisseur (diam : 31 mm, épaiss. : 5 mm) excluent qu'il s'agisse d'un anneau de doigt ;
- la moitié d'un anneau de doigt d'adulte, en bronze (diam : 24 mm, épaiss. moins de 3 mm) ;
- une partie d'un corps de fibule, en bronze, dont l'arc est décoré d'un fileté en relief ; un tiers de bracelet en



Fig. 3 : Objets en os et ivoire
(cliché Pôle archéologique départemental).

bronze, lui-aussi décoré d'un double fileté en relief ;
- une tige de bronze, dont la pointe est absente, ornée d'un renflement près du sommet (longueur : 67 mm).

Mieux conservés sont les objets suivants :

- une épingle de bronze, entière (40 mm), dont la tête se termine par un profil d'oiseau (bec et œil rond) ;
- un *stilus* (style) bien conservé, quoique tordu (12 cm), avec sa spatule ronde à une extrémité et la pointe à l'autre extrémité ;
- une pendeloque (17 mm), également en bronze, joliment découpée en feuille de vigne, finement gravée sur une face, et munie en bout d'un petit appendice plutôt bipyramidal que sphérique (fig. 5).

Et nous avons eu la surprise, lors d'une prospection dans une rangée de salades, parcelle D, en prenant une motte de terre et pensant, vu sa lourdeur, qu'il s'agissait d'un bloc de scorie de fer, de voir apparaître, au nettoyage, un magnifique protomé de cheval en bronze (fig. 6) : la tête légèrement penchée vers la droite, dans une attitude pleine de souplesse, le cou terminé par un motif complexe en bourrelet à double arceau, sans amorce du poitrail ; le protomé est fixé sur un timbre rectangulaire, qui pourrait passer pour celui d'un cachet à estampiller. En réalité, aucune marque n'est inscrite sur la face inférieure du timbre, mais on observe les traces d'un axe de fer rouillé qui traversant la plaque vient se souder sur la partie gauche du cou. Il s'agit donc d'un ornement en bronze d'un meuble en fer, chaise ou lit, dont les montants auraient porté ces protomés de chevaux (Au musée du Louvre, un lit d'époque romaine porte de semblables ornements).

Après la mise en culture des parcelles nord C et D, le propriétaire se mit en devoir d'aménager une rigole d'arrosage le long de la haie de cyprès séparant les parcelles nord des parcelles sud : les opérations de nivellement firent apparaître une grande quantité de débris, ce qui nous fit supposer l'existence d'un dépotoir. Il nous autorisa à faire un rapide sondage. Apparut en effet une couche noirâtre, épaisse d'un demi-mètre, riche en débris de briques, d'amphores, de céramiques diverses, dont beaucoup de sigillée, de fragments de verreries, d'os d'animaux, huîtres et coquillages, des clous de fer.

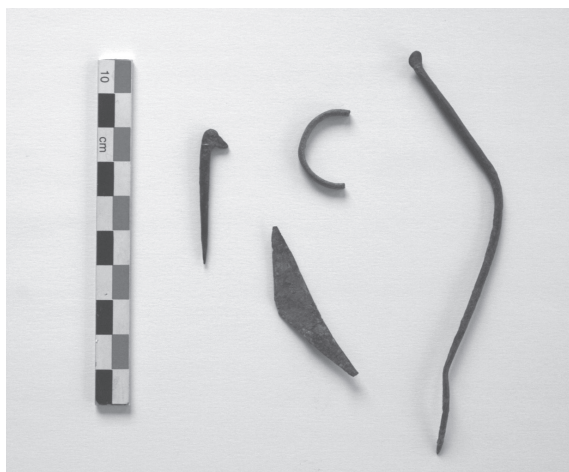


Fig. 4 :
Quelques objets en bronze du site du mas Ducup
(cliché Pôle archéologique départemental).



Fig. 5 : Pendeloque en bronze en feuille de vigne du site du
Mas Ducup (cliché Pôle archéologique départemental).

Il y avait également beaucoup de scories de fer, ce qui démontre une activité artisanale de forgeron. Mélangée à ces scories, nous avons recueilli une minuscule statuette de Victoire (40 mm), qui vient s'ajouter à l'intéressant mobilier de bronze recueilli sur le site. Très oxydée, mais relativement complète (il ne manque que le bras droit et l'aile gauche), la déesse, dressée sur un globe et vêtue d'une robe à volants, tient une hampe à la main gauche ; la main droite devait tenir une couronne. L'oxydation ne permet pas de distinguer les détails de la robe, de l'aile et du visage (fig. 7).

Monnaies :

Le propriétaire, toujours coopératif, nous a donné 3 monnaies, découvertes au cours de ses travaux :

- Un sesterce : poids : 19,23 gr. ; diam : 29,1 mm
À l'avant : une tête de femme, résille et chignon. Légende : --AVG- le reste illisible. Identifiée comme LUCILLA VERA, fille de Marc-Aurèle, femme de L. VARUS (moitié du II^e s. ap. J.-C.). Au revers : femme devant un autel (?) ou victoire tenant une hampe et une couronne (?)



Fig. 6 : Tête de cheval
(cliché Pôle archéologique départemental)



Fig. 7 : Victoire ailée
(cliché Pôle archéologique départemental).

- Grand bronze - mauvais état. Poids : 22,48 gr. ; diam : 32,4 mm. Avers : tête laurée d'empereur. Légende illisible - (Antonin le Pieux ??). Revers : absolument usée

- Grand bronze épais - mauvais état. Poids : 29,84 gr. ; diam : 31,7 mm. Avers : tête d'empereur - très altérée. Légende : --IVS [ou NYS] AVG- (peut-être Hadrien) - II^e siècle. Revers : Victoire tenant des enseignes à chaque main. Légende illisible, mais on distingue un C-O = [VI]C[T]O[RIA].

Nous avons nous-même recueilli une petite monnaie, identifiée par G. Claustres comme étant de Claude le Gothique (268-270), égarée depuis.

Tout ce qui précède nous invite à considérer que le site de la *Torre – Mas Ducup* est un site de première importance qui mérite d'être protégé et même d'être acquis par la communauté départementale ou perpignanaise pour faire l'objet de fouilles suivies et pourquoi pas d'une mise en valeur. À ce jour, les parcelles sont en friche et ont été recouvertes de gravats de provenance inconnue.

Bibliographie

Abélanet Jean : Les temps d'avant l'histoire, puis l'entrée en histoire, *Le Pays Catalan*, I (Sagnes J. dir.), Pau, Soc. Nouv. d'éd. reg. et de diff., 1983, p. 19-69 et p. 71-138.

Abélanet Jean : Perpignan d'avant l'Histoire, *La ville et les pouvoirs, Actes du colloque du huitième centenaire de la charte de Perpignan, 23-25 octobre 1997* (Assier-Andrieu L. et Sala R. dir.), 1997, p. 35-39.

Abélanet Jean : *Carte Archéologique de la Gaule. Les Pyrénées-Orientales 66* (Kotarba J., Castellvi G., Mazière Fl. dir.), notice Perpignan, site n°663, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 2007, p. 493-495.

Claustres Georges : Matériaux pour l'histoire des origines de Perpignan, *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des P.-O.*, 75, 1960, p. 65-77.

Fédière Gilbert : Marques sur tuiles et sur briques d'époque romaine en Roussillon, *Ruscino. Château-Roussillon (P.-O.). Études archéologiques I, Actes du colloque archéologique organisé par la D.A.H. du Languedoc-Roussillon, Perpignan, 1975*, (R.A.N., suppl. 7) (Barruol G. dir.), Paris, 1980, p. 328-335.

Fédière Gilbert et Fédière Paule : Marques et autres empreintes sur matériaux de construction en terre cuite du Roussillon (Antiquité romaine), *Roches ornées, roches dressées, Actes du colloque en hommage à Jean Abélanet, Perpignan 24-25 mai 2001*, Perpignan P.U.P. (Collection Études), 2005, p. 393-415.

Gallia : Gallet de Santerre H. (dir.), Informations archéologiques, circonscription du Languedoc-Roussillon, *Gallia*, 22, 1964, p. 473-510.

Quelques pistes à suivre pour l'inventaire des chemins anciens aux alentours du Mas Ducup (Perpignan) et de Baho

Jean-Pierre Comps

La lecture de l'article de Jean Abélanet me remet en mémoire quelques documents que j'avais signalés dans deux publications distinctes. Ils permettront peut-être de relier le site antique du mas Ducup à son environnement en traçant (en pointillés) quelques cheminements possibles.

De l'alleu carolingien de *Basone*¹ à la commune de Baho (fig. 1)

Les premiers de ces textes concernent Baho. Six d'entre eux définissent à divers intervalles de temps les limites de la *villa* du haut Moyen Âge. À quelques différences près, on y retrouve les mêmes termes. Voici celui qui fut écrit le 15 février 988 lors de la donation de la villa au monastère de Cuxa par le comte Oliba et la comtesse Ermengarda : « *Cet alleu confronte à l'est avec le terme de Saint-Estève, à la rive au-delà de la Tet au gué que l'on nomme Tiraculs, et de là parvient sous Sigbod (?) jusqu'à la Bula et ainsi continue au milieu de la Coume Lobrega et de là continue par la route qui va par la plaine jusqu'au petit étang qui est à la touffe d'olivier sauvage ; au nord il confronte avec le terme de Baixas à cette serre qui est au-dessus de Clavel et par cette serre parvient à une gouttière et descend jusqu'au cours d'eau qui vient de Calce que l'on nomme Bula ; à l'ouest elle descend par la Bula et parvient à la Guardia et sous la Guardia parvient au chemin qui mène à Pézilla, et de là descend par le sentier qui est dans la garrigue et descend par Perelons ; et de là par le terme de Villeneuve arrive jusqu'au fleuve de la Tet ; au midi il confronte avec le terme d'Orle ou de Sainte Eugénie au territoire du Soler du vicomte Oracio, et de là descend la rive jusqu'au gué de Tiraculs.* »²

1 - C'est ainsi qu'est nommé l'alleu de Baho par des témoins qui en donnent les confronts le 6 février 843 (Abadal 1954-1955, texte 2).

2 - «...qui affrontat ipse alaudis de parte orientis in terminio Sancti Stephani, in ipsa riba ultra Ted ad quad quam vocant Tiraculs, et inde pervenit subtus ipsa Sigbod usque in ipsa Bula, et sic pergit per media coma Lobrega, et inde pergit per ipsa strada que vadit per ipsa plana usque in ipso staniol qui est ad ipsa mata Uliastrina; de parte circii in terminio de Bexans, in ipsa serra qui est super Cavel, et per ipsa serra in ipsa Gutina et descendit in ipso decursu aque qui venit de Cauce et vocant Bula; de occiduo descendit per ipsa Bula et pervenit in ipsa Guardia, et subtus ipsa Guardia parvenit in via que pergit ad Pidiliano, et inde descendit per ipso semitario qui est in ipsa garriga et descendit per ipsos Prelones; et inde per ipso terminio de Villanova pervenit usque in flumen de Ted; de meridie affrontat in terminio de Orle sive de Sancta Eugenia ad ipsum Soler de Orucio vicecomite, et inde descendit subtus ipsa riba usque ad ipsum quad de Tiraculs.» (Abadal 1954-1955, texte 109).

On peut suivre du doigt sur la carte³ et pas à pas sur le terrain les limites de la *villa*, comme les témoins qui, en 843, en en fait le tour avec leurs pieds (*pedibus circumdabimus*), les ont montrées avec leurs mains (*manibus nostris hostensimus*) et les ont vues de leurs yeux (*vidimus oculis nostris*)⁴. Ces limites sont à quelques détails près les mêmes que celles de la commune d'aujourd'hui. Voici la *Bula*, la route dans la plaine, la *serre du Clavell*, la *Bula* à nouveau ; la *Guardia*, poste de guet vraisemblablement, est à situer à la côte 106, voici le chemin qui mène à Pézilla (D614) et le sentier toujours tracé à travers la garrigue et puis la Tet où l'on arrive en longeant le terme de Villeneuve, la Tet que l'on descend jusqu'à la limite avec Saint-Estève, d'où l'on est parti. Au Xe siècle comme au IXe déjà, les noms de nos villages sont en place : Saint-Estève, Baixas, Calce, Villeneuve, Pézilla, Sainte-Eugénie, Le Soler. Étonnante fixité du paysage et de l'habitat, comme si tout s'était figé une fois pour toutes. Heureusement le vicomte Horace est là pour nous arracher à ce mirage de l'Histoire immobile et nous rappeler que les mêmes mots ne désignent pas toujours les mêmes choses - ainsi pour nos villages. Une question reste néanmoins posée : à quand remontent pour l'essentiel les limites de nos communes actuelles ? Même s'il faut se garder d'extrapoler à partir de cet unique exemple, on ne court pas le risque de se tromper beaucoup en avançant qu'elles sont très anciennes.

Du gué de *Tiraculs* à celui de Perpignan et aux Corbières audoises (fig. 2, 3, 4 et 5)

Ce texte mérite aussi notre attention pour les indications qu'il nous donne sur les voies de communication. Remarquons d'abord que les extrémités de la limite sud de la *villa*, sur la Tet, coïncident avec un gué. En amont, Sainte-Eugénie⁵, dont le toponyme en

3 - Carte topographique TOP 25 2548 OT, 2006.

4 - Acte précité du 6 février 843 (Abadal 1954-1955, texte 2)

5 - Bien que le gué ne soit pas mentionné, il ne fait aucun doute qu'il a existé et qu'il existait encore à l'époque à l'époque moderne. Face à Sainte-Eugénie, sur la rive gauche, les limites des communes de Villeneuve et de Baho viennent se rejoindre sur la Tet, ébauchant une patte d'oie. En outre, la carte des environs de Perpignan, datée de 1700, montre



42

tous cas dans notre département, est systématiquement lié au franchissement d'un cours d'eau (Sainte-Eugénie de La-beja sur l'Agly, Sainte-Eugénie du Soler sur la Tet, Sainte-Eugénie de Tresmals et Sainte-Eugénie d'Ortaffa sur le Tech) et en aval, *Tiraculs* (fig. 3). Or ce gué débouche précisément au droit du site antique. Il est mentionné au Xe siècle dans le texte étudié et au XIIe siècle dans l'acte de consécration de la paroisse Saint-Vincent de Baho¹, mais on ignore s'il existait à l'époque romaine. On doit à la vérité de dire qu'il n'est pas nommé dans les délimitations du IXe siècle² mais la limite sud de l'alleu n'est pas indiquée dans ces deux derniers textes. Le toponyme *Tiraculs*, qui indique, dans sa brutalité, une difficulté de passage, se retrouve en divers lieux du Roussillon : à Orle sur la Basse en 1271³, à Villeneuve-de-la-Raho en 1279 sur le Réart.⁴

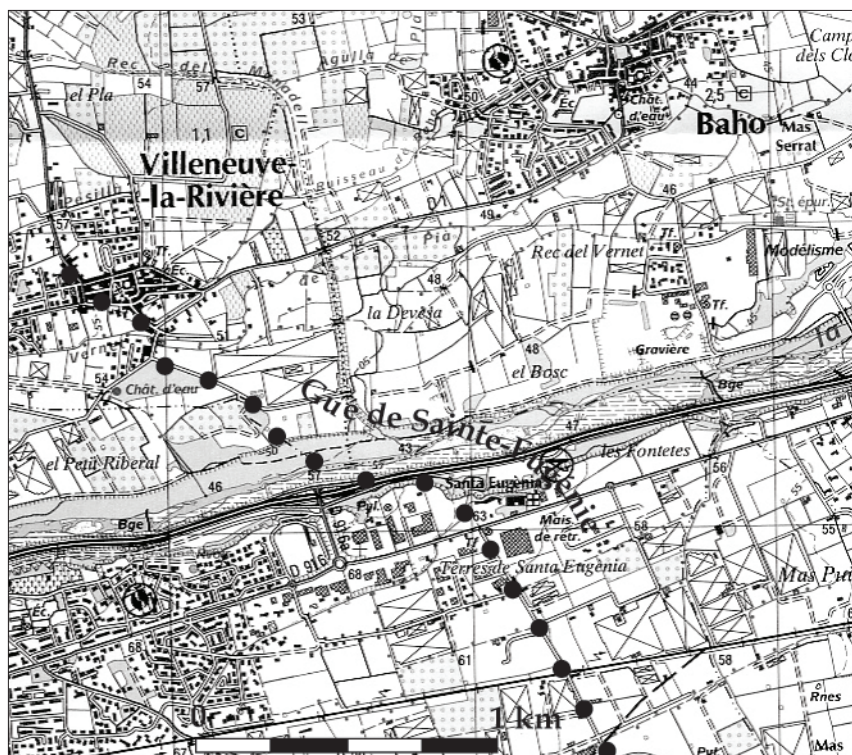


Fig. 2 : Le gué de Sainte-Eugénie d'après la carte de Rousselot des environs de Perpignan (1700), Service Historique de l'Armée de Terre, Fort de Vincennes.

Vers où débouchait le gué sur la rive gauche ? La carte aujourd'hui ne fournit pas de réponse, le passage pourtant devait bien se prolonger par un chemin mais les crues de la Tet l'ont vraisemblablement effacé. Il faut partir de la *strada* du texte, encore bien marquée aujourd'hui. Elle prend vers le sud la direction du gué mais s'interrompt en atteignant la *Bula*. Toutefois la limite de commune, elle, poursuit dans la même direction jusqu'au gué, elle pourrait marquer le fantôme de l'ancien chemin. Vers le nord, la *strada* rejoignait à la hauteur du cimetière de Saint-Estève un très long chemin quasi rectiligne de direction nord-ouest/sud-est : au sud, Perpignan mais l'agglomération n'existait pas ou si peu au IXe et Xe siècle⁵, il faut donc penser à un autre gué important à l'endroit où s'est développé ensuite Perpignan⁶.

un chemin partant de Villeneuve, passant par la limite des deux communes et joignant Sainte-Eugénie en traversant la rivière en biais (fig. 2).

1 - Marca 1688, 1304.

2 - Abadal 1954-1955, texte 2 et 3.

3 - Vente d'une vigne à Orles « in loco vocato Tiraculs et affrontat ex una parte in vinea Mathei de Orulo et ex alia in vinea que fuit Juceff Vives Judei quondam et ex alia in Vassa et ex alia in vinea Gaucelmi filii... ». Médiathèque, B. Alart, t.XI, 69-70 Cartulaire du Temple fol. 74.

4 - «... campum loco vocato Tiraculs affrontat ex una parte in flumine aque dicto de Riart...» Médiathèque, B. Alart, t. XI, p. 315 (Cartulaire du Temple, fol. 72).

5 - Voir à ce sujet Catafau 1997, 41-67.

6 - Il ne fait pas de doute que la branche principale du chemin allait vers l'emplacement de la future agglomération de Perpignan : à moins d'un obstacle, la branche principale d'une

Au nord...Tuchan ! Le chemin existe encore sur le terrain pratiquement de bout en bout (fig. 4). Il traverse les communes de Perpignan, Saint-Estève, Baixas, Calce, passe aux Quatre Chemins, bifurque vers Estagel ou Montner. De cette localité, il gagne Latour-de-France, passe le ruisseau de Maury au mas Camps, atteint le mas de Las Fredes en suivant les limites de Maury et de Tautavel, longe dans cette commune la serre qui sépare l'Aude des Pyrénées-Orientales, puis plonge vers Paziols et continue ensuite vers Tuchan. Il resterait à le documenter. Quelques jalons permettent d'ores et déjà de confirmer ce tracé. Outre le texte cité plus haut, un inventaire après décès le mentionne en 1412 au mas de Las Fonts (commune de Calce), en même temps que le château, l'église et le rempart : « et quadam oliveda contigua affr. cum via qua itur ad Tuchanum... »⁷.

bifurcation est celle qui poursuit le chemin en ligne droite, or c'est ici le cas. Il existe d'autres indices en faveur d'un gué antérieur au développement de la ville. J'avais déjà émis cette hypothèse (Comps 2003, 62-63) à propos d'un texte faisant référence à un « *caminum franceschum qui venit de Clusa et transit per Banyuls et vadit ad Perpinianum* », texte tardif de 1150 mais l'appellation « chemin des Fracs » est ici une survivance, elle est apparue beaucoup plus tôt : on la relève en 801 à Passa, en 865 à Prades, en 938 à Saint-Pierre-dels-Forcats... Il faut aussi prendre en compte l'existence du chemin de Charlemagne de Salses à Perpignan. Le nom à lui seul, s'il ne doit pas être pris au pied de la lettre, indique cependant un chemin très ancien. Or celui-ci longe la villa de Peracals documentée dès 928 (Ponsich 1980, 35) et le voisinage de l'église *Sant Jaume de Peracals*, en bordure de l'Agly, a livré du matériel antique (Comps 1998, 32-34).

7 - Médiathèque, Alart, t. XVIII, 68-71. On apprend dans ce



Fig. 3 : Les abords du gué de Tiraculs aujourd'hui : un chemin creux et une trouée dans la ripisylve. Au premier plan, empreintes de sangliers dans la boue (cliché J.-P. Comps).

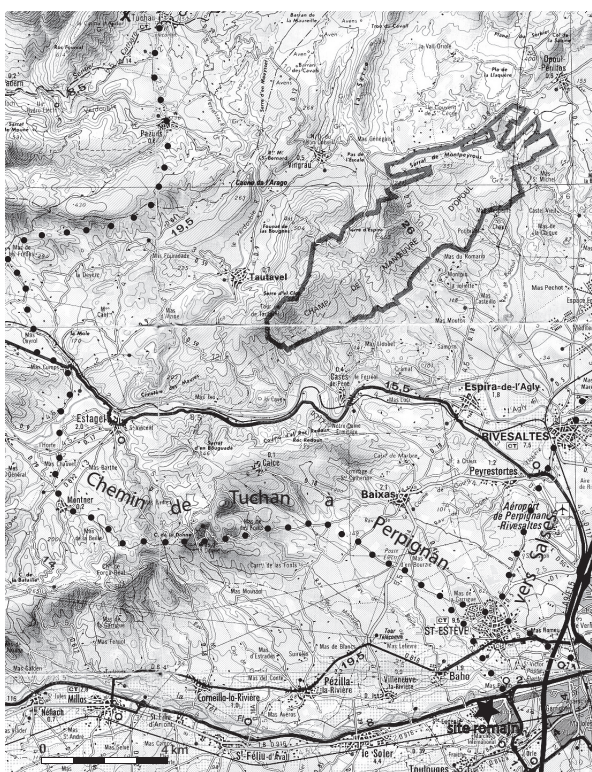


Fig. 4 : Les débouchés du gué de Tiraculs sur la rive gauche. Fonds de carte IGN, Béziers Perpignan, 72, 1 : 100000, 1996.

Aux Quatre Chemins un viticulteur interrogé sur le nom qu'il donnait au chemin a répondu sans hésiter qu'il s'agissait du chemin de Perpignan à Tuchan. À Latour-de-France, un acte de 1594 fait référence au chemin venant de Tuchan : «... (le terme de Latour) continue toute serre jusque à las justices¹ où quitte le terme de Maury et prend celui d'Estagel. Las justices reprend le vent d'autan et va droit à Roubials descent au **chemin venant de Tuchan** trouvant la rivière Agly... »². Ce chemin qui longeait l'Agly comme l'actuelle D9, est également mentionné sur un plan de 1849³ (fig. 5a et b). Enfin à la limite nord du territoire de Tautavel, avant que le chemin ne pénètre dans le département de l'Aude, le toponyme « *lo cami de Paziols* » témoigne, aujourd'hui sur la carte IGN comme hier sur l'ancien cadastre, de son passage.

Il faut noter que ce chemin au long cours ne traverse aucun de nos villages, hormis peut-être Montner et Paziols, ce qui est la preuve d'un grand dédain à l'égard de nos agglomérations⁴ ou d'une grande ancienneté. De là à prétendre qu'il est romain d'origine...

De la Tet à Rivesaltes et de Rivesaltes à Salses

Il est une autre piste que l'on peut suivre vers le nord, celle qui mène la D5 de Saint-Estève à Rivesaltes. Elle aussi s'interrompt avant d'arriver à la Tet mais là aussi les crues ont joué ainsi que le développement de Saint-Estève qui a pu « effacer » le chemin. La départementale est orientée à 21° de déclinaison vers l'est, comme le cadastre B de Narbonne, ce qui m'a amené à prolonger jusqu'en Roussillon la centuriation narbonnaise, la D5 en étant un axe majeur. Par la suite une extension de la zone étudiée a montré que le parcellaire orienté à 21°E, sans être négligeable dans la plaine du Roussillon, n'est pas suffisamment prégnant pour qu'on puisse affirmer l'existence de ce cadastre (Chouquer, Comps, 2007, 127-128). Le doute est cependant permis et l'antiquité de la D5 ou plutôt de son tracé, doit être admis comme une probabilité, si l'on veut bien se rappeler que le franchissement de l'Agly à Rivesaltes dans l'Antiquité a été établi et qu'un vieux chemin joignait Rivesaltes à Salses où débouchait la *via Domitia* après la traversée des Corbières.

même texte que le défunt possédait à Las Fonts 540 chèvres ! Pauvres arbres et pauvres arbustes ! On se prend à espérer que les loups aient existé à proportion à cette époque.

1 - Lieu-dit parfois appelé les Potences, où étaient dressées les fourches patibulaires, à la limite des territoires de Latour, Maury et Estagel, au-dessus du mas Camps.

2 - ADPO, 80EDT244, Recherche générale du lieu de Latour diocèse d'Alet, 1594. Copie du XIXe siècle réalisée à propos des contestations de territoire entre Latour-de-France et Estagel.

3 - ADPO, 80EDT244. Il s'agit d'un plan dressé pour délimiter les communes de Latour et d'Estagel au lieu-dit Roubials.

4 - Mais les dessertes de ces mêmes villages sont en revanche nombreuses.

Sur la rive droite

Sur la rive droite il devait bien exister un cheminement antique remontant la Tet depuis *Ruscino*, il n'a malheureusement laissé aucune trace. Les textes médiévaux que j'ai pu relever susceptibles de s'y rattacher sont bien tardifs : en 1174, un champ est situé « *subtus villam de Malleolis juxta viam que discurrit de Capite Stagno ad Malleolas...* »¹.

Il existe une deuxième mention de ce chemin en 1232² mais rien n'indique que pour aller de Château-Roussillon à Maillolles un détour par le territoire de Cabestany soit nécessaire. Toujours à Maillolles, est signalée en 1357 une *via Conflentana*, à ne pas confondre avec la « vraie » *via Conflentana* qui prend son départ à Elne : « *peciam terre sit. in terminis de Maleolis confr. cum terra heredum Raymondi de Villacorba militis ...et cum via Conflentana...* »³.

On retrouve cette voie du Conflent sur le territoire de Toulouges, puis à *Sant Feliu d'Avall*, il semble qu'elle se confonde ensuite avec le *camí Ralet* qui ne rejoint le chemin d'Elne qu'au gué du Boulès, à Ille.⁴

Comme on peut le voir, il serait présomptueux de vouloir rattacher sans plus de précautions le site romain du mas Ducup à ce chemin qui n'apparaît que très tard dans notre documentation. Rappelons-nous tout de même que les chemins ont la vie dure et se conservent si la raison de leur ouverture perdure ou si une raison nouvelle allant dans le même sens se substitue à l'ancienne. Quoi qu'il en soit, mon propos était seulement de donner quelques pistes, c'est chose faite.

1 - Alart, t. VII, 577 Cartulaire du Temple, fol. 43.

2 - Un champ affonte « *ab occid. in via que vadit ad Capud Stagnum* », Médiathèque, Alart, t. IX, 460, Cartulaire du Temple, fol. 205.

3 - ADPO, Alart, 2J1/19, 338, Manuel de Bn Masdamont.

4 - Sur les deux voies du Conflent voir Comps 2003, 53-57.

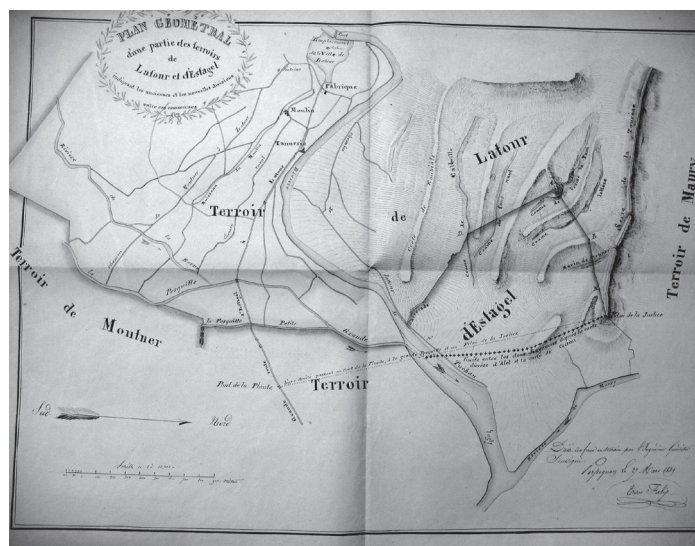


Fig. 5a : Plan délimitant les communes de Latour-de-France et Estagel (1849) avec mention du chemin de Tuchan. ADPO, 80EDT244.



Fig. 5b : Chemin de Latour à Tuchan (partie du plan précédent).

Bibliographie

Abadal 1954-1955 : Abadal i de Vinyals Ramon d' : Com neix i com creix un grand monastir pirinenc avans de l'any mil Eixalada-Cuixa, *Annalecta.Montserratensia*, VII, 1954-1955.

Catafau 1997 : Catafau Aymat : La *villa Perpiniani* : son territoire et ses limites (Xe-XIIIe siècles), in *La ville et les pouvoirs*, Louis Assier Andrieu et Raymond Sala dir., Actes du Colloque du Huitième Centenaire de la Charte de Perpignan, 23-25 octobre 1997, Université de Perpignan, p. 41-67.

Chouquer, Comps 2007 : Chouquer Gérard, Comps Jean-Pierre : Centuriations et organisation antique de l'espace : le point des connaissances et des incertitudes, in *Carte Archéologique de la Gaule, les Pyrénées-Orientales 66*, Jérôme Kotarba, Georges Castelli, Florent Mazière dir., Paris 2007, p. 124-128.

Comps 1998 : Comps Jean-Pierre : Voie domitienne et réseau secondaire en Roussillon au nord de la Tet : propositions pour un premier inventaire, *Etudes Roussillonnaises*, XVI, 1998, p. 27-36.

Comps 2002 : Comps Jean-Pierre : *Stratae et Stradae*, les grands axes de circulation des Pyrénées-Orientales dans les textes médiévaux, *Domitia*, 3, Revue du Centre de Recherches Historiques sur les Sociétés Méditerranéennes, Université de Perpignan, 2002, p. 127-155.

Comps 2003 : Comps Jean-Pierre : *Via de carles, via Conflentana, caminum Franceschum...* et quelques autres, de la Tet à l'Albère, l'apport des textes médiévaux à la recherche de la voirie ancienne in *Elne ville et territoire, 2^e rencontre d'histoire et d'archéologie d'Elne*, société des Amis d'Illibéris, 2003, p. 45-73.

Marca 1688 : Marca Pierre de : *Marca hispanica sive limes hispanicus*, Paris, F. Huguet, 1688, Rééd. Barcelone, 1972.

Ponsich 1980 : Ponsich Pierre : *Rossello-Vallespir-Conflent-Capcir-Cerdanya-Fenolledès*, limites historiques et répertoire toponymique des lieux habités de ces anciens Pays, *Revue Terra Nostra*, 37, 1980.

Les Journées de la Céramique : 15 ans d'expérimentations (1)

Jean-Marie Giorgio

(Association pour les Journées de la Céramique)

(1) : Compte-rendu de la conférence du 19 janvier 2008

Les Journées de la Céramique ont débuté en 1993 à l'initiative de l'association *Objectif Terre* dont le but premier était d'organiser des marchés de potiers et de promouvoir la céramique auprès du grand public. Suite à une prise de contacts avec la mairie et le Musée du village de Tautavel, l'idée d'organiser une manifestation en lien avec le caractère préhistorique du lieu a pris forme parallèlement à la création d'un marché de potiers.

Celui-ci fut agrémenté la première année de démonstrations (cuissons néolithiques, four gallo-romain) ainsi que d'une projection de films sur la céramique ethnologique. Ces premières démonstrations n'avaient aucune prétention scientifique, revêtant un caractère spontané, préfigurant néanmoins ce que deviendraient dans le futur ces journées expérimentales.

L'évolution a été rapide. En quatre ans, le marché de potier prenait fin. Les raisons en furent le manque de retombées économiques pour les potiers exposant malgré une forte fréquentation du public. Seules les parties recherches expérimentales et communications (conférences, expositions...) vont perdurer et se développer au fil des années.

La première année, V. Porra, conservatrice du Château-Musée de Bélesta, était déjà présente dans le cadre d'une table ronde sur la céramique préhistorique. De cette rencontre naquit l'idée d'organiser dès la deuxième année une partie des activités d'expérimentations à Bélesta, le marché de potiers restant sur le site de Tautavel.

Le cadre de la grotte de Bélesta, sa situation exceptionnelle face au Canigou et la période concernée par les fouilles (Néolithique moyen, âge du Bronze) désignaient de façon évidente ce site pour accueillir les expérimentations de cuissons de céramiques néolithiques qui allaient nous monopoliser pendant plusieurs années.

Le thème de la troisième année, centré sur la céramique culinaire et la cuisson des aliments, vit la naissance du repas néolithique qui reste pour beaucoup encore aujourd'hui l'image phare de ces journées.

Durant six années sur le site de la grotte puis sur l'espace d'animation préhistorique, il a rassemblé plus de 250 personnes autour d'une pitance qui, obligée de s'adapter au nombre de convives et aux goûts de ceux-ci, n'en respectait pas moins les grandes lignes de la nourriture de nos lointains ancêtres. Ce repas fut toujours élaboré à partir d'aliments compatibles avec l'époque néolithique. Les méthodes de cuisson respectaient également les usages de cette période : ragoûts, bouillies et viandes grillées, sans oublier les boissons, bière locale et hydromel « fait main » qui ont laissé des souvenirs dans bien des mémoires...

Le temps passant et l'association désirant se recentrer sur le travail de recherche et de cuissons céramiques, le repas néolithique fut abandonné.

À partir de ce jour, les activités de l'association se sont recentrées sur la construction et le fonctionnement des structures de cuissons céramiques à travers les âges. Le but visé étant de reconstituer peu à peu les chaînes opératoires allant du façonnage à la cuisson finale de l'émail. L'esthétique des pièces finies étant secondaires, seules comptaient pour nous les réaction du four, des pots et des vernis à la montée en température.

Il est important de ne pas oublier, en regard de ces recherches, de noter le rôle formateur de l'association, l'importance de la transmission, du savoir, qu'il soit théorique sur nos recherches ou pratique (construction de fours, alimentation du feu, enfournement,...etc.). À ce volet de nos activités, il faut rattacher nombre de conférences en rapport avec les thèmes céramiques relatant l'avancement des travaux, de constructions des structures ou les cuissons récentes des fours, les expositions qui se sont succédées dans la salle polyvalente de Bélesta.

Ces journées ont été l'occasion d'accueillir également des conférenciers qui ont su nous faire partager leur passion : Camille Viot sur la poterie africaine, Jean LLubes sur la céramique des Indiens Pueblo, Jean-Paul Azaïs sur la poterie noire enfumée de la Bisbal en Catalogne et bien d'autres. Ce fut également, suite à deux voyages d'études au Portugal, la présentation au Château-Musée de Bélesta de l'exposition « Série noire » consacrée à la poterie noire enfumée du Portugal et de Catalogne.



Fig. 1 : Concours Terre et monumentalité, 1998. Équipe de l'atelier Terre de Croix Baragnon (cl. J.-M. Giorgio).

L'association AJCéramique, depuis le début, a voulu garder un œil ouvert sur le monde contemporain. Ce désir s'est traduit au fil du temps par l'organisation de concours de sculpture dont les thèmes divers ont permis aux participants de s'exprimer en modelant l'argile. Un des premiers concours « Terre et Monumentalité » (fig. 1) a permis aux créateurs de travailler en groupe sur des thèmes choisis. Des concours individuels rassemblèrent plusieurs années de suite de 20 à 30 participants, modelant l'argile sur les terrains d'animation au gré de leur désir avant de réunir leurs œuvres dans la salle des fêtes pour l'épreuve du jury.

Le concours « Un four un bol » initié par l'association toulousaine *Terre de Cocagne* permet depuis plusieurs années à des potiers, amateurs ou professionnels, de relever le défi de cuire au bois dans de petits fours construits par eux des céramiques « raku ». Ces fours ne dépassant pas 50 cm doivent allier efficacité thermique et création esthétique. Ces concours sont pour tous l'occasion d'échanges, de discussions avec le public et pour les novices la possibilité de profiter de l'aide des plus expérimentés dans une ambiance bien loin de la compétition acharnée.

Il est difficile de broser un panorama exhaustif des Journées de la Céramique en quelques lignes. Si, pour beaucoup, l'image du marché de potiers est resté dans les esprits, ou pour

d'autres, le repas néolithique éclaire encore de son aura ces journées conviviales, c'est tout de même sur les expérimentations des structures de cuissons céramiques qu'il convient ici de braquer les projecteurs.

En quinze ans, ce sont au moins six fours expérimentaux construits et plus de cinquante cuissons qui ont été réalisées allant du Néolithique au Moyen Âge et abordant les techniques de la simple terre cuite aux émaux stannifères et vernis au plomb médiévaux.

Nous nous proposons maintenant de présenter les fours réalisés et d'en décrire les particularités de construction et d'utilisation. Nous avons choisi pour les présenter de les classer par ordre de construction depuis les premières journées en 1993 et ainsi de suivre la progression de nos recherches parallèlement à l'évolution de l'association.

Le four gallo-romain

C'est le premier four réalisé en 1993 à Tautavel. Bâti en torchis, son diamètre est d'environ 80 cm avec un foyer enterré et un laboratoire construit au-dessus du sol (fig. 2). Sa première version a été inspirée par un article paru dans la *Revue de la Céramique*, avec une sole en forme de « grain de café » à saignée médiane pour laisser passer la fumée. Par la suite, il devait être doté, après modification, d'une sole perforée souvent attestée sur les fours gallo-romains. Pour une des cuissons, des céramiques ont été façonnées au tour de potiers en argile calcaire à partir de modèles provenant de Sallèles d'Aude. Le chargement de ce four se faisait par le haut du laboratoire grâce à sa large ouverture sommitale.

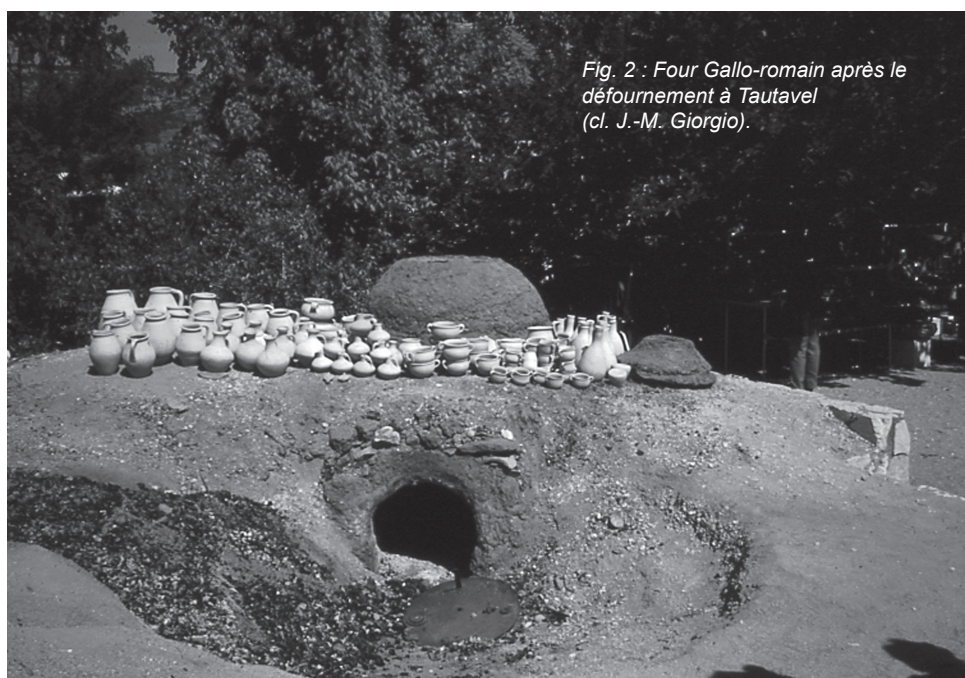


Fig. 2 : Four Gallo-romain après le défournement à Tautavel (cl. J.-M. Giorgio).

Un couvercle avait été conçu afin d'en réduire le diamètre lors de la cuisson. Les résultats de ces cuissons à post-cuissons oxydantes ont donné des poteries d'aspect clair et bien cuites.

Le four de Sévrier (fig. 3 et 4)

La première expérimentation de ce four a été réalisée à Tautavel, à partir des indications données dans l'article d'A. Bocquet en 1976, paru dans *Études Préhistoriques*, sur la découverte d'une structure de cuisson dans le lac d'Annecy, au lieu-dit Sévrier, et dont les éléments avaient été récoltés lors d'une fouille de sauvetage. Cette structure avait été interprétée comme un four de potier du Bronze final. Les résultats de l'expérimentation conduite par P. Andrieu, quelques années plus tard, indiquaient des temps de cuisson surprenants de plusieurs dizaines d'heures. Une réplique a donc été testée. La partie conservée du four original se présente en deux parties comme une sorte de boîte ronde avec son couvercle dont la base (la sole) est percée de trous et dont le couvercle présente une courte cheminée en son centre.

L'absence de trou au centre de la sole permettait d'imaginer la présence d'un pilier central prenant appui au milieu de la chambre de chauffe. Celle-ci n'ayant pas été fouillée, elle a été reconstituée ainsi que le foyer par une tranchée creusée dans le sol sous le laboratoire. Le chargement des pièces est délicat, car il est difficile de juger s'il y'a suffisamment de pièces ou trop peu lors de la mise en place du couvercle. À la cuisson, le couvercle fend, il faut donc une sangle pour le ceinturer au défournement. Lors de cette cuisson, un enfumage des pièces a été réalisé avec de la paille humide.

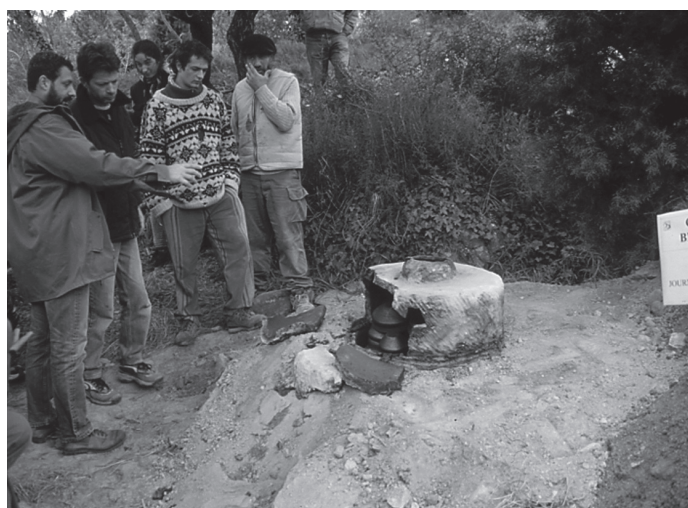
Par la suite, à Bélesta, ces expérimentations ont été reprises avec des nouvelles informations, pendant deux ans, sur deux structures successives, avec des résultats proches. Le couvercle s'est également fissuré. Ce four, bien que nous émettions de plus en plus de doute sur sa vocation céramique première, permet toutefois d'obtenir des pièces qui sont cuites de façon satisfaisante et bien noires, lors des enfumages.

Les cuissons néolithiques en meule

La seconde année, il a été décidé de commencer à travailler sur les productions céramiques néolithiques avec le musée de Bélesta. Dans ce cas, la recherche a concerné à la fois les argiles, le façonnage et le polissage des pièces. La chaîne opératoire a été reprise de l'extraction de l'argile à la cuisson des pièces, pour essayer de retrouver les stigmates présents à la surface des pièces originales de la grotte sépulcrale de Bélesta.



Fig. 3 et 4 : Le four de Sévrier. En haut, éléments du four (couvercle et sole), Tautavel, 1994. En bas, enlèvement après cuisson d'une fraction du couvercle fissuré, Bélesta - 2001 (cl. J.-M. Giorgio).



Des poteries de plusieurs tailles ont été produites. Pour les meules ouvertes, une légère dépression est creusée dans le sol. Elle est recouverte d'un lit de branchage sur lequel sont posées les pièces, les grosses sont mises au milieu, recouvertes par les plus petites qui les protègent. L'ouverture des pots est tournée vers le centre pour éviter les fissures lors du refroidissement. Le tout est recouvert de branchages, du combustible est également placé entre les pots, puis une couche de paille recouvre le tout. Le temps de cuisson très court, varie selon la taille de la meule d'une demi-heure à une heure et demie. La montée en température n'est pas maîtrisable, on passe très vite de la température ambiante à environ 600°C. La température maximale atteinte varie selon les conditions de cuisson (météo, bois utilisé... etc) de 650°C à 850°C environ. Exceptionnellement, on a pu relever en certains points de la meule des températures pouvant dépasser les 900°C. Les pièces sont défournées après refroidissement de la meule. Quatre années ont été consacrées à ce type de cuisson (fig. 5 et 6).

Après 3 ans d'essai sur des meules ouvertes, une meule chapée a été testée. Le mode opératoire se rapproche de celui utilisé dans la mise en place des meules ouvertes, mais une étape supplémentaire consiste à recouvrir le dôme avec des plaques de terre et d'herbes. Lors de cette expérimentation, le but était de concentrer la chaleur, et non de procéder à un enfumage, donc des ouvertures latérales à la base ont été laissées, ainsi qu'une cheminée au sommet. Ces ouvertures ont permis de démarrer le feu, puis elles ont assuré le tirage lors de la cuisson. On constate que l'on atteint une température plus élevée qu'en meule ouverte, et que de plus cette montée est beaucoup plus progressive.



Fig. 5 :
Cuisson néolithique en meule
devant la grotte de Bélesta en 1994
(cl. J.-M. Giorgio)..



Fig. 6 : La meule néolithique après cuisson :
poteries partiellement
dégagées (cl. J.-M. Giorgio).

Après observation des résultats ce sont les pots cuits en meule ouverte qui se rapprochent le plus des textures, couleurs et températures des exemplaires archéologiques provenant de la grotte de Bélesta.

Les Fours médiévaux

Le four médiéval A

Le four A a été construit en même temps que le four portugais en 1997. Ce four médiéval fait appel pour sa construction à des données provenant de plusieurs fouilles de fours médiévaux. Le mauvais état des structures retrouvées ne permettant pas toujours une reconstitution complète du four, en particulier pour ses parties hautes. Le four de plan circulaire est implanté dans un talus et totalement enterré. Le mur du parement et la porte du foyer sont montés avec des pierres de gneiss ou granite récupérées aux alentours, liées entre elles par du torchis.

Au centre, un pilier permet de soutenir la sole perforée construite à partir de boudins en argile plastique relativement ferme mélangée avec de la paille. Celle-ci reposant sur un pilier central, elle est percée de trous permettant le passage de la flamme. Le dôme du laboratoire qui le recouvre est en torchis, mêlé de cailloux. Un mur de parement a été monté par la suite avec ajout de remblais entre le dôme et ce mur. Il a une contenance d'environ 0,8 m³ et dispose d'une grande ouverture dans sa partie supérieure qui sert à la fois pour l'enfournement et de cheminée. Ce four est bas et trapu (fig. 7 et 8).



Fig. 7 : Le four médiéval A (cl. J.-M. Giorgio).

Fig. 8 : Four médiéval A en fin de cuisson (cl. J.-M. Giorgio).



Le four médiéval B

Il a été construit en 2000, après que le four A ait déjà été testé. Le but était de pouvoir travailler en parallèle avec deux fours, pour tester les mêmes protocoles de cuisson dans deux types de structures différentes. En effet le four A est bas et trapu, alors que le B est haut et plus étroit induisant un tirage plus fort.

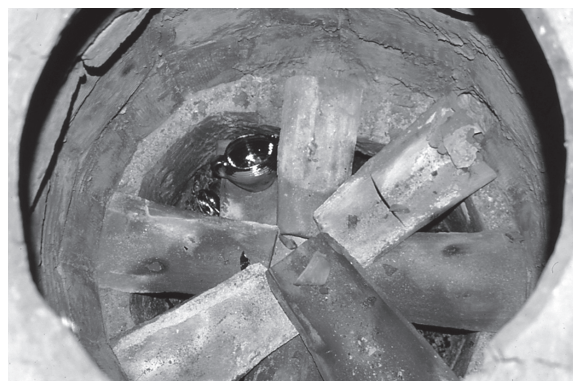
Il a été monté avec des briques crues, de chant, pour constituer le foyer. Un pilier central a été mis en place, ainsi qu'une sole en rayon plein, en argile (fig. 9). Le laboratoire a été construit en partie avec des éléments de récupération du dôme du four de Sévrier. Suite aux dégradations qu'ont subies les briques au fil des cuissons, il a fallu faire des réparations qui ont modifié sa morphologie originelle. La sole a également été remplacée par des tuiles de récupération, mises en croix, changées à chaque cuisson. Ces tuiles ont l'avantage d'être fines. Cette sole est donc très légère par rapport à celle, massive, du four et elle laisse passer les gaz facilement sans retenir la chaleur.

Les cuissons des fours A et B

Durant les cuissons, deux cannes pyrométriques sont placées dans les fours, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière pour observer l'équilibre des températures.

La première cuisson avec le four B a été faite pour obtenir une poterie noire enfumée. Le but était de reprendre des techniques connues pour la céramique médiévale. Pour pouvoir résister à une cuisson rapide, une terre naturellement dégraissée (sableuse) a été utilisée pour la fabrication des poteries.

Fig. 9 : Four médiéval B, sole du four en tuiles canal après cuisson enfumée (cl. J.-M. Giorgio).



Après avoir atteint 850-900°C, l'enfumage est réalisé en rajoutant du combustible et en fermant aussitôt de façon étanche l'entrée du foyer et de la cheminée, de manière à conserver la fumée durant le refroidissement du four, ce qui engendre un dépôt de carbone imprégnant les poteries qui ne sont pas émaillées. Les poteries sortent noires. Plusieurs cuissons de ce type ont été réalisées dans ce four.

Du noir, les expérimentations sont passées au vernis. En effet des tessons médiévaux présentés par Dominique Allios montraient la présence d'un émail sur certaines parties, avec des traces d'enfumages là où celui-ci était absent. On pouvait dès lors imaginer que les potiers du Sud de la France avaient pu utiliser pour produire des pièces émaillées les mêmes modes opératoires que ceux mis en œuvre dans le cas de la poterie enfumée. Le protocole choisi a donc été de monter en température sans prendre de précautions particulières comme pour les cuissons enfumées. Sur le four B, on pratiquait un enfumage et une fermeture étanche. Le four A fut fermé mais en laissant tout de même passer un peu d'air afin d'obtenir une post-cuisson oxydante sans enfumage volontaire. Plusieurs types d'émaillages ont été testés, avec poudrage ou projection un mélange de galène (plomb), de silice et d'engobe à la surface du pot sans rien de plus, pour d'autres en faisant couler le mélange, avec d'autres en procédant à un ajout de mixtures à base de farines de céréales mélangées avec de l'eau, recettes signalées par Brogniart dans le traité des arts céramiques, pour que le plomb pulvérulent vienne se coller à la surface de la poterie (ce qui donne un aspect très granuleux une fois les pièces cuites). L'enfournement est fait de manière à ce que les pièces ne se touchent pas au niveau de l'émail, pour éviter qu'elles collent entre elles. Le résultat dans le four B donne des poteries métalliques dans le bas, alors que le haut, plus froid, présente un émail bullé et verdâtre, avec une pâte enfumée, proche des exemples archéologiques. Dans le four A, on observe que les variations de températures sont importantes entre le haut et le bas. Les pots non émaillés, dans le haut, ont développé une brillance en surface, sans doute due à la vaporisation du plomb durant la cuisson.

Comme la cuisson n'a pas été soignée et homogène, on obtient des variations importantes des couleurs, des ambiances et des températures de cuisson des pots (pièces surcuites, brunes ou noires...).

Les années suivantes, nous avons eu la volonté d'égaliser les températures de cuissons en se rapprochant d'une ambiance oxydante afin de cuire l'alquifoux (sulfure de plomb) de façon optimale. Mais jamais dans ces fours médiévaux, il n'a été possible d'obtenir une cuisson homogène entre le haut et le bas. Il existe également une zone froide au niveau de la sole dans le four A qui est difficile à résorber, à cause, entre-autres, d'un décalage du foyer par rapport à la sole. Par la suite, des pièces non-émaillées ont permis de remplir le haut du four afin d'utiliser cette partie du laboratoire ne permettant pas d'atteindre une température correcte pour cuire les vernis, tout en protégeant les pièces émaillées placées en dessous. Le défournement est toujours fait de manière méthodique, pour comprendre la réaction des pièces selon leur emplacement.

Le four portugais

C'est la reproduction d'un four étudié au Portugal, lors d'un premier voyage. Ce four destiné à produire des poteries noires enfumées a été construit en 1997, en pierres de gneiss et granite, liées au torchis (argile, paille et eau) (fig. 10). Le pilier central est massif car il soutient une série d'arcs, montés sur coffrage avec des briques et des pierres qui s'appuient contre le mur subcirculaire. Les arcs se répartissent à la manière d'un palmier à partir du pilier central. L'enfournement se fait sur les rayons de la sole, puis en superposant les pièces pour former un dôme, qui est recouvert ensuite au fur et à mesure de la montée en température par des tôles, de la terre et de la cendre pour fermer le laboratoire. Une fois la température maximale atteinte (800°C, 900°C), le foyer est fermé rapidement après une dernière et importante charge de bois.



Fig. 10 : Four portugais en début de cuisson (cl. J.-M. Giorgio).



Fig. 11 : Four portugais après cuisson partiellement défournée (cl. J.-M. Giorgio).

Le dôme est soigneusement recouvert de terre afin d'empêcher toute fumée de s'échapper. Lorsque la température est suffisamment redescendue, en général 1 à 2 jours, on procède à un débraisage du foyer, qui est ensuite refermé. On peut ensuite défourner en enlevant progressivement la terre et les tôles qui constituent le dôme (fig. 11).

Le four à barres

C'est également un four d'origine médiévale. Les exemplaires connus remontent au Xe-XIIIe siècles et sont liés au monde musulman. Ceux ayant guidé nos premières expérimentations ont été découverts en Péninsule ibérique et pour un exemplaire à Marseille. On désigne sous le terme de « four à barres » un ensemble de structures de cuissons céramiques utilisant comme mode d'enfournement principal des barres d'argile fichées dans les parois du

four à intervalles réguliers. Le fait qu'il soit aujourd'hui impossible de voir fonctionner un tel four a été un élément important qui a motivé en 2000 notre décision de construire et expérimenter un four à barres à Bélesta. L'expérience se poursuivra encore sur plusieurs années.

Rappelons que ces fours ont servi essentiellement à cuire de la céramique de qualité : vernis au plomb ou émaux stannifères décorés au cuivre et au manganèse. L'expérimentation comportera 2 phases :

- la première consiste à construire un four à tirage vertical de 1,80 m de diamètre pour 3 m de haut sans sole. Un seul espace cylindrique concentre donc à la fois le foyer et le laboratoire. Ce type de four a été décrit pour la Péninsule ibérique en particulier.

- la deuxième phase verra la transformation de la première structure en un four à tirage inversé doté d'une sole à ouverture centrale et de quatre cheminées diamétralement opposées. Ce modèle correspond à des exemplaires archéologiques orientaux.

Le projet a nécessité la fabrication manuelle de plus de 1400 briques en terre crue et 200 barres d'argile cuite (fig. 12 et 13). Les excellents résultats quant à l'ambiance oxydante de cuisson, révélant magnifiquement les couleurs des vernis et émaux, ainsi que l'équilibre thermique entre les différentes parties du four en font un outil de premier ordre pour la cuisson de poteries décorées, requérant des ambiances claires et des températures contrôlées (fig. 14). Il est surprenant de constater que l'usage de ces fours ait pu disparaître après le XIII^e siècle. Les expérimentations continuent puisque la transformation du four a déjà été réalisée et les expériences de cuisson du nouveau modèle vont se dérouler encore sur plusieurs années.



Fig. 12 :
Le four à barres en cours de construction en 2002
(cl. J.-M. Giorgio).



Fig. 13 : L'intérieur du four à barres après cuisson en 2003.
(cl. J.-M. Giorgio).

Après ce panorama rapide des diverses structures et cuissons réalisées durant ces 15 années, restent à pérenniser les résultats de nos expériences en publiant, nous l'espérons dans un avenir proche, la somme de ces recherches. Ces travaux sont le fruit d'une équipe dans laquelle archéologues et potiers ont élaboré ensemble les projets, puis les protocoles de cuissons qui guident chaque année les nouvelles expérimentations. Nous pensons que les importantes séries de cuissons réalisées dans chaque four constituent une base pouvant servir de référence à d'autres chercheurs pour de nouvelles expérimentations et ainsi faire avancer la connaissance fonctionnelle de ces structures souvent détériorées que les archéologues découvrent au cours de leurs fouilles.

Fig. 14 : Les poteries au soleil après cuisson
(cl. J.-M. Giorgio).





La Tourèze (Commune de Latour-de-France) : Une étape sur les chemins de transhumance ?

Jean-Pierre Comps

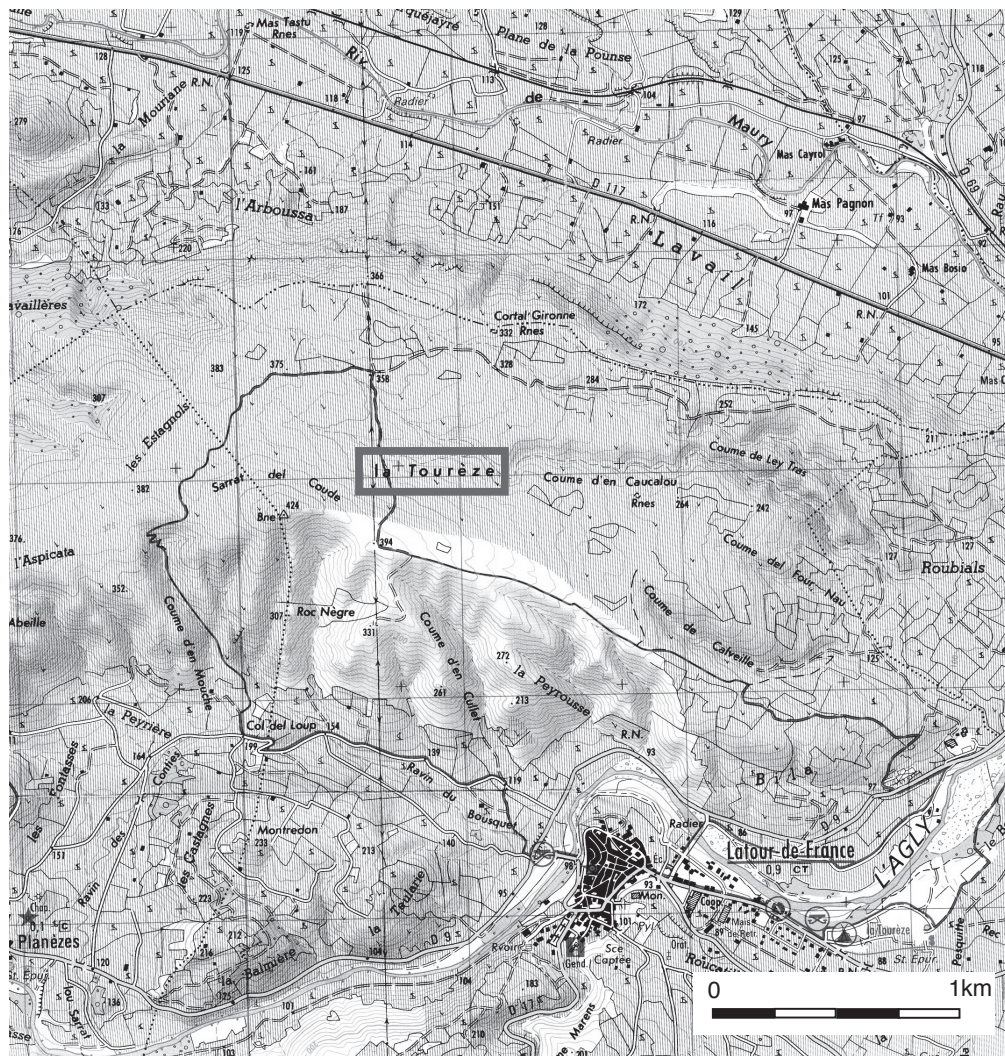


Fig. 1 : Localisation de La Tourèze d'après la carte IGN (Thuir, Ille-sur-tet, TOP25, 24480T).

Hypothèses

La recherche d'un vieux chemin de transhumance depuis le Languedoc jusqu'au *Madres* et aux Pasquiers royaux du Haut-Conflent et du Capcir nous a entraînés cette année jusqu'à Latour-de-France où nous avons longé le tènement de *La Tourèze*¹. *La Tourèze* est un massif calcaire au nord de l'Agly, dans la commune de Latour, dont les constructions de pierres sèches ont fait naître de multiples hypothèses, que l'objet même de notre recherche nous commandait d'examiner (fig. 1).

1 - Notre équipe habituelle, Monique Formenti, Huguette Grzesik, Gilbert et Marilou Lannuzel, quelque peu affaiblie cette année, a reçu le renfort occasionnel mais très efficace de André Balent.

Quiconque s'est un jour promené sur cette étendue aride et désertique où les arbres avortent en buissons, où Mère Nature n'a pu faire pousser que la roche, n'a pu manquer de s'interroger sur la multitude de murs que l'on peut y voir, sur leur épaisseur, leur variété et leur hauteur parfois, ainsi que sur les cabanes en pierres sèches qui souvent les accompagnent. Quelle raison, quelle folie a poussé les hommes à entasser ainsi ces milliers de tonnes de pierres en ce lieu désolé ?

Anny de Pous, qui a consacré de longues années à l'étude des constructions en pierres sèches et à la transhumance, a cru trouver une réponse en reliant les deux objets de ses recherches. À *La Tourèze* comme à Fitou, Opoul, et Estagel, ces murs de pierre sèche formant enclos seraient des « *parcs à bestiaux* » (1967, 26), liés à un « *énorme rassemblement de transhumance* » (1967, 70).

Ils auraient abrité au Moyen Âge les grands troupeaux des abbayes de Fontfroide et de Lagrasse en route vers les pasquiers du Conflent ; les cabanes, nommées capitelles, seraient des abris de bergers. Dans une étude plus récente, consacrée spécifiquement à Latour-de-France (de Pous 1977), cet auteur se montre plus prudente. Après avoir recensé et décrit une quarantaine de capitelles à La Tourèze, elle se borne à écrire : « *J'ignore si quelqu'un reprendra un jour l'étude de La Tourèze et trouvera la réponse aux questions : Qui ? Quand ? Pour quoi ?* » (de Pous 1977, 44).

En 1993, André Baron et Robert Saut, dans un texte au titre évocateur (« *sites pastoraux et enclos-forts en Fenollèdes* », reprennent la thèse de la transhumance. Les enclos-forts sont ceux de Saint-Martin et de Trémoine construits aux XIII^e-XIV^e siècles, au voisinage de sites pastoraux comportant enclos et cabanes « *sur le grand chemin de transhumance venant de Fitou et filant ensuite vers le col de la Bataille* ». La Tourèze avec ses multiples constructions « *s'insère donc dans le complexe des sites pastoraux de la région avec ceux de Saint-Martin et de Trémoine* » (p. 162).

Plus récemment, Christian Lassure, dans une reprise du compte-rendu de l'œuvre d'Anny de Pous, revient sur le sujet. Après une mise au point sur la terminologie (« *Comment baraques et cortals se muent en capitelles et orris* »), l'auteur s'inscrit en faux contre les parcs à bestiaux liés à la transhumance (« *Des enclos de pierre sèche promus au rang de cités pastorales* »). « *Cette optique des choses, bien que séduisante, n'est malheureusement pas fondée, ni au plan des documents anciens (aucun texte ne mentionne ni ne décrit ces cités pastorales), ni quant aux cadastres (qui ne semblent pas avoir été exploités), ni en ce qui concerne la tradition orale (laquelle contredirait plutôt cette hypothèse), ni quant à la morphologie des ouvrages de pierre sèche concernés, ni au plan de la simple rationalité pratique propre à la transhumance.* » (p. 3). La réfutation est sans appel. Néanmoins, s'agissant de La Tourèze, le mystère, comme le phénix, renaît de ses cendres. Aussi nous a-t-il paru utile de reprendre l'enquête, sur le terrain d'abord, dans les textes ensuite.

Sur le terrain

Chaque visite sur le terrain renouvelle notre étonnement tant est grande la virtuosité des bâtisseurs. Les murs sont innombrables, de toutes formes, de toutes épaisseurs, parfois très hauts (fig. 2). La plupart enserrent une parcelle, partiellement ou entièrement, mis à part un étroit passage. Dans ce dernier cas, on peut effectivement penser à un enclos pastoral mais tout aussi légitimement à un champ épierré et mis en défens. Certains murs présentent deux niveaux, le plus bas servant de chemin, d'autres sont pourvus d'escaliers ou de rampes d'accès qui permettent d'atteindre le sommet pour y circuler, d'autres encore possèdent des sortes de contreforts ou de tours pleines semi-circulaires où l'on pourrait voir des éléments de fortifications (fig. 3). Toutefois des formes beaucoup plus complexes se retrouvent ailleurs et ont

Fig. 2 : Des murs innombrables.



Fig. 3 : Mur avec « tour » pleine semi-circulaire et rampe d'accès.



été interprétées comme des murs d'épierrement. Ainsi à Cipières, dans les Alpes-Maritimes, « un énorme tas de pierres d'environ 5 m de haut », contenant environ 150 m³ de pierres présente la forme d'un pyramide à degrés avec rampe d'accès. (Geist 2000, 65-66), (fig. 4).

Très nombreuses aussi les cabanes en pierres sèches à encorbellement que nous nommerons, à la suite d'Anny de Pous, capitelles¹. La plupart, mais pas toutes, sont intégrées dans un mur sur une limite de parcelle (fig. 5). Elles ont souvent la forme d'un cube surmonté d'un dôme, mais on trouve aussi des formes en pyramide à degrés tronquée. L'ouverture peut comporter un linteau horizontal ou un arc en plein cintre ou encore un arc brisé. On peut en voir avec une arcade à doubles claveaux (fig. 6). Parfois, la construction est un simple abri contre le vent (fig. 7). Une telle prolifération de capitelles n'est pas unique. Dans l'enquête menée sur le territoire de la zone brûlée, essentiellement sur le territoire de Ropidère, rive gauche de la Tet, dans l'actuelle commune de Rodès, 173 ont été dénombrées et rien n'indique un usage pastoral plutôt qu'un autre (Passarrius-Catafa 2007, 33-43).

1 - Par capitelle, il faut entendre « *petite cabane en pierres sèches à encorbellement* ». Pourquoi se priver d'un mot, qui n'a peut-être pas l'onction d'un usage historique mais qui a le mérite de désigner précisément ce dont on parle et qui évite une longue périphrase. Bien entendu, il faut distinguer la capitelle de l'orry, cabane de montagne où l'on fabriquait le fromage et de la boria, la borie, beaucoup plus grande.

L'enquête sur le terrain ne permettant pas d'apporter de réponse catégorique sur la destination des constructions en pierres sèches, il faut la compléter en allant interroger les archives, comme nous y invite d'ailleurs Christian Lassure. Par chance, la commune de Latour a engagé ou soutenu, au XIX^e siècle, plusieurs procédures qui ont laissé des traces. La plupart concernent les vacants et donc *La Tourèze*. Et comme dans un procès, rien ne vaut une pièce ancienne où les droits de la communauté ont été clairement exprimés, on peut parfois reculer de plusieurs siècles. Subsistent aussi deux compoix et, bien sûr, le premier cadastre qui a le mérite d'une grande précision.

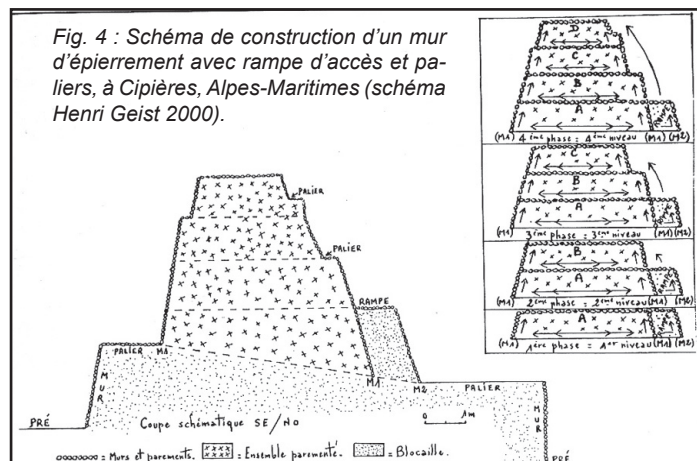
Chèvres et moutons

Le document le plus ancien que l'on possède est un « *extrait du livre des recherches du diocèse d'Alet et de Limoux* » concernant Latour. L'acte, daté de 1594, a été retranscrit au XIX^e siècle à l'occasion d'un procès avec Estagel au sujet de la délimitation des deux communes. *La Tourèze* y est nommée « *Tourroide* »¹.

Elle fait partie des vacants et, comme telle, relève du seigneur des lieux. Or la seigneurie a été vendue le 15 mai 1779 par Marie de Montesquieu de Roquefort à Joseph Hugues Arnaud, écuyer demeurant à Perpignan².



Fig. 5 : Petite parcelle avec capitelle.



Sous la Restauration, un procès va opposer le propriétaire à la commune au sujet de l'utilisation des vacants. Cette dernière s'appuie sur un arrêt du parlement de Toulouse du 6 septembre 1628 stipulant que le seigneur a le droit de faire défricher des terres dans les vacants « *à charge pour lui de laisser des vacants suffisamment pour l'usage des dits habitants* », lesquels ont l'habitude d'y laisser paître leur bétail et d'y couper du bois³. Pour régler le conflit, la Cour Royale de Montpellier ordonne un cantonnement des vacants. Les deux tiers, en valeur, iront à Bernard Arnaud et le tiers restant à la commune. La commune, pour sa part, reçoit *Le Vila* (feuille A2 du cadastre de 1832, au sud est de la montagne)⁴ et *La*

Tourèze (feuille A1)⁵, estimés à 7000 F). L'essentiel du terrain sert à l'entretien d'un troupeau communal de chèvres. Dans une adresse au préfet du 3 mai 1818, le Conseil municipal remarque que « *cette grande étendue de montagne en présente cependant une partie au levant qui paraît propre à faire pacager le bétail à laine. Le conseil municipal estime que l'on pourrait prohiber l'entrée du troupeau communal de*

groupement d'habitats. Malheureusement, *Le Vila Naut* est aujourd'hui envahi par des arbustes qui rendent toute prospection impossible tandis que *Le Vila Bas* a été recouvert des graviers ou des sables récents.

5 - L'une des difficultés de cette étude réside dans le fait que le même terme, la Tourèze, ne désigne pas toujours, dans les différents textes, la même réalité : tantôt il s'agit de tout le massif calcaire au nord de l'Agly, tantôt la partie la plus au nord de ce massif correspondant à la feuille A1 du cadastre de 1832, tantôt la majeure partie du massif sans que soient bien précisés les tènements qui n'en font pas partie. Dans les deux compoix, *La Tourèze* est appelée *Camp d'en Près* et désigne la partie la plus au nord de la montagne. Sur le cadastre de 1832, le toponyme *La Tourèze* n'est même pas utilisé !

1 - ADPO, 80EDT244

2 - ADPO, 80EDT245

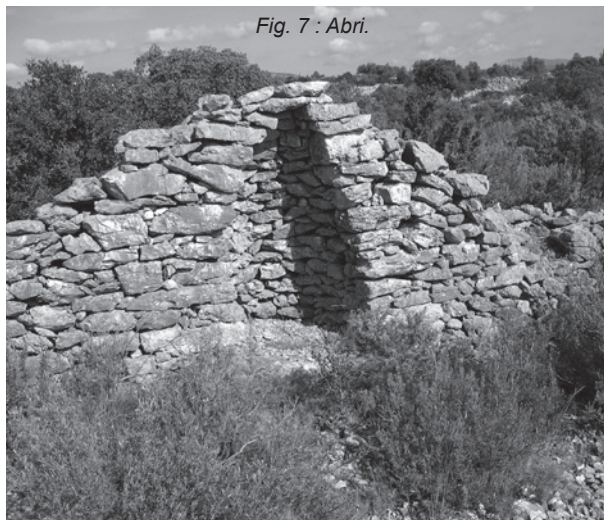
3 - ADPO, 80EDT245, Arrêt du Parlement de Toulouse envers François de Montesquieu et la communauté de Latour.

4 - *Le Vila*, parfois écrit *Bila*, est divisé en deux parties : *Le Vila Naut* (Le Villa Haut) et *Le Vila Bas*. On ne peut s'empêcher de penser au mot « *Vilar* » qui désigne un petit

Fig. 6 : Capitelle avec arcade à doubles claveaux.



Fig. 7 : Abri.



chèvres sur une (sic) espace de terrain qui serait déterminé et uniquement réservé au pacage des bêtes à laine ; et toujours pris sur cette partie au levant de la montagne, ce moyen concilierait les intérêts de tous les habitants de cette commune. »¹. Ainsi fut fait : le 14 septembre 1818, le Conseil Municipal adopte un règlement concernant les chèvres tenues à Latour en troupeau communal qui se monte à 150 bêtes. Le parcours est limité à la partie occidentale de *La Tourèze*. Le cantonnement commencera « au midy à un petit chemin près de la vigne de Paul Cazenove et de la (sic) suivra une ligne droite du côté du nord jusqu'au terroir de Maury ». La limite sera marquée par des tas de pierres. Pour s'y rendre le gardien prendra toujours la *carrerade de las Crabes*, la bien nommée (« la *carrerade des Chèvres* »)². Deux chemins sont portés *carrerade* sur le plan cadastral de 1832, le premier sur la feuille A3 ; l'autre, à l'extrémité est de la feuille A2, pénètre très vite dans la commune d'Estagel. Le premier, le plus probable, prend son départ sur la rive gauche de l'Agly à la sortie du pont et se perd ensuite dans la *Coume de Cullel*. Il atteint pourtant son objectif puisqu'il débouche sur l'immense parcelle 36, propriété communale dévolue au pacage des chèvres en vertu de la partition évoquée plus haut. Point n'était besoin de prolonger plus avant le dit chemin, comme il est répondu au sieur Gironne, propriétaire à Latour, qui demande l'ouverture d'une *carrerade* pour accéder depuis Latour à la *Coume del Rey*, sur le territoire de Rasiguères : « La majorité du Conseil Municipal a pensé qu'une *carrerade* pour aboutir de Latour à la *Coume del Rey*³ n'était pas nécessaire à

la chevrée communale puisque ce troupeau a pour *carrerade* tous les vacants de Latour et que le berger pour le faire parvenir à la *Coume del Rey* part du point qui lui convient le mieux »⁴.

Défrichements

A vrai dire les communaux dévolus pour partie aux caprins et pour partie aux ovins, n'étaient pas entièrement vacants. Sous l'Ancien Régime, le seigneur se réservait le droit de faire défricher des terres, droit resté longtemps théorique, vu l'âpreté des lieux. Pour *La Tourèze* (correspondant à la feuille A1 du cadastre de 1832) le compoix de 1694 fait état cependant de 30 champs appartenant à 15 « propriétaires » différents⁵. Mais dans celui de 1757, ne se retrouvent qu'un champ et *cotiu*⁶, 3 autres *cotius* et une vigne⁷. Pour le *Bila*, autre tènement dont les vacants sont dévolus à la commune, la situation est différente : dans le premier compoix, on dénombre 154 parcelles détenues par des particuliers et dans le deuxième 209. La pression démographique du XIXe suscite la convoitise pour ces terres ingrates. Le 1er mars 1819, soit deux ans avant la partition des vacants, le seigneur, Bernard Arnaud, déclare, dans une requête au maire de Latour, que des défrichements ont été faits sans titre⁸.

en dernier ressort de ce domaine (ADPO, 80EDT248, document 2). La sentence rendue le 15 mars 1836 maintient la commune de Latour dans ses droits.

4 - ADPO, 80EDT246, Délibération du Conseil Municipal du 18 février 1818. Pour accéder à la *Coume del Rey*, il fallait atteindre le lieu-dit *les Davallères* (le lieu où les troupeaux « dévalaient » depuis le nord-ouest de *La Tourèze* vers la *Coume del Rey*) et pour cela traverser les communaux de *La Tourèze* réservés à la chevrée communale. Echec et Mat pour le sieur Gironne, qui désirait entretenir un troupeau sans pour autant l'intégrer aux 150 chèvres, seules autorisées sur le territoire de la commune. L'intégration n'aurait été possible que pour quelques bêtes seulement, ce qui ne faisait pas le compte du sieur Gironne.

5 - ADPO, 80EDT7.

6 - Un *cotiu* est une friche.

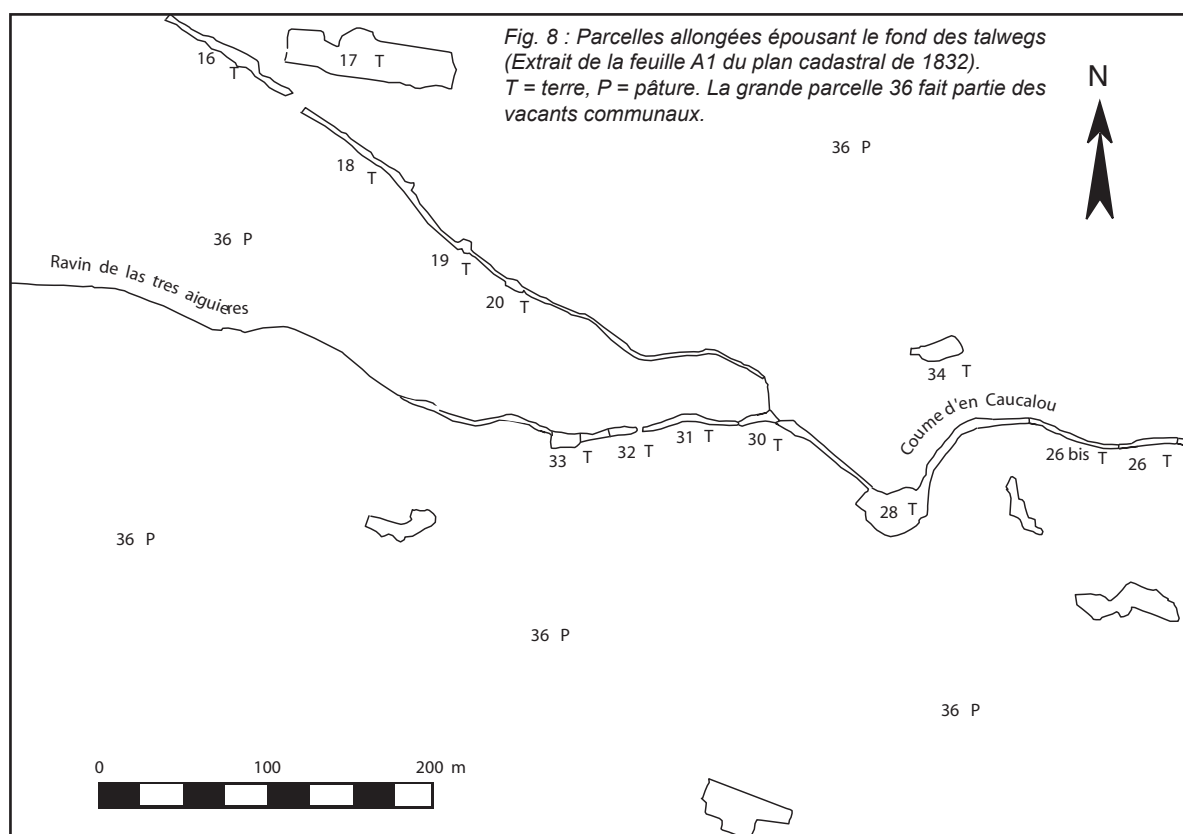
7 - ADPO, 80EDT8.

8 - ADPO, 80EDT245.

1 - ADPO, 80EDT245.

2 - ADPO, 80EDT246.

3 - La *Coume del Rey*, sur le territoire de Rasiguères, est un ancien domaine royal où la communauté de Latour jouissait de droits d'usage comme il apparaît dans une reconnaissance du 24 août 1644 « pour raison des privilèges et facultés que jouit la dite Communauté de faire dépaître leur bétail tant gros et menu de jour et de nuit dans les paturages qui sont au terroir de Valfrède autrement la *Coume* du roi de prendre et couper du bois pour leur usage, d'ouvrir et cultiver des terres, de faire des artigues moyennant la censive annuelle de deux deniers solzats et le droit d'agrier des fruits... ». Texte rappelé dans le dossier du procès entre la commune de Latour et Jean-François Baillelte, acquéreur



Une fois la partition effectuée, le problème demeure. Le 5 septembre 1823, le préfet propose au Conseil Municipal de régulariser la situation en vendant les terrains usurpés, les usurpateurs acquittant une redevance annuelle. A cette occasion, est dressée la liste des contrevenants qui se monte à 40 personnes¹. En l'absence d'autres documents, on ignore le nombre de parcelles concernées, on ne sait pas non plus si la recommandation préfectorale a été suivie, bornons-nous à espérer que la redevance, si redevance il y a eu, n'a pas été trop pesante sur les épaules déjà bien épuisées de nos défricheurs.

Le cadastre de 1832 est heureusement plus bavard². On y apprend que *Le Vila* compte désormais 335 parcelles détenues par des particuliers, la plupart en vignes, soit 126 de plus qu'en 1757. Que ces nouveaux défrichements aient été ou non déclarés, ils témoignent d'une emprise agricole toujours plus grande. On peut faire la même constatation pour *La Tourèze* proprement dite (feuille A1 dite de *Montredon*). A titre d'exemple, nous examinerons plus en détail ce dernier cas.

Elle est divisée en 98 parcelles, la commune en possède 4 qui d'ailleurs se prolongent, pour trois d'entre elles, sur les feuilles A2 et A3. Les 4 vacants communaux totalisent 452, 4960 ha, tous en pâture. Restent 18,3970 ha répartis en 94 parcelles que détiennent 40 familles. La similitude avec la liste de 1823 n'est qu'apparente. On n'y retrouve qu'une partie des patronymes précédents, ce qui est normal puisque, en 1823, on avait vraisemblablement pris en compte

les deux territoires de vacants, *La Tourèze* et *Le Vila*. En revanche, de nouveaux noms apparaissent, signe que les défrichements ont continué de plus belle³.

Leur localisation n'offre aucune surprise : les cultures sont implantées dans les quelques talwegs existants, là où se trouve un peu de terre arable et un peu d'eau lorsqu'il pleut⁴ (fig. 8 et 9).

Parmi les propriétaires, se détache Grégoire Joachim Gironne, par ailleurs qualifié de propriétaire, le seul de la feuille A1. Il possède sur ce tènement 7 parcelles dont une occupée par un *cortal*, soit au total 5,4960 ha (n'oublions pas que ce terroir n'est qu'une petite partie, la plus pauvre, de la commune de Latour).

Les 39 autres familles se partagent 12,9010 ha. 2 seulement possèdent sur ce tènement plus d'un ha : celle de François Bourdanel (1,1970 ha) et de Joseph Augé (1,2950 ha), toutes les autres ont moins d'un ha, en fait beaucoup moins puisque la moyenne arithmétique, donnée à titre indicatif, n'est que de 0,2813 ha. On ne peut cependant en tirer des conclusions sur la taille des propriétés, faute d'avoir dépouillé la totalité du cadastre de Latour. Constatons seulement que le parcellaire, calculé selon la moyenne arithmétique, est de petite taille : 0,1466 ha.

3 - Si j'avais pris en compte pour cette brève étude la feuille A2 du *Vila*, l'accélération des défrichements apparaîtrait de façon spectaculaire : en 1832, *au Vila*, les communaux ont presque disparu au profit de parcelles plantées très majoritairement en vigne. Le statut des défricheurs n'est plus le même, les journaliers y sont minoritaires. Rien d'étonnant à cela : sur les pentes de *Vila Nau*, la terre, moins rare, a attiré les défricheurs plus aisés.

4 - ADPO, 2J127/96.

1 - ADPO, 80EDT246.

2 - ADPO, 1025W100.

Fig. 9 : Une des parcelles épierrée (Feuille A1 du cadastre).



De fait, 24 titulaires sont des journaliers de Latour, on dirait aujourd'hui ouvriers agricoles, on trouve également 2 bergers, 1 chevrier, et 1 fournier (four à chaux), tous de petites gens. S'y ajoutent 9 familles dont la condition n'est pas précisée et 3 forains, 1 de Maury et 2 d'Estagel dont les possessions sur le site sont très minimes. 82 de ces parcelles sont portées « terre », 4 « pâture » et 8 « vigne ».

« Qui, quand, pour quoi ? »

Au terme de cette incursion dans les archives, il est possible de répondre sans ambiguïté au questionnaire d'Anny de Pous.

Pour quoi ?

Jamais, au cours des trois siècles que couvre notre documentation (XVIIIe, XVIIIe et XIXe siècles), ni nulle part, dans aucun document que nous avons pu consulter, il n'a été question de constructions liées à la transhumance : enclos de triage et abris de bergers. Si *La Tourèze* a bien été, pour l'essentiel, un lieu de pâture pour ovins et caprins, c'était uniquement à l'usage des habitants de Latour. Quant aux énormes murs qui entourent certaines parcelles, loin de limiter des enclos pastoraux, ils sont l'œuvre des défricheurs et répondent à la double nécessité de l'épierrage, d'abord et surtout, et, accessoirement, de la mise en défens. Ils libéraient l'espace pour les cultures et en même temps le protégeaient contre la dent meurtrière des troupeaux. Pour quelles cultures ? Malheureusement, en dehors de la vigne, que l'on décèle aussi sur le terrain (**fig. 10**), les textes demeurent muets sur ce point. Céréales mais aussi sans doute légumes secs, pois chiches, lentilles, haricots. On peut se laisser abuser par le soin apporté le plus souvent à construire les parements mais il faut se rappeler qu'un mur bien construit occupe bien moins d'espace que des pierres jetées en vrac. Les cabanes, abris temporaires et resserres à outil (l'indispensable *bigos*), venaient dans la foulée.

Fig. 10 : Anciennes vignes.



Point n'était besoin de professionnels : dans les zones de collines, tous les paysans étaient des spécialistes de la pierre sèche. Il faut avoir vu remonter un mur pour comprendre que la pierre « juste », celle qui allait s'adapter exactement à ses voisines leur sautait « naturellement » aux yeux, comme leur venaient « naturellement » aux mains la voûte ou l'encorbellement de la cabane.

Qui ?

Là encore, les indications du cadastre de 1832 ne laissent aucun doute. Ce sont majoritairement les plus pauvres de la commune, les sans-terre, ceux qui, jour après jour, (d'où le statut de « journaliers » qui les désigne), sont contraints de vendre leur force de travail qui, aux prix d'immenses efforts, ont entrepris de conquérir quelques ares sur cette nature ingrate. Au XIXe siècle encore et même dans la première moitié du XXe, à la campagne, la vraie richesse aux yeux des villageois, c'est la terre. Chacun, même les artisans, rêve de devenir propriétaire, s'il ne l'est pas, ou d'arrondir ses possessions, s'il a quelques biens au soleil. Ce que résume l'injonction bien connue : « Ne vends jamais, achète si tu peux ». La terre seule apporte la considération. Mais, dans le cas des défricheurs de *La Tourèze*, c'était d'abord de la nourriture qu'on attendait de son lopin. Derrière la faim de terre se cachait la faim tout court¹.

Quand ?

La mise en culture du massif calcaire au nord de l'Agly est certainement précoce, on ne peut la saisir qu'avec le premier compoix à la fin du XVIIe siècle mais elle est bien évidemment antérieure. Tous les tènements n'ont pas bénéficié de la même précocité. Les plus anciennement et les plus densément exploités sont situés au sud est du massif : *Le Vila*, ou au sud ouest : *Montredon*. Ces deux tènements voient augmenter notablement le nombre de parcelles au XVIIIe siècle.

1 - Pour *Le Vila*, il faudrait nuancer le propos, comme il a été dit plus haut.

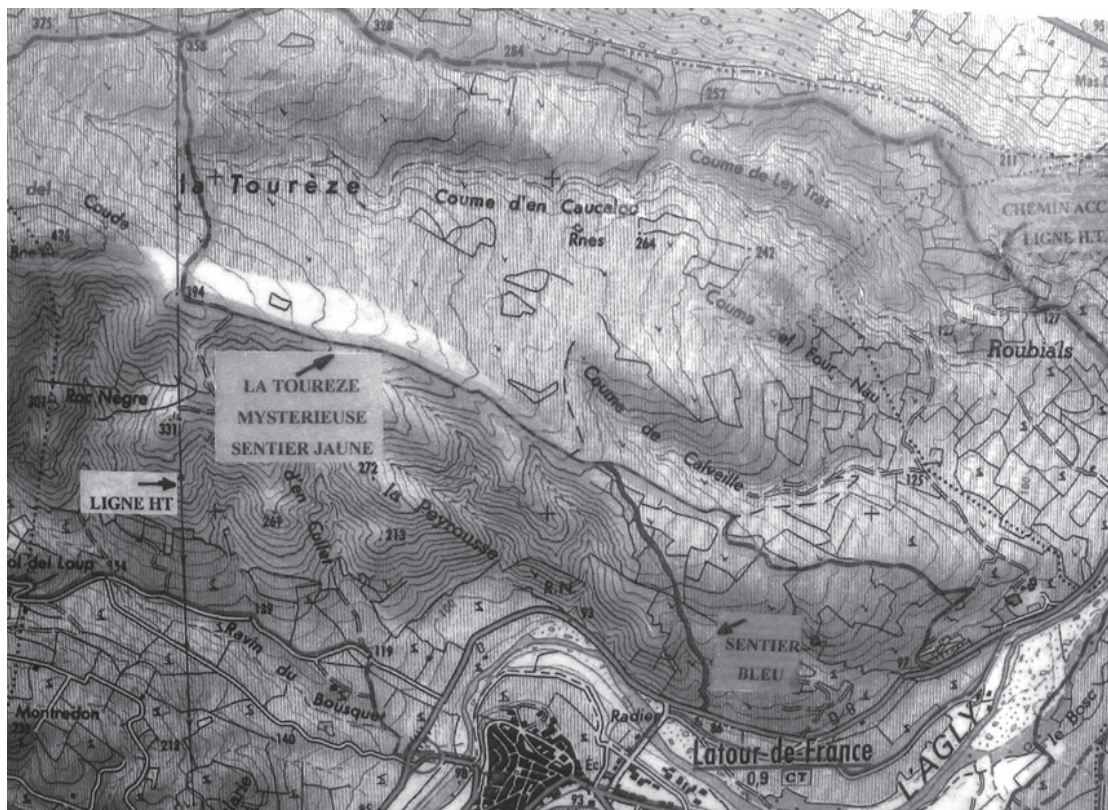


Fig. 12 : Sentiers de randonnée : La Tourèze, un site à visiter.

On peut ensuite noter une accélération des mises en cultures entre le milieu du XVIII^e siècle (compoix de 1757) et le premier tiers du XIX^e s. (cadastre de 1832) sans que les documents nous permettent de préciser davantage.

On peut cependant supposer que l'accélération des défrichements est concomitante de la croissance démographique. Entre 1790 et 1831, la population de Latour-de-France passe de 771 habitants à 1217 (Pélissier 1986, 195). La pression démographique entraîne ipso facto une pression sur les terres. Les deux tènements précités bénéficient de ce processus de conquête agraire mais également le nord de la montagne (feuille A1), le plus éloigné du village (**fig. 11**).

Tènements	Compoix 1694-1695	Compoix 1757	Cadastre 1832
<i>Montredon</i>	83	60	214
<i>Le Vila</i>	154	209	337
<i>La Tourèze</i>	29	6	94

Fig. 11 : Nombre de parcelles détenues par des particuliers en 1694-1695, 1757 et 1832 dans les tènements de Montredon. Le Vila et La Tourèze (feuille A1 du cadastre).

Il n'est pas dit d'ailleurs que les défrichements ne continuent pas au-delà de 1832, date du premier cadastre, au même rythme que l'augmentation de la population qui se poursuit jusqu'en 1891 (1375 habitants).

Un monde à découvrir

Pour quels résultats cette gigantesque entreprise ? A cultiver les marges, on multiplie les efforts (et dans le cas présent, quels efforts et quelle obstination !) tandis que les rendements diminuent. Ce n'est pas un hasard si on peut lire sur le cadastre, à l'est de *La Tourèze*, « *Coume de Brame la Fam* »¹. A travers ce toponyme, c'est un cri de souffrance, dans cette combe aujourd'hui déserte, qui parvient jusqu'à nous. Oui, il faut visiter *La Tourèze* (**fig. 12**), non pas pour y traquer on ne sait quel mystère, mais pour y découvrir le musée grandeur nature d'un autre monde, un monde où les hommes, dans la campagne, étaient abondants et la terre rare, un monde où la rage de survivre déplaçait, au sens littéral du terme, les montagnes. Non pas avec les monstres mécaniques que nous connaissons aujourd'hui mais quasiment à mains nues, dans un corps à corps titanesque dont le paysage garde toujours la trace.

1 - « *Coume de Crie la Faim* ».

Bibliographie

André Baron, Rober Saut 1993 : Sites pastoraux et enclos-forts en Fenollèdes, *Etudes Roussillonnaises*, XII, 1993, p. 151-164.

Geist 2000 : Importance des épierrements en milieu rural aux XVIIIe et XIXe siècles dans les Alpes-maritimes, in *Pierre sèche : regards croisés*, Actes du VIe Congrès international sur la pierre sèche, supplément n°8 au cahier de l'ASER, 2000.

Christian Lassure 1997 : Baraques et cortals du Roussillon ou le mythe des « capitelles » et des « orris » (reprise du compte rendu de L'œuvre d'Anny de Pous, dans *l'architecture rurale en pierre sèche*, suppl. N°1, 1977), www.pierresseches.com/terminologie-Roussillon.html.

Passarrius-Catafau 2007 : Inventaire des cabanes, in *Dans les cendres de l'incendie de Rodès, Rapport du programme de prospection-inventaire mené dans les zones brûlées lors de l'incendie dit de Tarerach*, volume 1, 2007, p.33-43.

Pélissier Jean-Pierre 1986 : *Paroisses et communes de France, Pyrénées-Orientales*, Editions CNRS, Paris, 1986, 378 p.

Anny de Pous 1977 : Les ouvrages en pierre sèche de La-Tour-de-France (Pyrénées-Orientales), L'architecture rurale en pierre sèche, *Revue de l'architecture populaire et anonyme*, 1, 1977, p. 40-44.

Anny de Pous 1967 : L'architecture de pierre sèche dans les Pyrénées méditerranéennes, *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 3, Bibliothèque Nationale, Paris, 1967, p.21-115.

Esclaves oubliés : le naufrage de la flûte l'Utile sur l'île de Tromelin (1761)

Max Guérout (1)

(1) : Compte rendu de la conférence du 9 février 2008



Fig. 1 : Vue générale de l'île de Tromelin (cliché M. Guérout).

Perdu au milieu de l'Océan Indien, à 500 km de la terre la plus proche, l'îlot de Tromelin, l'une des îles éparses qui entourent Madagascar, ne mesure pas plus de 1 km et ne culmine qu'à une d'altitude de 5 m. Situé sur la trajectoire des cyclones, soumis périodiquement aux vents extrêmes qui les accompagnent, aucun arbre n'a accepté d'y pousser. Malgré son isolement, ce grain de sable jeté sur l'Océan, a pourtant été dans la seconde moitié du XVIII^e siècle le théâtre d'une terrible histoire (fig. 1).

Dans la nuit du 31 juillet au 1^{er} août 1761, l'*Utile*, un navire de la Compagnie française des Indes orientales y fit naufrage. Il venait de Foulpointe, un havre situé sur la côte Nord Est de Madagascar, chef-lieu de traite de la Compagnie, où il avait été envoyé acheter des vivres : riz et bœuf. L'*Utile* avait également embarqué une « cargaison » d'esclaves malgaches malgré l'interdiction qui lui en avait été faite par Desforges-Boucher, le Gouverneur de l'Île de France. Ce dernier en l'absence de la flotte royale craignait un blocus de l'île par les anglais et ne souhaitait pas augmenter le nombre des bouches qu'il aurait dans ce cas à nourrir. Jean de Lafargue, capitaine de brûlot, commandant de la flûte, avait sans doute pensé que l'interdiction de l'administration renchérirait le prix des esclaves, fort de son expérience et de très probables

complicités du personnel colonial à l'Île de France, il s'était lancé dans l'aventure. C'était un professionnel de la traite des esclaves qu'il avait pratiquée à ses débuts, embarqué successivement sur plusieurs navires négriers de la Compagnie. Il avait ainsi effectué le fameux voyage triangulaire entre Lorient, Gorée et les Antilles françaises, à bord de l'*Aurore*, en 1740 où il faisait fonction de 2^e lieutenant, puis à bord de la *Vestale*, avec la même fonction en 1741. Il était donc parfaitement au fait des détails de telles opérations.

Le naufrage se produisit par beau temps au cours de la nuit. La cause en est imputable au mauvais positionnement de l'île sur les cartes marines de l'époque. Découverte en 1722 par un vaisseau de la Compagnie, la *Diane* commandée par M. Briand de la Feuillée, l'île baptisée l'île de Sable, fut à la fois soigneusement évitée par les navires qui empruntaient la route que l'on suivait alors pour se rendre aux Indes, qui partant de l'Île de France passait par le Cap d'Ambre au nord de Madagascar et fut cherchée sans succès par plusieurs cartographes.

Comme le rapporte Hilarion Pierre Dubuisson de K'audic l'écrivain du bord, il y avait deux cartes marines à bord de l'*Utile* : celle du « Dépôt des cartes » imprimée en 1739 qui lui avait été remise au

départ de Bayonne son port d'armement et la carte de d'Après de Manneville, cartographe et hydrographe de la Compagnie publiée en 1753 avec son Neptune Oriental. Cette dernière carte avait été remise par d'Après lui-même à de Lafargue, car tous deux se connaissaient bien depuis qu'en 1749 ; ce dernier avait servi comme officier en second sous les ordres de d'Après à bord du *Chevalier Marin* à l'occasion de ce qui a une bonne chance d'être également un voyage de traite triangulaire.

Les positions de l'île sur les deux cartes différaient de 25' de latitude et la malchance de Lafargue fut de faire le choix de la mauvaise carte. On peut aussi lui reprocher son manque de prudence face au dilemme qu'auraient dû constituer les indications divergentes des cartes marines ; il ne réduisit pas la voile à la tombée du jour alors que l'apparition d'oiseaux de mer indiquait l'approche de l'île.

La violence du choc et la houle toujours importante lorsque souffle l'alizé ne tardèrent pas à disloquer la flûte, sans toutefois faire un trop grand nombre de victimes parmi l'équipage, une vingtaine, au nombre desquels se trouvait le volontaire Léon Castelan Duvernet, frère du premier lieutenant, pré-nommé Barthelemy, noyé sous ses yeux. Il n'en fut pas de même des esclaves malgaches, parqués dans la cale, panneaux cloués, mais d'eux il n'est guère question au moment de se compter. Au petit matin se retrouvent sur l'îlot minuscule, 122 marins français et 88 déportés malgaches auxquels la mer apporte peu à peu de quoi manger et s'abriter des ardeurs du soleil. On fait des tentes avec les voiles, une équipe trouve des outils et sous la direction du maître canonier, s'en va creuser la dalle de corail dans l'espoir d'y trouver de l'eau. Le premier puits creusé au centre de l'île est un échec, mais dès le troisième jour, alors que déjà les choses se tendent entre les naufragés, le cri de victoire des puisatiers ramène le calme, on a trouvé par 15 à 16 pieds de profondeur de l'eau trouble et saumâtre mais qui se révèle buvable. La survie des naufragés est dès lors assurée d'autant qu'outre les vivres que l'on va récupérer sur l'épave, l'île sert de refuge à une colonie innombrable d'oiseaux qui viennent y pondre.

Le premier moment d'abattement passé, Castelan Duvernet, prend les choses en main, car il semble que le capitaine soit indisposé et en tout cas hors d'état de prendre une décision. Il entreprend la construction d'une embarcation de fortune, aidé par les charpentiers du bord. On récupère les débris de l'*Utile* que les vagues roulent jusqu'au rivage, on construit une forge avec laquelle on façonne les clous et les ferrures nécessaires à partir de ceux que l'on prélève sur la flûte.

Les esclaves malgaches aident avec bonne volonté. Alors que l'embarcation, pontée prend peu à peu forme, on construit un four pour faire du biscuit avec la farine dont quelques barils ont été récupérés, il servira à nourrir l'équipage pendant la traversée.

Deux mois après le naufrage, on baptise la *Providence*, un petit navire à fond plat avec deux quilles, une sorte de prame qui mesure 32 pieds de long pour 12 pieds de large au maître bau, et 5 pieds sous le pont.

Avec un petit catamaran que les naufragés on construit pour aller pêcher au-delà des déferlantes, on va mouiller un peu au large une ancre à jet qui a été récupérée. Le 27 septembre au matin, elle sert à déhaler la *Providence* à bord de laquelle se sont entassés « rangés comme des sardines » les 122 marins français survivants. Il n'y a pas de place pour les 60 malgaches qui ont survécu et aidé à la construction du navire ! On leur laisse trois mois de vivres et on quitte l'île avec la promesse de venir bientôt les rechercher.

Cette promesse ne fut jamais tenue.

Pour nos malgaches commence une aventure hors du commun, car ayant regagné Madagascar puis pris passage à bord d'un vaisseau de la Compagnie repartant pour l'île de France, l'équipage de l'*Utile* se vit opposer un refus catégorique du gouverneur lorsqu'il proposèrent d'envoyer des secours. L'affaire fit grand bruit, mais la colonie était en guerre : la guerre de Sept ans faisait vaciller sur ses bases la Compagnie et sans une initiative officielle aucun secours n'était possible.

Nos malgaches s'installèrent sur le point haut de l'île, essayant d'étendre leur horizon pour mieux apercevoir le navire qui allait venir à leur secours. Ils y construisirent un abri et y entreprirent le feu alimenté par le bois de l'épave. Hommes et femmes des hauts plateaux qui n'avaient jamais vu la mer, ils apprirent à vivre avec elle, à en tirer une partie de leur existence. On se doute que leur manque d'expérience de la chose maritime ne leur facilita pas la tâche lorsqu'ils entreprirent de construire un radeau puis qu'étant partis au nombre de 18 ils durent naviguer vers la terre la plus proche. Jamais on n'entendit reparler d'eux, sans que cela constitue l'assurance de leur perte, car auraient-ils regagné la côte malgache, on se doute bien qu'il n'auraient pas été en informer les fonctionnaires de la Compagnie.

Le temps parut alors se figer et une période interminable commença, pendant laquelle il fallut s'ingénier à trouver comment vivre, comment survivre : se nourrir, se protéger du soleil, des éléments, des vents furieux de la période des cyclones. Trouver aussi comment organiser cette petite société, retrouver quelques repères culturels et trouver la force d'attendre pendant des jours, des semaines, des mois puis bientôt des années. Car pour finir ce n'est que quinze ans plus tard que vinrent les secours, à la fin du mois de novembre 1776 !

Informé de la présence de naufragés sur l'île de Sables, le gouverneur de l'île de France désormais passée sous l'autorité du Roi depuis la faillite de la Compagnie, envoie plusieurs navires de secours, mais ceux-ci ne parviennent pas à aborder.

Finalement après trois tentatives infructueuses, l'enseigne de vaisseau Jacques Marie de Lanuguy de Tromelin commandant la corvette du Roi, la *Dauphine*, réussit à envoyer à terre une pirogue et à ramener à son bord sept femmes et un petit enfant de 8 mois. C'est à ces femmes que l'on doit de connaître quelques aspects de la vie sur l'île, mais il n'existe pas de description détaillée de ce que ce fut cette vie placée pendant quinze ans entre parenthèses.

Pour répondre aux innombrables questions qui viennent aussitôt à l'esprit, le *Groupe de Recherche en Archéologie Navale* entreprit d'organiser une mission archéologique à la fois sous-marine et terrestre pour essayer d'élucider les conditions de survie des esclaves malgaches. Parrainée par l'UNESCO, cette opération s'est déroulée du 10 octobre au 9 novembre 2006. Placée sous l'autorité du préfet des TAAF (Terres Australes et Antarctiques Françaises, chargé de l'administration des îles Éparses de l'océan Indien), en partenariat avec l'UNESCO et son programme « La route de l'esclave », l'opération a été financée par la fondation d'entreprise Groupe Banque Populaire, des collectivités territoriales de La Réunion (Conseil Régional et Conseil Général) et de la Direction Régionale des Affaires Culturelles de La Réunion. Elle a en outre reçu l'aide du Ministère de la Défense (Commandant supérieur des forces armées dans la zone sud de l'Océan Indien) et de Météo-France La Réunion, qui apporteront leur soutien logistique pour le transport et le séjour de l'équipe de fouille sur l'île. De nombreuses institutions et associations ont également apporté leur soutien et ont contribué à la réalisation de ce projet : l'Unité mixte de service (UMS) – Histoire et archéologie maritime (CNRS-Sorbonne-Musée de la Marine), la Société Française d'Histoire Maritime, l'association « Les anneaux de la Mémoire » (Nantes), l'Institut National de Recherches Archéologiques Préventives (INRAP), l'Éducation nationale et notamment l'académie de La Réunion, l'association « La confrérie des gens de la mer » (La Réunion), l'Association Réunionnaise Culture et Communication (ARCC), l'Association généalogie et histoire des familles (Pays Basque - Adour Maritime), le Musée de la Compagnie des Indes de Lorient.

L'île étant inaccessible par la mer, c'est au moyen d'un avion Transall de l'Armée de l'air que le matériel nécessaire à l'opération et les dix membres de l'équipe ont dû être acheminés en partageant le fret avec Météo-France qui entretient sur l'île une station servie par quatre hommes depuis 1954.

Malgré un alizé qui n'a pratiquement jamais faibli, l'exploration et le relevé complet du site sous-marin ont été réalisés dans des conditions souvent très difficiles. Ce travail a nécessité près de 120 plongées, représentant 150 heures de travail. Ce site, exposé aux fortes mers soulevées par les cyclones, contient les ancres, l'artillerie, le lest de fer, le lest de pierre du navire, en général localisés dans les sillons creusés par la mer perpendiculairement à la côte. De nombreuses pièces de gréement sont prises dans le corail.

Plusieurs objets, dont deux fragments de la cloche du navire, ont cependant pu être mis au jour.

Le plan établi par les plongeurs a permis de reconstituer les phases du naufrage et d'expliquer la répartition des vestiges sur le fond (fig. 2).

Comme il fallait s'y attendre, nombre d'objets provenant de l'épave ont aussi été retrouvés à terre, sur la zone d'habitat des esclaves.

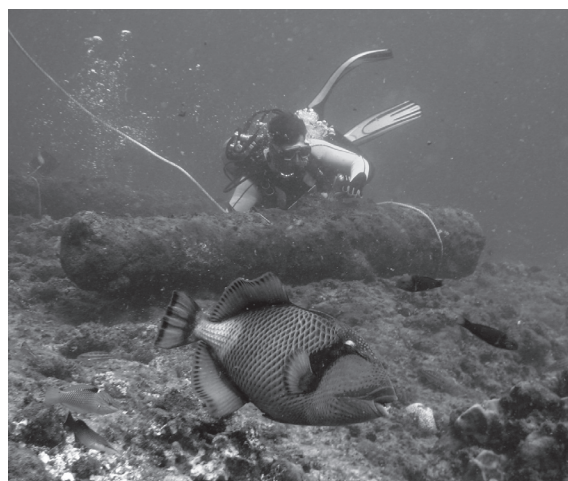


Fig. 2 : Canon de l'Utile gisant sur le fond (cliché M. Guérout).

Les fouilles à terre n'ont pas déçu l'attente des archéologues. Pour ce qui concerne la période de présence des français, il faut noter la découverte très rapide du four ayant servi à la fabrication du biscuit destiné à constituer l'alimentation nécessaire au voyage de l'embarcation de fortune jusqu'à Madagascar. Cette découverte fut grandement facilitée par l'action des tortues marines qui en creusant le sable pour y déposer leurs œufs avaient déterré de nombreuses briques du four, permettant une détermination très rapide de son implantation.

La localisation de l'habitat des esclaves, situé sur le point haut du nord de l'île, a été le résultat le plus significatif de cette mission. Dans une zone très perturbée par les constructions modernes de la station météo, une partie du mur de l'habitation des esclaves a cependant pu être dégagée ainsi qu'une surface importante du sol alentour.

L'analyse du sol, un mélange de sable, de cendre et de rejets divers, fait apparaître deux phases d'occupation. La seconde, correspondant à la construction en dur d'un habitat. L'hypothèse d'un événement climatique violent du type cyclone, séparant les deux étapes est très probable. La première occupation pourrait alors correspondre à l'utilisation d'un habitat léger du type tente confectionné avec les voiles du navire.

Sa destruction par les vents violents qui accompagnent un cyclone paraît alors probable. La construction d'un abri en dur devient alors une nécessité pour les naufragés. Les matériaux utilisés sont des blocs de corail qui se trouvent en abondance sur l'île et des plaques de grès de plage disposées verticalement à la base du mur, pour le renforcer (fig. 3).

D'autres plaques de grès de sable sont disposées verticalement à l'intérieur du mur, perpendiculairement à la paroi, de manière à contenir les blocs de corail. Des similitudes avec les constructions malgaches sont actuellement recherchées.

Sans préjuger des résultats des analyses en cours, il est probable que tortues et oiseaux ont constitué la base de la nourriture. Le puits creusé par les marins de l'*Utile*, n'a pas été retrouvé, mais à l'évidence, il a assuré la survie des naufragés. Les aliments semblent avoir été cuits sur un feu entretenu avec du bois provenant de l'épave comme l'indique la présence dans le sol de nombreux clous de charpente provenant de la coque de l'*Utile*... La mise en évidence d'un sol cendreux jusqu'au niveau du sol d'abandon (1776), marqué par la présence d'un récipient en cuivre, confirme les déclarations des rescapées indiquant l'usage du feu jusqu'à la fin (fig. 4).



Fig. 3 : Mur d'un abri en dur construit par les naufragés. Il est constitué de blocs de corail et de plaques de grès de plage (cliché M. Guérout).

Deux observations militent pour que nos naufragés aient constitué une petite société organisée, faisant face aux difficultés avec un relatif sang-froid. La qualité de la construction du mur d'habitation, montre un savoir faire et un soin qui dénotent une maîtrise technique et psychologique certaine. Il en est de même du soin avec lequel les six récipients de cuivre retrouvés ont été systématiquement réparés, jusqu'à huit fois pour l'un d'eux.

Les découvertes effectuées sur l'île de Tromelin, présentent à plus d'un titre un grand intérêt :

- la mise au jour de traces matérielles de l'existence quotidienne d'esclaves, retrouvées dans leur contexte historique et archéologique est d'une grande rareté.

- peu d'exemples de petits groupes humains devant organiser leur survie dans un milieu clos, vierge et relativement hostile, ont été étudiés.

- les traces laissées sur un territoire très restreint par un nombre connu d'individus, durant un séjour dont la durée est connue, sont d'un grand intérêt pour la compréhension des sites archéologiques plus anciens, particulièrement ceux qui concernent les migrations, qu'elles soient volontaires ou forcées. On peut même considérer de ce point de vue, que l'île de Tromelin constitue une véritable laboratoire pour ce type d'étude.

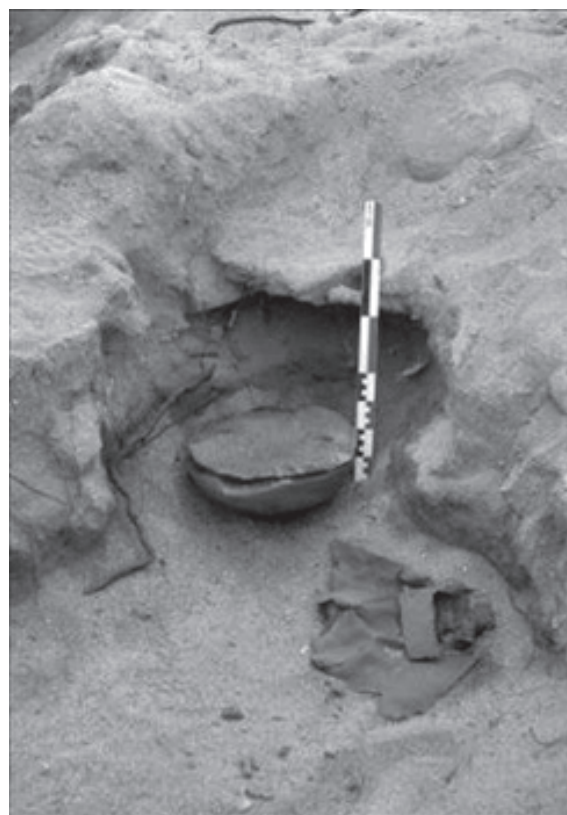


Fig. 4 : Vaisselle en cuivre mise au jour sur un sol cendreux (cliché M. Guérout).

Épigraphie médiévale, inscriptions et graffiti dans le Midi de la France (VIII-XIIIe siècle) (1)

Cécile Treffort, Université de Poitiers/CESCM (2)

(1) : Compte rendu de la conférence du 15 mars 2008

(2) : Contact :

Corpus des inscriptions de la France médiévale

Université de Poitiers – CESCM (UMR 6223)

24 rue de la Chaîne – BP 603

86022 Poitiers Cedex

Site Web : <http://www.mshs.univ-poitiers.fr/cescm>

Même si la capacité à lire était loin, au Moyen Âge, d'être partagée par tous, de nombreux monuments écrits ont été conservés, sous forme de chartes et documents d'archives ou de livres manuscrits plus ou moins enluminés qui font le bonheur des amateurs de la culture médiévale. On oublie toutefois bien souvent que les supports de l'écriture sont bien plus variés, que ce soit le métal - sur les monnaies mais aussi sur les objets d'orfèvrerie, comme la crosse de Saint-Génis-des-Fontaines (fig. 1), le bois peint - inscription sur le livre tenu par le Christ de la Vierge à l'enfant de Saint-Martin d'Hix (fig. 2) ou sur le devant d'autel de Martinet, aujourd'hui aux États-Unis -, le textile, les mosaïques, les carreaux de pavement... Entre le VIIIe et le XIIe siècle, la pierre est toutefois privilégiée, sous toutes ses formes : chapiteaux, piliers de galerie de cloître ou encore, particulièrement nombreuses, les plaques funéraires.

Parmi les multiples inscriptions médiévales encore en place dans les différents sites de la région, conservées dans les musées ou découvertes régulièrement en contexte archéologique (répertoriées et publiées par le *Corpus des inscriptions de la France médiévale* à Poitiers), ces plaques funéraires sont particulièrement intéressantes. Si certaines sont de véritables épitaphes, c'est-à-dire déposées sur la sépulture d'un défunt pour en marquer l'emplacement et en garder le souvenir, d'autres sont simplement obituaires, c'est-à-dire qu'elles rappellent seulement le

jour du décès (par exemple les deux notations inscrites sur la même pierre à Saint-Pierre de Taillet, fig. 3), parfois même sans l'année, montrant leur lien étroit avec la littérature nécrologique contemporaine destinée à soutenir la liturgie commémorative (célébration des anniversaires). Certaines pierres funéraires encastrées dans le mur peuvent toutefois fermer un loculus ayant recueilli les restes du défunt après la décomposition de son corps dans un premier lieu de sépulture, comme c'était le cas à Corneilla-de-Conflent, Elne (pour l'évêque Guillaume Jordan mort en 1186) ou encore à Villelongue-dels-Monts.



Fig. 2 : Inscription sur le livre de la Vierge à l'enfant de Saint-Martin d'Hix (photo Catalunya Romanica).

Particulièrement méconnu, l'usage d'insérer dans le mur des ossements humains est lié au déplacement des corps, soit du cimetière environnant, soit

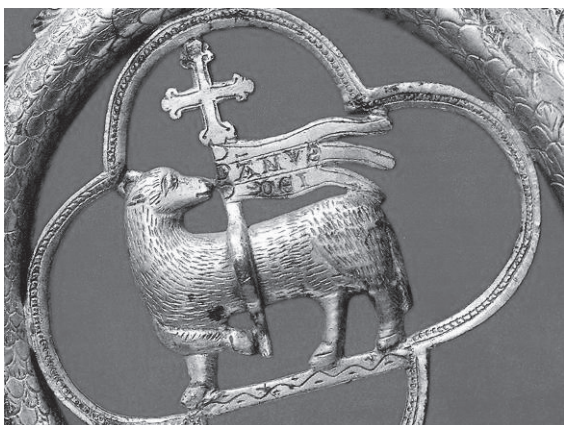


Fig. 1 : La crosse de Saint-Genis-des-Fontaines (photo Catalunya Romanica).



Fig. 3 : Plaque obituaire de Saint-Pierre de Taillet (photo Catalunya Romanica).



Fig. 4 : Inscription à Saint-Jean-Pla-de-Corts (Photo CIfM)

à plus longue distance, parfois explicitement mentionné dans les inscriptions (par exemple pour Jean Nadal à Espira-de-l'Agly ou pour Savrine à Saint-Jean-Plat-de-Corts, fig. 4) ; cette pratique, reconnue surtout dans les Pyrénées-Orientales, pourrait être plus répandue qu'on ne le pense et intéresser les historiens des mentalités et de la culture chrétienne par son lien étroit avec la réflexion théologique sur les fidèles comme pierres vivantes de l'Église.

Une autre tradition épigraphique, tout aussi méconnue, est particulièrement fréquente dans les Pyrénées Orientales et, plus généralement, dans le Languedoc-Roussillon, celle des graffiti sur divers dispositifs liturgiques du haut Moyen Âge. Reconnue également en Catalogne, la pratique d'inscrire des noms de personne sur le chancel (Saint-Saturnin de Pézilla-la-Rivière), les colonnettes du *ciborium* (Minerve ou Saint-Vivien de Bielle dans les Pyrénées-Atlantiques), la lipsanothèque (Saint-Saturnin de Montauriol d'Avall, Saint-Michel de Vivès ou Arles-sur-Tech (fig. 5)) ou surtout sur la table d'autel (Saint-Michel-de-Cuxa, Saint-Féliu-d'Amont ou encore, inédit, Arles-sur-Tech à côté de l'inscription Pascalis (fig. 6)) est

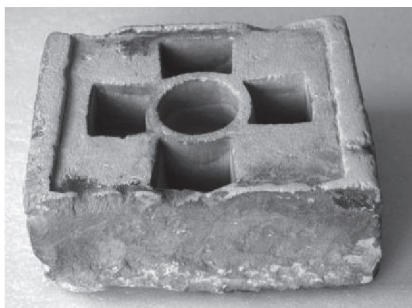


Fig. 5 : Arles-sur-Tech – Lipsanothèque (cliché C. Treffort).

attestée jusqu'au XIe siècle ; étroitement liée à la recommandation des morts lors du Memento des morts au canon de la messe, elle répond, sous une forme épigraphique, aux *libri vitae* ou *libri memoriales* sur parchemin de l'époque carolingienne dont les exemplaires aujourd'hui conservés sont concentrés dans la partie septentrionale de l'Empire.

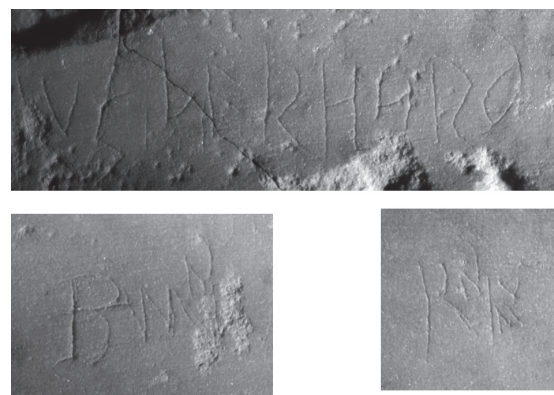


Fig. 6 : Arles-sur-Tech - Table d'autel (cliché C. Treffort).

L'inventaire, l'édition et l'étude des inscriptions sur tout support viennent ainsi compléter de manière originale notre vision de la société médiévale notamment méridionale, plus familière de l'écrit qu'on ne le pense parfois, grâce à ces textes qui étaient visibles sinon lisibles par tous. La préservation de ce patrimoine trop souvent ignoré, voire méprisé, doit être un souci de tous les instants pour les agents des collectivités territoriales, les scientifiques œuvrant dans le cadre académique et les membres des sociétés savantes que leur activité met en contact régulièrement avec des témoignages épigraphiques plus précieux qu'ils ne le pensent parfois.



La nécropole de Bénazet (Molandier, Aude) : un témoignage archéologique sur les variations de la frontière entre royaumes wisigoth et franc, Ve-VIIe siècles (1)

Jean-Paul Cazes

(C.C.S. Patrimoine, Castelnaudary)

(1) : Compte rendu de la conférence du 5 avril 2008

Située à la limite des départements de l'Aude et de l'Ariège, en bordure de l'Hers, affluent de l'Ariège, la nécropole de Bénazet a été partiellement détruite par l'exploitation d'une carrière de graviers dans les années 1960. À la suite de la découverte d'une plaque-boucle en bronze par le propriétaire du terrain, une dizaine de sépultures ont été fouillées en 1971-72. L'étude de ces données, prise en compte dans le cadre d'un travail de synthèse sur le Lauragais médiéval¹, a été relancée en 2001 dans le cadre d'un projet collectif de recherches².

Après une campagne d'évaluation qui a révélé l'importance des vestiges conservés, le site a fait l'objet d'une fouille extensive entre 2003 et 2007 (fig. 1). L'intégralité des vestiges conservés a pu être reconnue : au total 363 tombes ont donc été étudiées, sur une surface d'environ 2000 m². Au vu des destructions dues à la carrière et aux labours, le gisement devait à l'origine compter environ 400 sépultures.

L'analyse spatiale ainsi qu'une série de datations radiocarbone ont mis en évidence deux nécropoles successives attribuables à des périodes bien distinctes des royaumes barbares. La première nécropole (environ 60 sépultures), dans la partie nord-ouest du site, était composée de tombes en cercueil monoxyles (tronc d'arbres avec un espace intérieur étroit occasionnant un effet de gouttière prononcé).

À une exception près, les corps n'étaient pas accompagnés d'éléments vestimentaires.

1 - Jean-Paul Cazes. *Habitat et occupation du sol en Lauragais audois au Moyen Âge*, thèse de doctorat, Université de Toulouse-le-Mirail, 1998, 4 t. 1018 p.

Jean-Paul Cazes. Molandier avant la bastide, *Mémoires de la Société d'Histoire du Garnaguès - Belpech et son canton*, 2, 1997, p. 47-54.

2 - *L'époque mérovingienne en Midi-Pyrénées : État de la question et perspectives* (UM.R. 5608-UTAH). Projet collectif de recherche, coordination Jean-Luc Boudartchouk.

Jean-Paul Cazes, Nicolas Portet. La nécropole de Bénazet, *Archéologie mérovingienne aux confins des territoires méridionaux de l'Austrasie, de la Neustrie et de la Septimanie* (actes de la Table ronde de Mazères, Ariège, 7 - 9 novembre 2002). Sous presses, à paraître en 2008 (supplément à *Archéologie du Midi Médiéval*).

Dans cette série de tombes, plusieurs individus présentent une déformation intentionnelle du crâne. La majorité des analyses 14C renvoient à la première moitié du Ve siècle cette phase d'inhumation, certaines tombes pouvant néanmoins remonter à la seconde moitié de ce siècle. Sur le plan culturel, cette nécropole est incontestablement attribuable à un groupe de germains orientaux. Sa chronologie permet d'envisager un établissement wisigothique consécutif à l'installation de ce peuple arrivé en Aquitaine en 412 et fédéré à l'Empire à partir de 418. Sa présence à Bénazet s'explique probablement par la proximité immédiate des cités de Carcassonne et de Narbonne qui ne seront annexées au royaume wisigothique de Toulouse qu'à partir des années 460-470.

Une deuxième nécropole, organisée en rangée, est implantée immédiatement au sud de la précédente, puis la recouvre partiellement lors de son extension. Une majorité de corps sont alors enterrés habillés dans de larges coffres de bois aménagés à même la fosse, selon des pratiques caractéristiques du monde franc. La totalité du mobilier reconnu est attribuable au faciès culturel de la domination mérovingienne du Toulousain. Outre des caractères évoquant l'aspect militaire des équipements masculins, on peut noter la présence de mobilier d'origine septentrionale, mais aussi de la Burgondie franque (8 plaques rectangulaires de type D), et enfin caractéristiques des productions de l'Aquitaine mérovingienne (grandes plaques émaillées ou étamées) (fig. 2). Des datations 14C confirment la chronologie pressentie à partir du mobilier découvert (2e tiers VIe - VIIe s.), d'autres sont en cours afin d'affiner celle des productions régionales, jusqu'alors mal assurée. Il y a donc solution de continuité entre les deux phases funéraires. Nous considérons que cet établissement d'époque mérovingienne s'inscrit quant à lui dans le contexte de la proximité de la frontière avec la Septimanie wisigothique, après la conquête du Toulousain par Clovis et ses fils à partir de 508³.

3 - Jean-Paul Cazes, La frontière en Lauragais, *Archéologie mérovingienne aux confins des territoires méridionaux de l'Austrasie, de la Neustrie et de la Septimanie* (actes de la Table ronde de Mazères, Ariège, 7 - 9 novembre 2002). Sous presse, à paraître en 2008 (supplément à *Archéologie du Midi Médiéval*).



Fig. 1 : Une vue d'ensemble d'un secteur de fouille en 2007
(cliché J.-P. Cazes).

Les traces matérielles de la culture burgonde sont probablement liées à l'établissement de contingents militaires issus de cette région et intégrés aux armées franques, comme nous l'indiquent les sources historiques, après l'annexion du royaume burgonde par les Francs au VI^e siècle.

Enfin la fouille révèle une extension tardive de la nécropole à la fin du VII^e ou au début du VIII^e siècle, vers le sud et l'est, où elle forme un secteur homogène et bien différencié. Cet ensemble pourrait traduire le renforcement de la pression militaire exercée aux abords de la Septimanie à la fin du VII^e siècle, également attesté par les sources écrites. On note pour cette phase l'apparition d'agrafes à double crochets, la pratique de tombes doubles (6 cas reconnus), et la présence d'une structure sur poteaux de bois qui paraît abriter ou enclore deux sépultures « privilégiées ».

Ce site exceptionnel peut être mis en perspective avec l'ensemble des autres nécropoles qui jalonnent la bordure de l'aquitaine mérovingienne en Lauragais. Un parallèle intéressant est fait avec celle de Souilhe (Aude) : situé à la charnière des mondes méditerranéen et aquitain, le site se caractérise par une extrême variété des influences culturelles. Une petite série d'objets wisigothiques du Ve s. s'avère exceptionnelle dans la région. Si la période suivante voit une large représentation de mobiliers caractéristiques du royaume franc, et particulièrement des productions de l'Aquitaine mérovingienne, on constate néanmoins une pérennité de l'apport d'objets méditerranéens aux VI^e et VII^e s., ce en quoi le site se différencie de celui de Bénazet.

Ce fait illustre la position de carrefour de cette région du Lauragais, faisant partie de la cité de Toulouse mais au contact de la Septimanie wisigothique.

Fig. 2 :

- 1 : Garniture de ceinture masculine, VI^e s.
 - 2 : Plaque-boucle à décor figuré de type burgonde, VII^e s.
 - 3 : Plaque-boucle de type aquitain en bronze étamé
 - 4 : Plaque boucle de type aquitain en bronze émaillé
- (cliché J.-P. Cazes).



Les grottes du Volp : Enlène, les Trois Frères, le Tuc d'Audoubert

Robert Bégouën (1)

(1) : compte-rendu de la conférence du 17 mai 2008

Le 17 mai 2008, Robert Bégouën nous a présenté les trois cavernes du Volp dont il est le conservateur. Il nous a raconté l'histoire de leur découverte par sa famille au début du XX^e siècle et de la philosophie de leur conservation.

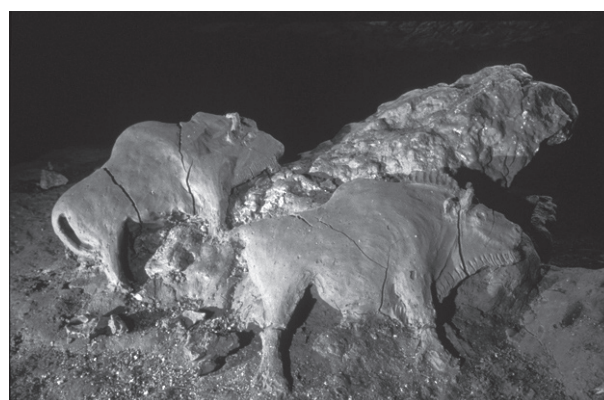
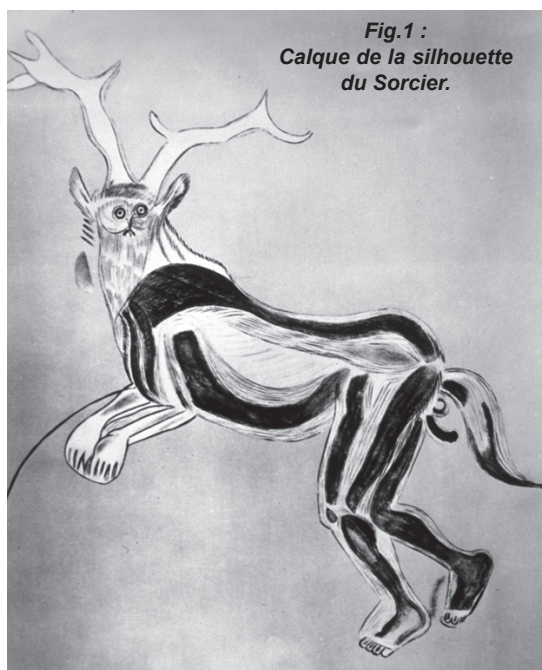
Il nous a fait visiter en image ces trois grottes depuis toujours rigoureusement protégées, et qui sont actuellement sous la sauvegarde d'une association familiale, l'*Association Louis Bégouën*, dont l'objet est la propriété, la conservation et l'étude :

La grotte d'Enlène, avec son important habitat magdalénien qui a livré de nombreuses œuvres d'art dont certaines sont des classiques du genre. C'est une grotte profonde qui communique par un long boyau avec la grotte-sanctuaire des Trois-Frères.

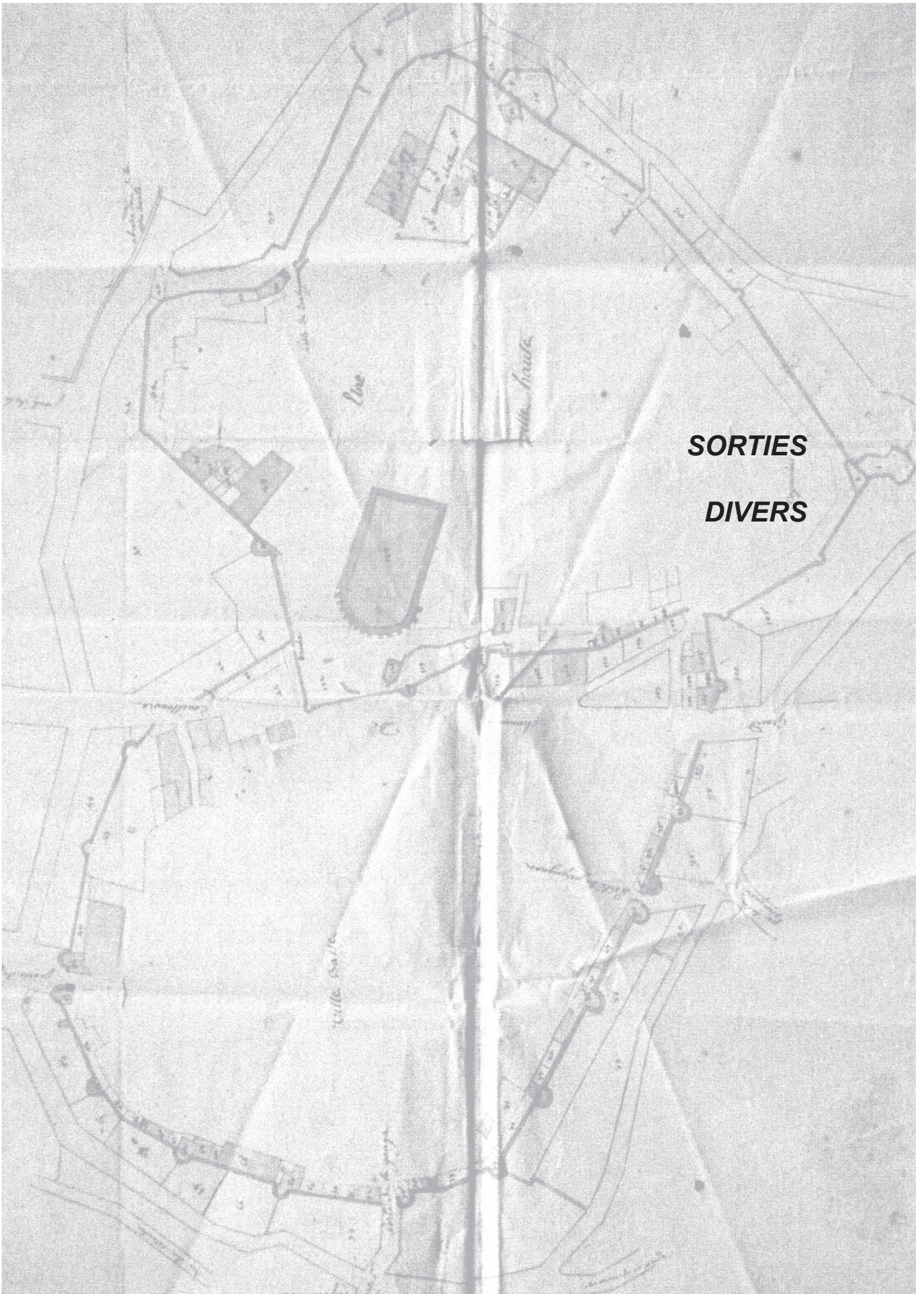
La grotte des Trois-Frères, avec ses centaines de gravures et peintures dont beaucoup sont regroupées dans une salle appelée dès le premier jour par les Bégouën « le Sanctuaire ». La célèbre silhouette du Sorcier (fig. 1), l'une des figures les plus populaires de l'art préhistorique, domine l'ensemble...

Enfin la caverne du Tuc d'Audoubert au fond de laquelle se trouvent les fameux Bisons d'Argile (fig. 2) et de nombreuses traces du passage des Magdaléniens : traces de pas sur l'argile du sol, concrétions cassées par se frayer un passage, crânes d'ours cassés pour en extraire les canines, silex et ossements fichés dans les parois, gravures pariétales. Ces vestiges sont les témoins muets mais évocateurs d'une intense activité spirituelle.

Depuis 15 ans, Robert Bégouën dirige une équipe pluridisciplinaire de chercheurs dont les travaux feront l'objet d'une importante publication qui paraîtra à la fin de cette année.







SORTIES

DIVERS



SORTIES ET EXCURSIONS

Barcelone : Exposition sur les Étrusques (1)

Colette Doutres

(1) : Compte-rendu de la sortie du 20 avril 2008

Dimanche 20 avril 2008, un groupe de personnes attend devant l'abri-bus de la ville : vous les reconnaissez ? Une soixantaine d'adhérents, membres de l'A.A.P.-O. et de l'Association Numismatique du Roussillon, sont fin prêts à partir en excursion à Barcelone afin d'aller admirer l'exposition sur les Étrusques, à la *Caixaforum*.

Laure Lebrat, adhérente de l'A.A.P.-O. et de l'ANR, en a eu l'idée : j'ai « attrapé la balle au bond » et à toutes deux, nous avons pu mettre sur pied cette sortie. Je remercie tous ceux qui en participant en ont assuré le succès !

Le principe de ces sorties est de laisser le plus de liberté possible à chacun, comme pour notre cas, le matin : certains ont pu porter leurs pas vers la *Plaça Real* (haut lieu des numismates et collectionneurs de timbres, cartes, etc...), d'autres en profitèrent pour flâner dans le *Barri Gotic*, ou aller visiter tel ou tel musée qu'ils ne connaissaient pas (Musée d'Histoire de Catalogne, Musée de la ville de Barcelone, Musée National d'Art Catalan où était présentée une superbe exposition sur l'Art Roman autour de la Méditerranée, Fondation Barbier-Muller également où sont superbement exposées sculptures, céramiques et tissus d'art précolombien).

La pause repas se fit au gré de ses papilles... Puis le bus nous amène en début d'après-midi vers la *Caixaforum*, dont le bâtiment, ancienne usine textile style ART NOUVEAU, de Puig i Cadafalch, est un exemple unique de l'Art Nouveau Catalan industriel. L'exposition sur les Étrusques a, je pense, ravi tout le monde de part la quantité des pièces exposées (plus de 250) provenant des plus grands musées tels que Le Louvre, le British Museum, La Villa Giulia de Rome, les Musées Archéologiques de Florence, Tarquinia et Cerveteri ...

Certaines dames, subjuguées par les magnifiques parures d'or exposées, ont pu, grâce à la « lorgnette magique » dont Monsieur Porra s'était doté, en admirer les plus infimes détails ! Le mobilier funéraire, la reconstitution des peintures murales d'une tombe, les nombreux bronzes ont ravi nos participants. Bon nombre d'entre eux ont pu également voir et entendre des extraits d'opéra dans la salle consacrée au *Palau de la Musica* et également des extraits de film de Chaplin dans l'exposition qui lui était consacrée, toujours à la *Caixa*.



Parure en or étrusque.

Enfin, on a pu également avoir un aperçu de la construction de ladite *Caixa* en montant sur le toit de l'édifice, avec de superbes cheminées !

À 17h, il a fallu repartir. Nous avons repris le bus, retour vers Perpignan !

Une expérience riche, à renouveler.



Toit de la Caixa de style Art Nouveau.



La Cité d'Elne : de l'Antiquité au Moyen Âge (1)

Aymat Catafau

(Maître de conférence, Université de Perpignan)

(1) : Compte-rendu de la sortie du 25 mai

Malgré une pluie fine et presque froide, les membres et amis de l'Association avaient répondu nombreux à l'invitation de visiter la cité antique et médiévale d'Elne le dimanche 25 mai, sous la conduite de Jérôme Kotarba et d'Aymat Catafau.

À travers la ville haute et la ville basse du Moyen Âge

Elne est dans une curieuse situation tout au long du Moyen Âge : prééminente sur le plan religieux, la ville est au cœur d'un diocèse soumis à la domination des comtes, puis des comtes-rois, qui ont leur capitale à Perpignan. Elne reste pourtant une cité, la seule de son diocèse, sur laquelle l'évêque exerce ses droits exclusifs de seigneur justicier et laïc. C'est dans la ville haute que l'évêque est installé, avec ses hommes, clercs ou hommes d'armes, dans sa cathédrale et le quartier qui l'entoure, dans son palais, son château et ses dépendances. À partir de ces hauteurs s'exerce son contrôle sur la ville et sur ses habitants.

Elne, centre religieux, la cité

Centre économique et politique avant la conquête romaine, *Illiberis* a retrouvé à la fin de l'Antiquité sa place prééminente. Profitant du déclin de *Ruscino* et de la faveur des empereurs romains chrétiens, elle prend le nom de la mère de Constantin, Hélène, et devient le *Castrum Helenae*. À la fin de l'Empire et à l'époque wisigothique, entre le IV^e et le VIII^e siècle, Elne se trouve ainsi pour quelques siècles, malheureusement presque sans documents, dans un entre-deux de l'histoire : elle a certainement à ce moment le rang de capitale politique du Roussillon, et aurait pu le rester. Un indice de cette position prééminente se trouve dans le récit de l'expédition de Wamba contre les rebelles de Septimanie, en 673 : à côté des places fortes des Pyrénées et des Albères (Llivia, Les Cluses, Ultera, Collioure), Elne est la seule localité « civile » mentionnée, où le roi, une fois son expédition menée à bon terme, reste durant deux jours avant de revenir dans la péninsule. Elne est alors tout naturellement le siège de la paroisse mère du Roussillon, appelée aussi *diocesis*. De là provient la prééminence religieuse de la cité, mais une prééminence qui s'arrêtera à cette dimension religieuse.

Car rien dans les sources postérieures ne permet de supposer que le pouvoir carolingien y ait fixé le siège de l'autorité politique et que les comtes y aient séjourné. De ce bref intermède de capitale politique et par voie de conséquence religieuse, Elne ne conserve plus que sa fonction de chef-lieu du diocèse, à laquelle ses habitants sont attachés, preuve que leur cité fut un jour au premier rang du Roussillon.

Cette anomalie, au regard de la règle commune qui voit habituellement coexister en un même centre urbain, en Catalogne comme ailleurs, les fonctions épiscopales et comtales (voire vicomtales), s'exprime dans les mots. Par sa fonction de centre diocésain, Elne est *civitas*, cité, et ses habitants, ceux tout au moins qui sont soumis à la loi de la cité et jouissent de ses droits, en sont les « citoyens », *cives*. Les Illibériens du Moyen Âge tiennent à cette distinction, dont ils s'honorent. Le privilège par lequel en 1396 ils obtiennent le droit de foire commence par ce rappel : « Afin que cette cité, qui est seule et unique dans les comtés du Roussillon et de Cerdagne, reprenne sa croissance... ». Nul doute qu'au-delà des paroles du roi, ce préambule reflète les termes mêmes de la requête des citoyens d'Elne, car on y décèle tout autant la justification du droit de foire que l'expression de la fierté citadine. Les documents, même les plus ordinaires, n'emploient le mot *villa* que pour désigner le territoire d'Elne, mais préfèrent celui de *ciutat*, en latin *civitas*, quand ils parlent de la cité, de la ville. À l'inverse jamais Perpignan n'est appelée *cité*, elle n'a pas droit à ce titre et ne saurait l'usurper ! Les Illibériens de plein droit portent, eux et eux seuls en Roussillon, le titre de *cives*, et ne se font pas faute d'en user.

La ville haute

La ville haute d'Elne – *intra muros* – est constituée par l'agglomération de trois buttes résiduelles, trois mamelons, séparés par de légères, mais encore très sensibles, dénivellations. Les deux principaux de ces mamelons portaient l'un la cathédrale, l'autre le palais et le château de l'évêque. La troisième est celle qui porte l'hôpital et la chapelle Sant Jordi.

La prison des laïcs détenus par la justice séculière de l'évêque est symboliquement située au contact de la ville haute et de la ville basse, au passage fortifié dit *Els Tres Portalets*, solide verrou entre la ville basse et la ville haute.

La ville basse

La ville basse est placée entre la campagne entourant Elne et l'autorité de la ville haute. Elle se livre plus difficilement à l'exploration de l'historien. Son occupation est pourtant sans doute aussi ancienne que la ville haute, du moins d'un point de vue de médiéviste. Les textes d'époque carolingienne, à côté du mot *civitas*, emploient souvent celui de *vicus* pour désigner Elne. Ce terme est moins exclusif que celui de « cité », ainsi une agglomération secondaire comme Céret a pu aussi être appelé *vicus*, tout comme le *Vicus* d'Ausona, devenu *Vic*, était le siège d'un autre évêché. Ce mot renvoie davantage à un carrefour routier, un lieu de peuplement né de l'activité des hommes avant d'être reconnu par un statut juridique précis. Il pourrait s'appliquer tout simplement à la ville basse, quand on le rencontre aux Xe et XIe siècles.

La ville basse a sans doute changé plusieurs fois de nature et d'aspect entre l'Antiquité et le Moyen Âge. Simple faubourg de la ville haute à l'époque pré-romaine, elle est devenue sous l'Empire romain, et elle reste durant l'Antiquité tardive et la période wisigothique et carolingienne, le centre de la cité. Le déplacement de la cathédrale dans la ville haute (dès le IXe siècle ou au début du XIe siècle ?), l'installation d'un château des évêques, et le développement autour de ces pôles de deux noyaux d'habitat des élites sociales, ecclésiastiques et militaires, de leurs « familles », de leurs serviteurs redonne à la ville haute une position directrice qu'elle avait perdue depuis dix à douze siècles. À ses pieds la ville basse, ouverte (?), est celle des paysans, artisans, dépendants des seigneurs de la ville haute.

Peut-être est-ce là que se trouve le marché de la ville, attesté indirectement par la mention du versement d'un setier de *blad mercadal*, blé « pour le marché ». Le dynamisme économique et social de cette ville basse est mis en lumière dès le milieu du XIIe siècle par les faveurs dont elle bénéficie de la part du seigneur évêque : celui-ci accorde à ses habitants le droit de se faire justice sur les habitants de la campagne entourant la ville, ainsi que le droit d'enfermer la ville basse dans des remparts. Les fortifications de la ville basse sont nées à ce moment, et marquent le succès de sa croissance.

À l'intérieur et autour de la ville basse d'Elne a prospéré une société mêlée d'agriculteurs, éleveurs, négociants, drapiers, artisans, où la diversité entraîne des compétitions, des rivalités internes, qui s'ajoutent à celles que l'on devine, tout au long du Moyen Âge, opposant la ville basse et la ville haute. Ces relations sociales sont régies par des règlements et des pratiques communautaires, qui veillent à maintenir la cohésion, à défaut d'harmonie parfois, entre les habitants de la cité, sous le regard toujours attentif de l'évêque et du chapitre, seigneurs tutélaires. De cette nécessaire régulation des rapports politiques est né le *Livre Vert*, cartulaire municipal qui conserve les règlements de la cité et les décisions de ses consuls. Il fut créé pour garder la mémoire de la norme commune, indispensable au bon gouvernement de la cité et reste une de nos meilleures sources pour connaître la cité médiévale et ses habitants.



Sortie en Catalogne sud (1) :
Les mines néolithiques de variscite de Gavà
Exposition :
L'Europe à la fin de la Préhistoire, les grandes lames de silex

(1) Compte-rendu de la sortie A.A.P.-O. du samedi 7 juin 2008

Valérie Porra-Kuteni

L'A.A.P.-O. a programmé le 7 juin 2008 une sortie pour visiter le parc archéologique de Gavà, où des mines de variscite ont été exploitées au Néolithique. Puis l'après-midi, sous la houlette érudite de leur président M. Martzluff les adhérents ont pu découvrir l'exposition temporaire du moment, présentée par le Musée d'Archéologie de Catalogne à Barcelone «*L'Europe à la fin de la Préhistoire, les grandes lames de silex*».

Gavà et les mines néolithiques de variscite.

Les Mines préhistoriques de Gavà sont les galeries minières les plus anciennes d'Europe, datées d'environ 6000 ans av. J.-C., en plein Néolithique. Pendant près de 800 ans, des communautés de paysans et de bergers ont extrait des filons de roche verte, la variscite, utilisée pour la confection de bijoux. Ces parures ont été échangées et diffusées dans toute la Catalogne et la France de l'époque (un grand nombre de perles en variscite ont été découvertes dans la grotte de Montou fouillée par F. Claustre, dans des niveaux datés du Néolithique et du Bronze moyen).

Une partie des structures minières exploitées durant cette occupation ont été retrouvées et fouillées. À ce jour, on connaît un ensemble d'une centaine de points d'exploitation sur une surface d'environ 200 hectares, la plupart situés dans l'aire urbaine de la ville de Gavà.



Galerie de mine de Gavà.



C'est ainsi que l'on a pu déterminer que ces mines ont été utilisées pendant le Néolithique, tant pour y jeter les déchets de l'activité minière et d'autres ordures, que pour y installer des chambres funéraires.

Une grande quantité d'objets de la vie quotidienne nous renseigne sur les divers aspects de ces communautés : les restes de leur alimentation, les pollens de leur environnement, les pratiques funéraires avec les dépôts offerts aux morts et jusqu'à leur croyances. En effet, la découverte exceptionnelle d'une petite idole en terre cuite donne un aperçu des préoccupations de ce peuple : un personnage féminin (petits seins bien visibles) semble assis en tailleur (ou sur un trône ?) les bras repliés, l'un sur les genoux, l'autre sur le ventre rond (femme enceinte). Les yeux sont marqués par des pastilles entourées de « rayons » gravés, rappelant certaines décorations de vases du Néolithique ancien (pour exemple vase de Leucate-Corrège en France). Ces représentations de divinités sont assez rares en Europe de l'ouest pour que l'on souligne l'intérêt de cette découverte, la plus ancienne figuration anthropomorphe de la Péninsule Ibérique (déesse-mère de la fertilité ?).

Ainsi, les mines préhistoriques sont un point de référence pour l'étude du Néolithique grâce à la singularité du site ainsi qu'à la quantité d'informations sur les communautés qui les ont utilisées.



Matériel mis au jour dans les mines de Gavà.

Le site a été nommé Bien Culturel d'Intérêt National, la première intervention archéologique a été menée en 1978 et le site a été ouvert au public en 1993. Depuis 2006, c'est un magnifique parc archéologique d'interprétation qui accueille le public, directement au-dessus des mines.

Le silex dans la Préhistoire

C'est au musée archéologique de Catalogne, que l'on pouvait visiter l'exposition temporaire « L'Europe à la fin de la Préhistoire, Les grandes lames de silex », organisée par le Parc des Sciences de l'université de Grenade et l'Association en Région Centre pour l'Histoire et l'Archéologie.

Nous reprendrons l'introduction de l'exposition « *Entre 4000 et 2500 av. J.-C., les sociétés préhistoriques ont modifié leur manière d'exploiter le territoire et le type de relations qu'elles entretenaient entre elles. Un processus de spécialisation de certains travaux fut mis en oeuvre au sein des petits groupes de cultivateurs et bergers, débouchant sur un début d'inégalité sociale. La production et la distribution de grandes lames de silex, présentant une taille inconnue jusqu'alors, s'inscrivent dans le cadre de ce nouveau contexte, de ce nouvel ordre social. Le spécialiste, l'artisan capable d'accumuler les connaissances et la maîtrise, constitue l'image d'un processus d'innovation technologique imparable, visible il y a 5000 ans déjà, et dans lequel nous sommes encore plongés à ce jour...* ».

Le **silex** est une variété de quartz, roche extrêmement dure dont la dureté n'est surpassée que par le diamant. Lorsqu'on brise un morceau de silex, la roche se fractionne de manière nette, ce qui permet d'obtenir des arêtes très tranchantes. Grâce à ses qualités, le silex est devenu pendant la période la plus longue de l'histoire de l'humanité, l'âge de la Pierre, le matériel le plus employé.

Ces outils en silex permettaient de couper la viande (des animaux chassés, et plus tard domestiqués), d'apprêter les peaux, de travailler les os, de faucher les céréales, etc. Leur forme n'est pas toujours associée à une fonction particulière, c'est pourquoi actuellement la tracéologie, révèle les traces de la dernière utilisation de l'outil sur un matériau particulier.

Une grande partie de la pierre utilisée en tant que matière première était ramassée dans les cours des rivières, sur les terrasses ou autres points environnants, parfois même des mines étaient exploitées.

Bien que depuis le début de la Préhistoire, les habitants du continent européen aient utilisé le silex pour élaborer des armes et des outils, c'est il y a environ 5000 ans que le travail de ce minerai atteignit son développement le plus important. Alors, dans différents endroits en Europe et moyennant diverses techniques, les artisans les plus habiles furent capables de produire de grandes lames de silex. Pour y parvenir, il était nécessaire de posséder une grande adresse technique, ainsi qu'une matière première de qualité. Les régions d'Europe qui disposaient des meilleurs gisements de silex, devinrent des centres de production, et diffusèrent ces grandes lames demandées par des habitants à des centaines de kilomètres de là. On évoque un vrai marché, avec certainement une sécurité des voies de distribution traversant différents territoires culturels, permettant de véhiculer d'autres phénomènes spectaculaires comme la civilisation des vases campaniformes, les sépultures collectives, le mégalithisme et ... ces grandes lames de silex.

Les grandes lames de silex étaient très utiles à l'exécution des différentes tâches quotidiennes, mais elles acquièrent très vite une grande valeur en tant qu'objets d'échange et de prestige.

Il existaient deux techniques essentielles de taille :

- La taille par percussion indirecte : la percussion s'effectuait sur un élément intermédiaire (plan de frappe) en corne de cerf.
- La taille par compression renforcée et avec levier : l'utilisation d'un levier permettait de multiplier la force et obtenir des lames plus régulières et plus larges.

Avec le temps, l'utilisation du métal a été substituée au silex. Pourtant, lorsque les artisans produisaient ces grandes lames, la technique de fusion du cuivre était déjà connue, et malgré cela, le silex lui fut préféré pendant longtemps. Mais le cuivre était encore rare et donc « cher ».

En outre, il était plus tendre que le silex, et moins approprié à certaines tâches. Enfin, les objets tranchants en silex étaient réutilisables, ils pouvaient être retouchés pour récupérer leur capacité de coupe, et non les objets en cuivre...

Quatre grands foyers de production étaient présentés dans l'exposition : en France la région du Grand-Presigny, en Espagne l'Andalousie, en Ukraine la région de Bodaki et en Bulgarie la région de Dobroudja.

- La région de Dobroudja (Nord-est de la Bulgarie) : la région du silex.

Le Nord-est de la Bulgarie est surtout constitué de dépôts calcaires riches en nodules de silex de grandes dimensions et de bonne qualité. Cela explique partiellement pourquoi cette région a été relativement bien peuplée à la fin de la Préhistoire et durant la Protohistoire, malgré des conditions de vie plus dures que dans le reste de la péninsule Balkanique. Ces nodules de silex se présentent sans fissures ni inclusions, et possèdent des mesures allant de 20 à 70 cm de long. Ceux-ci sont récoltés en surface ou dans des puits profonds.

L'exploitation de ces nodules de silex commence dès le Chalcolithique (vers 5000 ans avant notre ère en Bulgarie). Les grandes lames de silex sont taillées et retouchées par les artisans spécialisés, qui arrivent à produire de grands outils aux formes standardisées et très régulières. Leur couleur est généralement beige et elles sont appelées « lames dobroudjanaises » car découvertes pour la première fois dans la région de Dobroudja, lieu de production massive de ce type d'artefact.

Durant le Chalcolithique (du début à la fin du Ve millénaire), on a utilisé les outils sophistiqués fabriqués dans du silex de Dobroudja et sa diffusion a atteint la marge gauche du Danube et la côte occidentale de la Mer noire en Ukraine, approximativement à 500 km de son lieu d'origine.



Bloc de silex de l'exposition au Musée archéologique de Barcelone.

Les cultures du Nord-est de la Bulgarie ont connu un important développement durant le Ve millénaire comme le complexe culturel Kodzadermen-Gumelnitza / Karanovo VI à l'intérieur du pays et la culture de Varna près de la côte de la Mer noire. Notamment, la nécropole de Varna a montré par la richesse de ses tombes qu'il existait une société complexe et hiérarchisée précédant celles de la Mésopotamie et de l'Égypte. Avec les outils de pierre déposés dans ces sépultures de Varna, on a découvert plusieurs grandes lames de silex. Les plus longues et les plus régulières n'avaient pas été utilisées. De toute évidence, on peut les considérer comme des objets de prestige qui suggèrent l'expression du statut social élevé des chefs.

- Bodaki (Ukraine) : qualité et beauté.

L'Ukraine est un pays riche en ressources naturelles et notamment en différents types de silex, l'un des meilleurs, connu pour sa grande qualité, vient des affleurements de Volynie, région située près de la Pologne. Les grands blocs de silex de Volynie, de couleur noire ou grise, veinés, ne présentent aucune fissure et fournissaient une matière première exceptionnelle pour l'élaboration des grandes lames. Grâce à la qualité de ce silex, les habitants de ce territoire avaient des ateliers spécialisés dans sa transformation, comme le montre le mobilier de silex trouvé sur le site du village néolithique de Bodaki situé sur la rive de la rivière Gorin.

Le silex de cette zone est très caractéristique par sa couleur et par son extrême beauté. Visible sous la forme de petits galets de rivière, il était probablement récolté à la surface du sol, sur les versants des nombreux vallons tributaires de la rivière Gorin et bien sûr dans des mines.

Ce silex est très homogène et, pour les tailleurs préhistoriques expérimentés, il était relativement facile à travailler avec l'aide de percuteurs de pierre ou en bois de cervidé. Les retouchoirs en bois de cervidé aidaient à régulariser les bords des lames ainsi que différents éclats.

À partir de noyaux préparés, on pouvait obtenir de grandes lames.

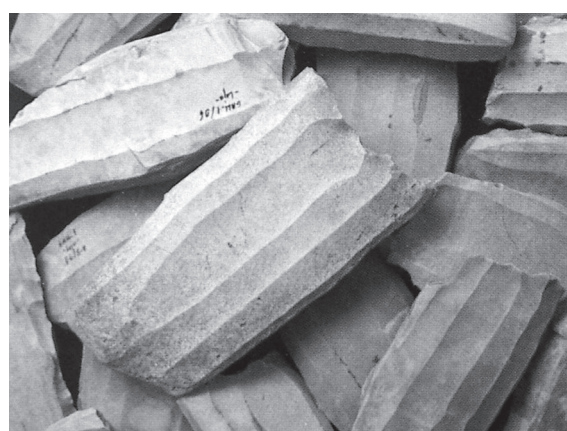
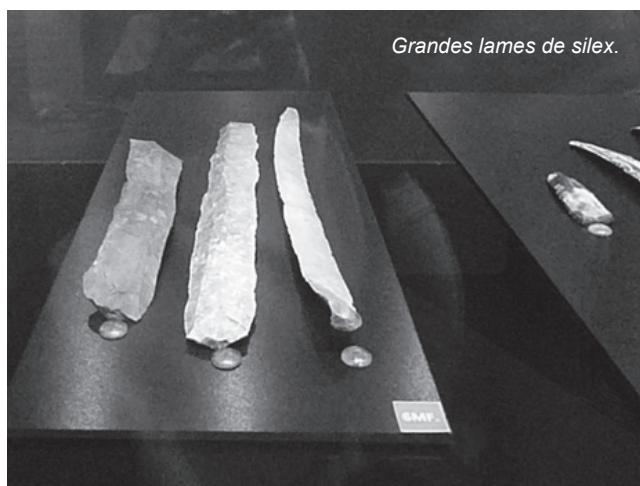
La situation géographique de Bodaki a contribué à l'existence de relations à longues distances, puisque le site se trouve dans une zone de contact entre différentes cultures. La production d'outils de silex très appréciés à cette époque, a dû certainement être un élément essentiel lors de l'établissement des réseaux d'échange. De fait, les grandes lames de silex de Volynie sont présentes dans de nombreux gisements situés parfois sur des territoires éloignés comme la Pologne, la Hongrie, ou la Roumanie. Il est évident que les contemporains ont apprécié la bonne qualité de ces outils, qui pouvaient servir pendant longtemps et qui, même cassés, pouvaient être réutilisés.

Parmi les objets les plus intéressants découverts lors des fouilles du site de Bodaki, figurent les statuettes féminines de déesses caractéristiques de la culture Tripolje. Les archéologues les ont trouvées dans beaucoup d'habitations de ce village, elles sont faites de terre cuite et devaient probablement être des éléments de culte domestique.

- Los Millares (Andalousie) : une enclave privilégiée.

En Andalousie, il existe une grande diversité de silex. Près de certains affleurements, on a trouvé des ateliers spécialisés dans la production de lames de ce matériel. Leurs produits étaient répartis sur tous les gisements de la région, dont Los Millares (près d'Almería), concentration villageoise très importante, de près de 800 âmes lors des plus forts développements urbains (- 3000 ans avant notre ère). Les habitants de Los Millares avaient des croyances et des connaissances techniques très évoluées. Ils sont même parvenus à appliquer la métallurgie du cuivre à la fabrication d'armes et d'outils ... et certains eurent le privilège de pouvoir acquérir les grandes lames de silex débitées dans la région.

Les grandes lames trouvées à Los Millares ont été réalisées à partir de plusieurs variétés de silex, inexistantes dans les environs immédiats de ce gisement. Leur provenance est liée aux réseaux régionaux de la circulation de ces produits, car les affleurements de silex exploités dans le cadre de cet artisanat spécialisé sont situés à au moins quelques 20 km de là. Il existe en Andalousie des gisements abondants de roches siliceuses près de Grenade, de Malaga ou de Huelva. Certains de ces affleurements présentent des exploitations préhistoriques de silex, comme ceux de Los Gallumbares (Loja, Grenade), Malaver (Ronda, Malaga) ou Los Castillejos de Montefrio (Grenade) où ont été découverts des ateliers spécialisés dans le débitage de lames de silex. Leurs produits étaient répartis sur tous les gisements de la région.



« Livres de beurre » (photo Université de Grenade).

L'un des éléments les plus surprenants de Los Millares est l'existence d'une métallurgie du cuivre très développée, employant des fours très simples construits dans des trous creusés dans le sol de certaines habitations et entourés d'une petite clôture de pierre et d'argile.

À quelque distance du village, se trouve la nécropole dans laquelle on a retrouvé plus de 80 tombes collectives. Elles sont disposées formant de petits groupes, qui traduisent probablement les relations familiales, sociales et symboliques existant dans la communauté.

Les riches mobiliers funéraires à l'intérieur ont permis de reproduire très fidèlement non seulement leurs croyances religieuses, mais également les conditions matérielles dans lesquelles se déroulait la vie de leurs propriétaires (petites idoles en os ou en pierre décorée, vaisselle en céramique ornée). Les grandes lames de silex sont exceptionnelles, et étaient déposées comme des éléments singuliers du mobilier funéraire de certains individus. Ceci semble mettre de nouveau en évidence les connotations de prestige qu'elles revêtaient.

- La région du Grand-Pressigny (France) : un grand centre producteur.

Pendant 500 ans (entre 3000 et 2400 ans avant J.-C.), la région du Grand-Pressigny est devenue un important centre de production de grandes lames de silex. Ses artisans produisaient des objets semi-finis qui pouvaient être transformés en une grande variété d'objets susceptibles de devenir des outils ou des objets de prestige.

Au Néolithique, la région du Grand-Pressigny était un vaste territoire traversé par des vallées le long desquels existaient différents espaces habités.

Sur les plateaux et les versants des vallées, on peut encore observer des restes d'activités de tailleurs de pierre (millions de déchets de taille) et on a même pu localiser des fosses excavées pour en extraire de grandes dalles de silex.

Vers 3000 ans avant J.-C., quelques tailleurs de la région du Grand-Pressigny se sont spécialisés et ont mis au point une méthode très sophistiquée pour produire des grandes lames. Une partie de celles-ci étaient probablement retouchée sur place et exportée dans une grande partie de l'Europe occidentale. D'autres lames étaient retouchées en poignards et utilisées sur place pour les activités domestiques traditionnelles. En perfectionnant ce système, ils ont pu obtenir des lames de plus en plus longues et régulières.

Une fois les lames extraites, le bloc originel de silex conservait une forme rappelant celle des anciennes «livres de beurre», et c'est sous ce nom populaire que l'on connaît ce type de pièces.

La taille impliquait plusieurs centaines d'enlèvements et une multitude de gestes techniques. Elle requérait de vastes connaissances (donc un long apprentissage), l'emploi d'outils spécifiques et un haut degré de technicité et de concentration.

Bien que beaucoup de ces poignards aient été utilisés comme outils à vocation domestique, on considère aussi que la production de grandes lames était d'abord destinée à obtenir des objets de luxe qui conféraient du prestige à leur propriétaire pendant sa vie et au moment de sa mort. En effet, différentes analyses ont permis de déterminer que certains de ces poignards trouvés dans des tombes, n'avaient jamais été utilisés, c'est à dire qu'ils avaient été considérés exclusivement comme des objets de prestige.

Le résumé de l'exposition a été effectué à partir du catalogue d'exposition « *Europa al final de la Prehistoria, Las grandes hojas de silex* », dont J.-C. Marquet était le commissaire d'exposition.



Lames du Grand-Pressigny.



Exemple de méthode de débitage du silex.



Exposition 2008 au Château-Musée de Bélesta:**« Ötzi, l'homme venu de la glace »****Compte-rendu de Valérie Porra-Kuteni (1)**

(1) Pôle archéologique départemental, CG66, chargée de conservation au Musée de Bélesta



*Moulage d'Ötzi lors de sa découverte sur le glacier du Similaun
(cliché Musée de Bélesta).*

Le Château-Musée de Bélesta a accueilli cette année une exposition présentant la découverte extraordinaire de la momie glacée du célèbre néolithique Ötzi, trouvé sur le glacier du Similaun (territoire italien du Tyrol du sud). Cette présentation a été réalisée par le Musée de Tende dans les Alpes-Maritimes, sous le patronage scientifique du professeur Henry de Lumley.

C'est en septembre 1991 qu'un couple d'Allemands a fait la découverte dans les Alpes redescendant d'un refuge de montagne, à une altitude de 3278 mètres dans les *öztaler*.

Si ce cadavre a d'abord été pris pour un infortuné alpiniste contemporain, l'habillement et l'équipement du corps glacé a rapidement laissé supposé qu'il pouvait s'agir d'un cas unique d'*hibernatus* préhistorique. En effet, après l'étude de ses accessoires et ses vêtements, on a pu déterminer qu'il vivait à la fin du Néolithique.

Habillement et équipement

Pour se protéger du froid, il portait un bonnet en peau d'ours brun maintenu par un noeud sous le menton et une cape confectionnée avec des tiges d'herbes de plus d'un mètre de longueur (herbes alpines). Il disposait d'une ceinture en peau de veau qui maintenait des jambières en peau de chèvre. Celles-ci possédaient aux extrémités une languette pouvant être introduite dans les chaussures pour garder la chaleur. La même ceinture retenait un pagne fait de peau de chèvre très mince, qui pendait jusqu'aux genoux, assurant de cette façon une protection de la poche de la ceinture. Il portait sous la cape, un manteau fait de pièces en peaux de chèvre, assemblées par des tendons d'animaux et des fils de laine.

En ce qui concerne l'équipement, il portait un sac à dos avec un cadre composé de morceaux de bois ronds et plats, un filet (pour chasser le petit gibier ?), deux petits conteneurs en écorce de bouleau (transport des braises ?) et enfin un « retouchoir » pour retailer les outils en silex, constitué d'une pointe en bois de cerf inséré dans du bois de tilleul.



*Mannequin d'Ötzi, avec reconstitution de son équipement
(cliché Musée de Bélesta).*

Pour chasser, il avait un arc d'un peu plus de 180 centimètres de long, en bois d'if, un carquois fait de fourrure de chamois et d'une baguette de noisetier, il contient 14 flèches dont certaines portent une pointe en silex. Les traits sont en pousses de viorne, d'une longueur de plus de 80 centimètres, détail intéressant, la partie avant est légèrement plus grosse que la partie arrière, afin d'assurer une bonne stabilité. L'extrémité de la flèche est munie d'une encoche pour recevoir une pointe. Le carquois contient également une corde de 2 mètres de longueur réalisée à partir de la fibre d'un arbre, il s'agit probablement d'une corde pour l'arc. Les pointes des flèches sont collées à l'aide de goudron à base de bouleau, le tout est renforcé par des tendons d'animaux. Deux flèches sont complètes et possèdent un empennage de forme radiale à trois pennes, il est fixé par du goudron et un fil très fin attaché en spirale. Quatre bouts de bois de cerf noués avec de la fibre végétale, se trouvaient aussi dans le carquois (matière brute pour confectionner des flèches ?). Le sac des bouts de bois est en peau de veau et contient trois outils en silex : un grattoir, une petite lame très effilée et un perceur. Des infimes traces de duvet retrouvées sur la lame laissent penser qu'elle était utilisée pour confectionner les empennages des flèches. La lame de son poignard est en silex, le manche est en bois de frêne. Son fourreau est réalisé par un assemblage de nattes de fins morceaux de fibres végétales. Il possède une hache en cuivre avec un manche en bois d'if, la lame est solidarisée au manche par une fente pratiquée dans celui-ci, le tout est entouré de bandes en peau d'animal mouillées. Il dispose de champignon d'amadou auquel est fixé des cristaux de pyrite, ce qui laisse penser qu'il disposait d'un briquet et des morceaux hachés d'un champignon poussant sur le bouleau, probablement à usage médical, assimilé à un antibiotique naturel.

Ötzi était donc équipé comme un chasseur en expédition ou... un guerrier en campagne.

Cet équipement lui permettait une certaine autonomie, cependant, il est seul, ce qui n'est pas normal ni dans une partie de chasse, ni dans une rixe, sauf s'il est le « gibier » ou un fugitif poursuivi.

Examen du corps

Mort naturelle ? Mort violente et accidentelle ?
Mort violente résultant d'un meurtre conséquence d'une rixe entre chasseurs ou même assassinat ?

À l'examen du corps, il apparaît que Ötzi, au moment de sa mort, était un homme âgé d'environ 40 ans, d'une taille de un mètre soixante centimètres pour un poids d'environ quarante-cinq kilogrammes. Il est assez athlétique et musclé. Il avait les cheveux bruns foncés, légèrement ondulés, la longueur minimale de sa chevelure est de neuf centimètres. Les examens de datation donnent une fourchette entre 3350 et 3300 avant J.-C.



Équipement d'Ötzi, retrouvé près de son corps
(cliché Musée de Bélésta).

Quelques semaines avant son décès, il avait été victime d'un « accident » et avait eu le nez et des côtes cassées.

On lui a découvert de l'arthrose au niveau du cou, de la hanche, des membres inférieurs et au niveau des articulations des pieds. En plus de ces affections, malgré ses quarante ans, Ötzi a l'aspect d'un vieillard, à tout cela vient s'ajouter une parasitose des intestins qui semble assez courante à cette époque. Comme il devait souffrir de douleurs intestinales, il se soignait, car on a retrouvé sur lui des champignons séchés et enfilés sur un fil, destinés à soigner et soulager cette pathologie.

Un scientifique italien, le docteur Eduard Egarter Vigl, médecin légiste à l'hôpital de Bolzano, responsable de la conservation de la momie, a constaté des blessures profondes sur la main droite de Ötzi. Selon lui, ces plaies auraient été infligées juste quelques heures avant sa mort. On peut déceler également une fracture au poignet droit qui tend à confirmer cette hypothèse. Certains chercheurs affirment que lors de la découverte de la momie, un couteau se trouvait maintenu par sa main droite.



Portrait d'Ötzi
(cliché Musée de Bélesta).

Des anthropologues autrichiens ont radiographié le corps de Ötzi, une pointe de flèche a été détectée dans la poitrine de l'homme des glaces. La flèche l'aurait atteint par derrière et aurait perforé le corps au niveau de l'épaule gauche infligeant une blessure très grave. La pointe de cette arme blanche, d'une longueur de 21 millimètres pour une largeur de 15 millimètres, a laissé un trou de deux centimètres !

Apparemment Ötzi semble avoir succombé suite à la gravité de ses blessures et probablement d'un manque de soin.

L'étude du contenu des intestins de Ötzi révèle que lors de ses deux derniers repas, il avait consommé des céréales, de la viande de cerf et de bouquetin. Voilà ce qui prouve que cet homme n'était pas un végétarien et n'est pas mort de faim et d'épuisement comme on l'a cru pendant longtemps. De plus des chercheurs ont déterminé qu'à sa mort Ötzi avait l'estomac vide, ce qui indique une digestion bien avancée. Les paléo-anthropologues avancent que son dernier repas devait remonter à un minimum de trois heures.

Les plus anciens tatouages connus au monde

L'examen du corps a permis de détecter également une quinzaine de tatouages, situés généralement dans des endroits peu visibles du corps. Ils ont été réalisés à l'aide de cendre frottée sur des égratignures.

Ces tatouages très simples (croix ou traits), sont à ce jour les plus anciens que l'on connaisse. Mais les scientifiques n'étaient pas au bout de leurs surprises : une analyse de la position de ces tatouages met un fait en évidence : neuf d'entre eux correspondaient à des points d'acupuncture ! Certains de ces tatouages sont situés le long du méridien des reins afin de pouvoir soigner les douleurs dorsales. Une croix près de la cheville gauche, est en particulier, effectivement située en un point considéré comme majeur dans le traitement du mal de dos. Cinq autres tatouages sont situés sur les méridiens de la vésicule biliaire, de la rate et du foie pour soigner les douleurs intestinales.

Il s'agit donc de tatouages à vocation thérapeutique ayant un rapport médical évident. Il s'agit d'un moyen de traitement indiquant les endroits où effectuer une pression pour soigner les différents maux dont Ötzi souffrait.

Les origines d'Ötzi

Les chercheurs ont étudié différents isotopes des minéraux présents dans la momie, ils les ont comparés à ceux présents à l'état naturel dans la région entourant le lieu de son décès. Par exemple, la proportion des isotopes de l'oxygène indique où il a puisé son eau potable. La composition de l'émail de ses dents qui s'est minéralisé durant son enfance, indique qu'il a grandi à une altitude plus faible, au sud de l'endroit où il a été retrouvé.

Les mêmes isotopes dans les os, qui se reminéralisent durant toute la vie, laissent penser que Ötzi est allé en altitude durant ses dernières années de vie. Toutes les données recueillies ont permis de pouvoir identifier le site le plus probable où Ötzi a pu grandir. Un endroit situé à environ 60 kilomètres au sud du lieu de sa mort.

Il s'agit de la vallée de l'Eisack, le site de Feldthurns, qui a déjà livré aux archéologues des vestiges remontant à l'âge du Cuivre, la période durant laquelle a vécu Ötzi. Les informations fournies par l'argon laissent penser qu'il aurait plus tard vécu dans la vallée de l'Etsch pour se rendre par la suite dans la région d'Ötztal où il a succombé.

Circonstances de la mort de Ötzi

Une multitude d'hypothèses ont été avancées sur la mort de Ötzi : un paysan recherchant ses bêtes égarées dans la montagne, un chasseur en traque, un acte sacrificiel envers un dieu, un fugitif traqué. On se perd en conjectures.

Qu'avons-nous de concret concernant «l'affaire Ötzi» ?

D'abord, d'après les examens de son équipement, il semble qu'il était incomplet pour une expédition dans la montagne, ce qui laisse supposer qu'il n'avait pas prévu de s'y rendre et que s'il l'a fait, c'est qu'il a dû prendre cette décision de manière impromptue.

Son arc était hors d'usage et il était occupé à en confectionner un nouveau avec des moyens de fortune. Son carquois était endommagé.

Il porte des blessures profondes à la main droite qui lui ont été infligées quelques heures seulement avant sa mort, il a également une fracture du poignet droit.

Il porte des blessures perforantes encore plus graves au niveau du thorax : une pointe de flèche en silex à traversé l'omoplate gauche et a pénétré dans la poitrine, cette flèche a fait un trou de deux centimètres de diamètre. Actuellement, une telle atteinte au corps nécessiterait une intervention chirurgicale rapide pour porter les soins indispensables et le succès ne serait peut-être pas probant, sans parler des fortes probabilités d'une hémorragie interne.

Ötzi souffre également d'arthrose assez étendue au corps. Il a quarante ans, au Chalcolithique, cet âge qui actuellement peut encore être qualifié d'assez jeune, correspond à un vieil homme presque un vieillard.

Que peut-on en déduire ?

Si le corps d'un homme contemporain était retrouvé maintenant, portant les mêmes blessures et mort relativement récemment, cette affaire ferait l'objet d'une enquête policière, d'une autopsie et de tous les devoirs qui incombent à l'élucidation des faits. Les blessures relevées similaires à celles de Ötzi ne laisseraient aucun doute quant à la conclusion de coups et blessures ayant entraîné la mort, probablement un meurtre voire un assassinat.

On peut sans doute retenir l'hypothèse d'un combat, une rixe. Mais pourquoi ?

Ötzi est-il un chef vieillissant et sur le déclin, dont l'autorité est contestée par un ou par plusieurs membres de la tribu, plus jeunes et ambitieux ? Cette possibilité ne peut être exclue, car Ötzi porte une hache à lame de cuivre, chose rare et enviée à cette époque. On peut également supposer qu'il s'est emparé de cette arme lors d'un combat.

Ötzi, âgé et souffrant était-il un fardeau pour un groupe de chasseur en traque ? Ralentissait-il la cadence d'un groupe de chasseurs à la poursuite d'un animal ? Des hommes lui auraient-ils reproché son manque d'allant et il en aurait découlé une sérieuse bagarre ?

Dans ces deux cas Ötzi doit faire face à une agression de probablement plusieurs hommes, il prend des coups, se défend comme il peut, il frappe avec son arc et pare avec ce dernier. Son arc se brise, il est sérieusement blessé à la main droite, son carquois ayant reçu un choc violent porté par un adversaire, est endommagé ainsi que les flèches qu'il contient.

Succombant sous le nombre, il ne doit son salut que dans la fuite. Il a peut-être également porté des blessures sérieuses à un ou plusieurs adversaires dont la colère redouble. Voyant leur proie s'enfuir, ils décident de le traquer comme un animal. Le temps qu'ils se réorganisent, Ötzi à pris de l'avance, mais où peut-il aller pour échapper à ses poursuivants ?

Il pense à la montagne, il connaît bien le terrain, car à la bonne saison, il y mène ses bêtes en pâturages, il n'a d'ailleurs pas d'autre choix. Les chasseurs sont plus jeunes et plus rapides que lui et il souffre de la blessure de sa main droite et de la fracture de son poignet, lui interdisant désormais d'engager un combat avec ses adversaires plus déterminés que jamais. Au cours de la poursuite, Ötzi se trouve à portée de flèche, l'un de ses adversaires lui décoche un tir alors qu'il tourne le dos et le touche à l'omoplate gauche, provoquant la blessure que nous connaissons.

Il est possible que Ötzi tente d'enlever le trait, mais la pointe ébranlée par le choc ou mal fixée reste dans la blessure. Entre temps les conditions climatiques se sont dégradées et une neige dense tombe, limitant fortement la visibilité, effaçant les traces au sol, les poursuivants dépités comprennent qu'ils ne le retrouveront plus et abandonnent la traque.

Ötzi parvenu dans la montagne, se doute bien que ses adversaires ont lâché prise à cause de la tempête de neige. Il est épuisé, il souffre, il a froid, ses blessures très graves l'ont fortement diminué, il est à bout.

Ne pouvant plus progresser, il trouve un abri sommaire contre le vent glacial en se dissimulant dans une excavation naturelle du sol, la neige commence à le recouvrir, il sent la vie qui s'enfuit, le froid l'assoupit. Il est fatigué, il a besoin de dormir, il se laisse aller à son envie et sombre dans un état comateux. C'est comme cela que la mort le surprend, la neige continuant à recouvrir le terrain deviendra son linceul.

À plus de trois mille mètres d'altitude en montagne, le gel transformera la neige recouvrant Ötzi en sarcophage de glace, protégé des agressions externes de l'environnement, il réapparaîtra plus de cinq mille trois cents ans plus tard, témoin bien involontaire de son époque lointaine... pour notre plus grand intérêt.

FENÊTRE SUR LE SUD

Andrée Basso

Devenue traditionnelle, cette appréciable rubrique donne un bon aperçu de la recherche archéologique de la Province de Girona vue à travers la presse. La synthèse de ces articles traduits en français par Andrée Basso, qui a créé cette utile « fenêtre », a parfois été assortie d'une note qui précise la portée ou les limites de certains articles. Les articles sont présentés par ordre chronologique des sites qui y sont présentés.

Découvertes de vestiges ibères sur le tracé de la Ligne à Grande Vitesse

Les archéologues qui assurent le suivi des travaux de la LGV, dans la région du *Pla de l'Estany*, ont mis au jour, près de *Sant Esteve de Guialbes*, un site recelant 70 silos datés du III^e s. et du II^e s. avant J.-C. Cette découverte n'est pas une surprise, car ce secteur avait déjà livré des silos de cette époque. La fouille a livré une grande quantité de mobilier céramique, toutefois, rien d'exceptionnel qui justifie d'arrêter les travaux en cours ou de modifier le tracé de la LGV.

D'après *El Punt*, 05/02/08

Découverte des escaliers de l'entrée triomphale de l'amphithéâtre de Tarraco

Les archéologues qui travaillent à l'amphithéâtre de Tarraco ont mis au jour les escaliers menant à la porte *Trimphalis*. Il s'agit de six marches qui confirment que l'entrée du monument se faisait, dans l'Antiquité, par l'actuelle promenade des *Palmeres*. Ces marches sont constituées de pierres de taille qui étaient dissimulées sous les décombres occasionnés par les bombardement de la ville lors de la Guerre civile. Cet espace sera aménagé pour une meilleure visite de l'amphithéâtre.

D'après *El Punt*, 28/11/2007

Découverte d'un aqueduc romain à Constanti, suite à l'effondrement d'un pont

La structure médiévale du pont de *Les Caixes de Constanti*, dont une partie du parement s'est effondrée suite à des travaux, est en réalité une reprise d'un pont précédent qui date de l'Antiquité. Ce serait un aqueduc romain, probablement privé et peut-être en relation avec la ville de *Centcelles*, « dont on ne connaissait rien et qui représente une découverte exceptionnelle, tant du point de vue scientifique que patrimonial » a déclaré l'archéologue Josep Anton Remola. Ce pont de plus de 60 m de long supporte une canalisation qui mesure 2 m de large, ce qui est exceptionnel.

La partie de l'aqueduc qui est conservée mesure 3,50 m de haut. La partie médiévale avait été aménagée au dessus. La fonction de cet aqueduc était de capter l'eau du *Francoli*, de la stocker et de la répartir à travers la plaine fertile jusqu'à *Tarraco*. Il servait également à alimenter les thermes de la ville romaine de *Centcelles*, très proche. Cette découverte exceptionnelle qui affecte les travaux conduira à élaborer un nouveau projet.

D'après *El Punt*, 18/04/08

Une partie de muraille romaine découverte près de l'ancienne Maison de la Monnaie à Besalù

Une partie de la muraille romaine, bien conservée, a été mise au jour près de l'ancienne Maison de la Monnaie. On distingue bien la partie antique de la partie médiévale. On envisage de la restaurer et de la rendre visible au public, bien qu'elle soit située sur une propriété privée.

D'après *El Punt*, 15/05/08

Une urne antique mise au jour lors de fouilles archéologiques derrière le théâtre de Gérone

Les travaux archéologiques effectués à la Place du Pallol de Gérone, ont permis la découverte d'une urne funéraire romaine. Elle a été découverte dans la cinquième phase des travaux, dans la partie la plus profonde du sous-sol. Elle est en terre cuite, bien conservée et mesure une vingtaine de centimètres de haut comme de large. Pour la dater précisément, les archéologues vont devoir l'ouvrir. Toutefois, ce que l'on sait déjà sur les pratiques funéraires antiques ainsi que sur la forme des céramiques de cette époque, permettent de la situer entre le I^{er} s. avant J.-C et le I^{er} s. après J.-C. Les travaux se sont poursuivis jusqu'au substrat géologique.

D'après *El Diari de Girona*, 27/05/08

Découverte de deux cellules de prison romaines à l'intérieur de la mairie de Tarragone

Les archéologues ont mis au jour, dans la mairie de Tarragone, deux cellules du cirque antique, d'où sortaient les quadriges. Ces vestiges ont été mis au jour suite à des travaux réalisés pour installer un ascenseur. Des documents anciens évoquaient la possibilité de la présence de ces prisons romaines sous l'actuel bâtiment municipal. La conseillère municipale à la Culture, au Patrimoine et à l'Enseignement Maria Rosa Rossell a expliqué que le sous-sol recélait également l'entrée d'un refuge datant de la Guerre civile. Les autorités locales envisagent d'aménager ces installations afin d'y organiser des visites en petits groupes. Quant aux cellules antiques, il s'agit de deux des quatorze prisons que possédait le cirque de Tarragone, édifié à la fin du 1er s. après J.-C. Une seule d'entre-elles sera ouverte à la visite.

D'après *Diari de Girona*, 07/11/2007

Deux édifices d'époque romaine découverts à Besalú

La mise au jour de deux édifices antiques, datés entre le 1er s. avant et le 11e s. après J.-C., obligent la mairie à renoncer à la construction d'un parking prévu à cet endroit. L'édifice le plus ancien qui a été découvert présente deux phases d'occupation : l'une de la seconde moitié du 1er s. av. J.-C., l'autre du second siècle après J.-C. Le second édifice, quant à lui, aurait été construit au second siècle de notre ère et pourrait être lié à l'industrie du fer. Cette zone sera aménagée pour l'accueil du public.

D'après *El Diari de Girona*, 15/12/2007
El Punt, 15/12/2007

À Tarragone, des vestiges funéraires et une mosaïque antique sont mis au jour

Les fouilles dirigées par les archéologues de l'entreprise Nemesi au couvent des Clarisses de Tarragone, ont permis la découverte d'un mur long de 6 m, qui pourrait être rattaché à l'ensemble architectural d'une nécropole paléochrétienne. Attenant au mur, un sol de mosaïque a été mis au jour. Il est composé de grosses tesselles blanches avec un motif décoratif fait de tesselles rouges et noires plus petites. On a également trouvé une « sorte de puits » qui pourrait être un four ou un bûcher. Deux sépultures, l'une en amphore, l'autre faite de tuiles, ont également été découvertes. De même, les archéologues ont mis au jour une céramique décorée d'un relief en forme de pénis.

D'après *El Punt*, 06/12/07

Une partie des tombes wisigothiques de Sarria de Ter seront conservées et couvertes avec des plaques de verre

Les exceptionnels vestiges wisigothiques mis au jour au *Pla de l'Horta* à Sarria de Ter, ont incité la municipalité à conserver et à monter 2 des 59 tombes mises au jour sur le site. Elles seront couvertes de verre pour faciliter les observations. De même, des panneaux explicatifs sur cette période historique seront installés. Ces tombes ont été découvertes lors des recherches effectuées sur la nécropole de la villa romaine proche où une vingtaine de sépultures antiques ont également été mises au jour.

D'après *El Punt*, 01/12/07

Découvertes de tombes d'un cimetière médiéval à l'église de Sant Baldiri

Les fouilles archéologiques menées à l'église de Sant Baldiri, sur le territoire de Port de la Selva, ont permis de localiser des tombes médiévales au nord de l'édifice. Ces travaux ont également permis la découverte de deux portes d'accès au cimetière, jusqu'alors enterrées, comme l'a expliqué l'archéologue Gema Vieyra. Ce sont les tous premiers résultats du projet de fouille et de réhabilitation de l'ermitage. Les tombes se situent dans un espace restreint. L'une d'entre elles est constituée d'un caisson fait de dalles rectangulaires et est orientée nord-sud. La seconde, à flanc de colline, entaille un peu la roche et présente des murs maçonnés et parementés. « L'intérieur de la tombe est constitué de quatre dalles quadrangulaires, épaisses et taillées dans une roche qui a dû être extraite à proximité », selon G. Vieyra, qui ajoute « cette tombe possède également 3 tuiles entières de tradition antique ». La troisième sépulture contient les restes d'un individu assez jeune ; elle est située au point le plus haut du site et c'est la plus simple dans son aménagement : le corps repose dans une simple fosse en terre, recouverte de dalles. Les travaux ont également permis de découvrir des éléments architecturaux, dont deux accès près du mur nord de l'église qui devaient permettre d'entrer dans le cimetière. Jusqu'à présent ces éléments étaient invisibles, car situés sous le niveau de terrain actuel. Au cours de la fouille, des mobiliers antiques ont été trouvés : des fragments d'amphores nord-africaines et tardo-romaines. Il est un peu tôt pour donner des datations précises de ces céramiques, sauf pour l'une d'entre elles qui daterait des VIe-VIIe s. après J.-C.

D'après *El Diari de Girona*, 13/11/07

Découverte de deux tombes d'enfants datées du Xe s. lors des fouilles à Santa Cristina de Aro

Les fouilles archéologiques menées près de l'église de Belloc à Santa Cristina de Aro, ont permis de découvrir deux tombes d'enfants du Xe et Xle siècles. L'un des deux enfants serait un nouveau né, l'autre serait âgé de 6 ou 7 ans. Les archéologues pensent qu'il s'agit de deux fils d'une famille aisée de l'époque. Les travaux dirigés par l'archéologue Lluís Palahi, ont été réalisés avec la participation de sept étudiants de l'Université de Gérone. Les travaux, dirigés par l'archéologue Lluís Palahi, ont été réalisés avec le concours de sept étudiants de l'Université de Gérone. Le site est constitué d'un édifice qui a une longue histoire. D'origine antique, il a été modifié et réutilisé jusqu'à nos jours où il sert d'église paroissiale. Il présente un intérêt scientifique certain, étant donné la longue occupation du bâtiment. Par ailleurs, les archéologues recherchent s'il existait une villa romaine près de l'église. En grande partie fouillé dans les années 80 par Lluís Esteva, le noyau central de l'église de Belloc est constitué par une structure d'origine antique, probablement un édifice thermal dépendant d'une villa non encore découverte. Lluís Palahi a laissé entendre que des sondages seraient effectués dans les champs alentour pour tenter de localiser cette dernière.

D'après *El Diari de Girona*, 24/05/08

Découverte d'un cimetière médiéval au village de Santa Creu de Rodes

Les fouilles archéologiques au village médiéval de Santa Creu de Rodes à Port de la Selva, ont mis au jour une nécropole datée entre le VIIIe et le IXe s., ainsi que les traces d'un village occupé du XIe au XVIe s. Par ailleurs, l'analyse de documents permet d'avancer que près de 250 personnes vivaient dans ce village. L'église était desservie par 3 ou 5 prêtres qui étaient également au service du monastère de *Sant Pere de Rodes*. Pour cette campagne, les fouilles qui concernent un espace de plus de 100 m², se sont centrées à l'intérieur d'une maison qui donne sur la place du village et ont permis de localiser une nécropole médiévale, creusée dans le rocher et constituée de tombes anthropomorphes. Ces tombes, au nombre de cinq, sont mal conservées, car les maisons du village ont été construites par dessus. Ce cimetière coïnciderait avec la première phase d'édification de l'église. Parmi le mobilier archéologique mis au jour, on signale un fragment de meule, des objets du quotidien (lampe à huile, ciseaux), des outils (une hache en fer), une boucle de ceinturon, quelques monnaies datées entre 1416 et 1458. Quant à la céramique, la plus ancienne date de la fin du XIIIe/XIVe s. et la plus récente du XVIe s. Il semble donc qu'il y ait eu une occupation permanente du site. La maison fouillée, d'une surface de 90 m², comporterait deux étages car un pilier central qui servait de support à une grande poutre, a été mis au jour.

Le principal objectif de cette campagne de fouilles était de montrer l'importance de ce site car on ne possédait que des photographies des fouilles des années 70 et des années 90. L'an prochain, il est prévu de fouiller les zones adjacentes, mais il ne sera pas possible de délimiter l'emprise totale du village.

D'après *El Diari de Girona*, 27/11/07

La salle capitulaire du monastère de Ripoll mise au jour

Suite à une intervention archéologique, le département de la Culture a mis au jour les fondations de la salle capitulaire du monastère du XIe s. Elle se situait au niveau des absides. D'après Miquel Sitjar, délégué à la Culture, on soupçonnait qu'elle se trouvait à cet endroit, et on a profité de la célébration du millénaire de l'élection de l'abbé Gliba pour effectuer des recherches. Le monastère était beaucoup plus grand que ce qu'on peut voir aujourd'hui, des zones ayant disparu lors de l'incendie de 1836. Déjà, d'après les historiens du XIXe s., cette salle capitulaire se situait dans le secteur des absides. Il incombe maintenant au Patronat du monastère ou à la municipalité de diffuser ces nouvelles connaissances et de rendre ces fondations visibles.

D'après *El Diari de Girona*, 11/04/08

Découverte des vestiges d'un bateau médiéval à Barcelone.

Les travaux de construction d'un parking souterrain dans le quartier de Barceloneta, dans une zone où la mer était présente au Moyen Âge, ont mis au jour un navire qui, d'après les archéologues, a coulé au XIIIe ou au XIVe siècle. Il mesure 6 m de long sur 3 m de large. La technique de construction permet de dire qu'il venait de l'Atlantique. Une datation au radiocarbone sera effectuée afin de déterminer son âge exact ainsi que l'époque où il a coulé. Dans les prochains jours, il sera démonté et envoyé au Centre d'Archéologie Sous Marine de Catalogne, à Gérone, où il sera immergé dans de l'eau et des résines pendant 4 ans, puis il sera exposé au Musée d'Histoire de la ville.

D'après *El Diari de Girona*, 11/05/08

Découverte à Montsoriu d'un lot de 400 pièces de vaisselle du Moyen Âge

La campagne archéologique de cet été et de cet automne au château gothique de Montsoriu a été une des plus prolifiques, car elle a permis de localiser un extraordinaire ensemble de plus de 400 pièces de mobilier archéologique, objets de la vie quotidienne, et qui correspondent au moment de l'abandon du site au XVIe siècle. Cet ensemble est constitué de vaisselle de table (écuelles, plats, salières, huiliers, coupes et cruches en verre), d'ustensiles de cuisine (marmi-

tes, lèchefrites), d'objets de la vie quotidienne (flûtes en os, dés à coudre), d'objets métalliques (lampes à huile, dés à coudre, boucles de ceinturon, couteaux et faux). Toutes ces pièces se trouvaient au fond d'un silo, situé sur la place d'armes de la fortification où elles ont été jetées, après que le château eut changé de mains et soit sur le point d'être abandonné. Le directeur du Musée Ethnologique, Jordi Tura, a déclaré : « nous nous trouvons devant une des collections les plus significatives qui ont été découvertes lors d'interventions archéologiques terrestres ». La vaisselle de table est composée d'une cinquantaine de pièces (céramique). Une trentaine d'objets sont en verre. Certains des céramiques présentent des décors émaillés et proviennent sûrement de centres de production catalans. Quant aux objets en verre, au XVI^e siècle, les principaux centres européens de production se situaient en Catalogne et en Italie (Murano à Venise). On a également mis au jour de nombreux restes de faune, ce qui permettra d'appréhender les habitudes alimentaires du château. Notons également la présence de deux flûtes en os, objets singuliers pour l'archéologie catalane, mais qui présentent quelques analogies avec des découvertes faites en Angleterre, en France et dans d'autres pays d'Europe. Il est prévu que cette fortification à cheval sur le territoire d'*Arbucies* et de *Sant Feliu de Buixaleu* soit ouverte au public début 2009.

D'après *El Diari de Girona*, 09/11/07

D'après *El Punt*, 13/11/07

Découverte d'un ensemble de peintures médiévales dans le plafond de la mairie de Barcelone

Une équipe de restaurateurs a découvert des peintures gothiques dans le plafond de l'ancienne salle des élections de Barcelone. La polychromie d'origine datant du XVe siècle était dissimulée sous des couches de peinture appliquées à la fin du XIXe et au début du XXe. Elle est apparue par hasard, lorsqu'on a prélevé des échantillons de tous les plafonds de l'édifice pour en faire des analyses chimiques. Cette découverte est exceptionnelle car en Catalogne, peu de bâtiments du gothique civil sont conservés. Les restaurateurs ont découvert des scènes fraîches et gaies qui ne sont pas répétitives : des hommes, des animaux fantastiques, comme des singes jouant de la trompette. On peut penser que lors des Expositions Universelles de 1888 et de 1929, le ton désinvolte de ces représentations n'a pas plu aux autorités qui ont décidé de repeindre ces figures.

D'après *El Punt*, 13/02/08

Les nouveautés de la bibliothèque

Guillaume EPPE

Bibliothèque du 01/10/2007 au 08/09/2008

La fréquentation au 8 septembre 2008 s'élève à 308 personnes dont 218 adhérents de l'A.A.P.-O. soit une baisse de 18,73 % par rapport à 2007 – et une baisse de 3,11 % pour les adhérents fréquentant la bibliothèque (379 personnes en 2007, dont 225 adhérents au mois de septembre).

La fréquentation en pourcentage est plus éloquente. Les adhérents de l'A.A.P.-O. et autres passionné(e)s d'histoire et d'archéologie se chiffrent à 44,80%, les agents de l'INRAP représentent 25,65%, les étudiants de l'Université de Perpignan représentent 9,42% alors que les enseignants n'en représentent que 8,44%. Viennent ensuite les étudiants de Montpellier et des personnes du Conseil Général représentant chacun 4,54%. Les étudiants de l'université d'Aix-en-Provence 1,95%. Un groupe privé d'archéologie et le SRA ferment la marche avec, tous deux, 0,32%.

À ce jour, le fichier bibliothèque disponible sur internet compte 18395 références dont : 2183 ouvrages, 996 TAP (tirés à part) et extraits, 1807 articles de colloque, 13409 articles de revues.

L'ensemble des fichiers de la bibliothèque compte 19183 références dont les 18395 consultables sur internet. Parmi celles qui n'y sont pas il y a : DFS INRAP (242 références), Cartes (99 références), Cadastres et extraits cadastraux (75 références), Revues (288 références), SRA/SDA (84 références).

Les cartes sont classées, inventoriées et mises à l'abri dans des classeurs spéciaux. De plus, deux collections de revues viennent d'être complétées par des dons : *L'Exocetus Volitans* (Série complète, don de M. Yves Chevalier), *Les Nouvelles de l'Archéologie* (série complète à partir du numéro 0, don de M. Lucien Bayrou).

Parmi les nouveautés, il faut noter la reprise des échanges, grâce au fichier des échanges du CEPC, avec le Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye, avec le Musée Joseph Déchelette à Roanne (en lieu et place de la *Revue Archéologique du Centre de la France* qui est sur le net www.revues.org), avec la *Société Archéologique du Midi de la France* (échange commencé en mai) et avec les *Cahiers de l'ASER Centre-Var* (échange commencé en septembre).

À cette date, l'A.A.P.-O. échange le bulletin *Archéo-66* avec 52 associations et institutions dont 22 en France, 19 en Espagne, 5 en Italie, 2 en Allemagne, 1 en Andorre, 1 en Belgique, 1 au Portugal, 1 en Suisse. Le coût des envois pour les échanges est de l'ordre de 185 euros.

Revue : 58 titres de revues, 230 tomes.

Dons : 25 revues, 182 tomes

Échanges : 27 revues, 37 tomes

Acquisitions : 5 revues, 10 tomes

Autres : 1 revue, 1 tome

Dons de revues

AMICS. Bulletin de l'Association pour la Maintenance et les Intérêts de Cameles dels Aspres et de son Site : 2 (janvier 1980), 4 (automne 1980), 5 (janvier 1981), 12 (automne 1982), 24 (automne 1985), 28 (hiver 1986), 29 (printemps 1987), 30 (été 1987), 31 (automne 1987), 32 (1988). Don G. Lannuzel.

Archéologia : n°446 (juillet-août 2007), 447 (septembre 2007), 448 (octobre 2007), 449 (novembre 2007), 450 (décembre 2007), 451 (janvier 2008), 452 (février 2008), 453 (mars 2008), 454 (avril 2008), 455 (mai 2008). Don C. Salles.

Archéopages : n°20 octobre 2007*. Don J. Kotarba.

Atrium : n°31 (octobre-novembre 2007), 32 (décembre 2007-janvier 2008), 33 (février-mars 2008). Don de la revue.

Avenç (L') : 14 (mars 1979), 38 (mai 1981). Don A. Toledo i Mur.

Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales : 36e volume, 1895. Don J.-P. Comps.

Bulletin de la Société des Amis de Vienne : 83-4 (1988), 84-1 (1989), 84-3 (1989), 89-1 (1994), 90-3 (1995), 101-3 (2006). Don F. Dory.

Bulletin de liaison de l'ASPAVAROM : n°4 décembre 1995. Don J.-P. Comps.

Bulletin périodique de l'Association Française de Philatélie Thématique, supplément du Groupe Géologie et Préhistoire : n°105 (décembre 2007). Don M. Martzluff.

Cahiers du GRAHMA (Les) : n°1 (décembre 2007). *Club Cartophile Catalan* : n°27 (février 2006). Don A. Bournet.

Dossiers d'Archéologie (Les) : n°322 (juillet-août 2007), 323 (septembre-octobre 2007), 324 (novembre-décembre 2007), 325 (janvier-février 2008), 326 (mars-avril 2008), 327 (mai-juin 2008). Don C. Salles.

Dossiers d'Archéologie. Hors-Série (Les) : n°13 (novembre 2007), 14 (mars 2008). Don C. Salles.

Exocetus Volitans (L') : n°1 (1987), 2 (1988), 3 (1989), 4 (1990), 5 (1991), 6 (1992), 7 (1993), 8 (1994), 9 (1995/1996), 10 (1996/1997), 11 (1998), 12 (1999), 13 (2000), 14 (2001), 15 (2002), 16 (2003), 17 (2004), 18 (2005), 19 (2006), 20 (2007). Don Y. Chevalier.

Histoire antique : n°25 (mai-juin 2006), 30 (mars-avril 2007). Don de la revue.

Nissaga, bulletin de l'Association Catalane de Généalogie : n°39 (mai 2007). Don A. Bournet.

Nouvelles. Revue de l'Institut National d'Histoire de l'Art : 30 (octobre 2007). Don anonyme.

Nouvelles de l'Archéologie (Les) : 1979 (0, 1), 198 (2 à 4), 1981 (5, 6), 1982 (7 à 10), 1983 (11 à 14), 1984 (15 à 18), 1985 (19 à 22), 1986 (23 à 26), 1987 (27 à 30), 1988 (31 à 34), 1989 (35 à 38), 1990 (39 à 42), 1991 (43 à 46), 1992 (47 à 50), 1993 (51 à 53/54), 1994 (55 à 58), 1995 (59 à 62), 1996 (63 à 66), 1997 (67 à 70), 1998 (71 à 74), 1999 (75 à 78), 2000 (79 à 82), 2001 (83/84 à 86), 2002 (87 à 90), 2003 (91, 92, 94), 2004 (95 à 97), 2005 (98 à 101), 2006 (102 à 104/105), 2007 (106). Don L. Bayrou.

Nouvelles de l'Archéologie (Les). Numéro spécial : 1 (octobre 1981), 2 (novembre 1981). Don L. Bayrou.

Pallofe (La) : n°46, année 2007**. Don P.-Y. Melmoux.

Papers del montgrí : 4 (avril 1985). Don A. Toledo i Mur.

Pays Cathare : n°3 (mai-juin 1997), 6 (novembre-décembre 1997), 8 (mars-avril 1998). Don A. Bournet

Religions et Histoire : n°9 Juillet-août 2006. Don de la revue.

Revista de arqueologia : n°247, año XXII. Don A. Toledo i Mur.

Revista de Girona : n°244 (septembre-octobre 2007). Don A. Toledo i Mur.

* Numéro spécial sur le thème : naissance de la ville.
** MELMOUX Pierre-Yves : Eléments de bibliographie numismatique des Pyrénées-Orientales et de l'Andorre. *La Pallofe*, bulletin de l'A.N.R., n°46, année 2007. 186 p.

Échanges de revues

Activités et travaux. Revue annuelle du G.A.R.A. : n°33 (2005), 34 (2006).

Alberri. Centre d'Estudis Contestans : 17-2004/2005

Antiquités Nationales : 38 (2006/2007).

Archäologische Nachrichten aus Baden : 74/75-2007.

Archéo... G.R.A.L. : Janvier 2008, Mai 2008, Septembre 2008.

Archéo Situla : 27-2007.

Arkeoikuska : 2006.

Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier : tome 38 (2007).

Bulletin de la Société Archéologique et Historique des Hauts Cantons de l'Hérault : n°30-2007.

Bulletin de la société des Amis de Vienne : 103/1-2008, 103/2-3-2008..

Bulletin de liaison de la Société Archéologique Champenoise : 91e année, n°1 (janvier-mars 1998) ; 98e année, n°2 (avril-juin 2005) et n°4 (octobre-décembre 2005) ; 99e année, n°2 (avril-juin 2006)**

Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude : tome CVII-2007.

Cahiers de Saint-Michel de Cuxa (les) : XXXIX-2008.

Cahiers Scientifiques du Muséum de Lyon, Centre de Conservation et d'Etude des Collections : fasc. n°13 (2007), 14 (2007).

Cahiers de la Rome, bulletin de l'ASPAVAROM : n°16 (2007).

Ceretania. Quaderns d'estudis cerdans : 5-2007.

Complutum. Publicaciones Universidad Complutense de Madrid : 15-2004, 16-2005, 18-2007.

Estudos Arqueológicos de Oeiras : 14-2006.

Kobie Paeloantropologia : 2003/2007, n°27.

Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France : Tome LXVI-2006.

Préhistoire, Art et Sociétés (anc. Préhistoire Ariégeoise) : Tome LXI-2006.

Preistoria Alpina : vol. 43-2008.

Quaderns de Prehistòria i Arqueologia de Castelló : 25-2006.

Saguntum : 38-2006.

Sicilia Archeologica : Anno XXXVIII-2005, Fascicolo 103.

Tribuna d'Arqueologia : 2006.

Zephyrus, revista de Prehistoria y Arqueologia : vol. LX, 2007.

** : Numéro spécial de la *Société Archéologique Champenoise : Images de l'archéologie rurale... en Champagne-Ardenne*.

Acquisitions

Archéologie Médiévale : 36-2006, 37-2007.

Archéologie du Midi Médiéval : 25-2007.

Bulletin de la Société Préhistorique Française : tome 104/4-2007, 105/1-2008, 105/2-2008, 105/3-2008.

Nouvelles de l'archéologie (Les) : n°110 (novembre 2007), 111/112 (avril 2008)

Etudes Roussillonnaises. Revue d'histoire et d'archéologie méditerranéennes : Tome XXIII, 2007/2008****.

**** Langen-Monheim Barbara von : Un mémoire justificatif du pape Benoît XIII : l'Informacio seriosa. Etude de ses reformulations de 1399 aux actes du concile de Perpignan (1408). *Etudes Roussillonnaises, revue d'histoire et d'archéologie méditerranéennes*, tome XXIII, 2007/2008.

Autres

Archéo 66, bulletin de l'Association Archéologique des P.-O. : n°22-2007.

103 Ouvrages, 34 TAP et extraits, 1 divers, 2 cartes, 4 CD

Echanges : 24

Dons : 88

Acquisitions : 5

Dépôts : 14

Autres : 13

Paléolithique (9)

APELLÁNIZ Juan María, AMAYRA Imanol : *La forma del dibujo figurativo paleolítico a través de la experimentación. Una aproximación desde la Prehistoria y la Psicología cognitiva*. Publicaciones Universidad de Deusto, Bilbao, 2008. 289 p. Echange.

BAILLS Monique, BAILLS Henri : *La préhistoire récente des Pyrénées-Orientales*. Fédération des Œuvres Laïques des Pyrénées-Orientales, Perpignan, 1973. 81 p., 39 pl. Don J.-P. Comps.

CARBONELL Eudald, VAQUERO Manuel (coord.) : Monogràfic : l'Abric Romaní. Estrat, n°5, 1992. *Revisita d'arqueologia, prehistòria i historia antiga*. Secció d'arqueologia del Centre d'Estudis Comarcals d'Igualada. 308 p. Don J.-P. Comps.

CORTÈS SÁNCHEZ Miguel : El Paelolítico Medio y Superior en el sector central de Andalucía (Córdoba y Málaga). *Monografías*, 22, 2007. Museo de Altmamira. Gobierno de España, Ministerio de Cultura. 2007. 194 p., 137 fig., 20 pl. Echange.

FANO MARTÍNEZ Miguel Ángel (coord.) : *Las sociedades del Paleolítico en la región cantábrica*. Kobie, Anejo 8, año 2004. Bizkaiko Foru Aldundia, Diputación Foral de Bizkaia, Kultura Saila, Departamento de Cultura, 2004. 477 p. Echange.

GUILAINE Jean, BARBAZA Michel, MARTZLUFF Michel (dir.) : Les excavacions a la Balma de la Margineda (1979-1991) volum IV. *Prehistòria d'Andorra*. Institut d'Estudis Andorrans, Centre de Tolosa, Area de Recerca Històrica, Patrimoni Cultural d'Andorra. Edicions del Govern d'Andorra, 2007. 598 p. Echange.

HOURS Francis : *Les civilisations du Paléolithique*. Collection Que Sais-Je ?, Presses Universitaires de France, Paris, 1982. 127 p. Don A. Toledo i Mur.

MARTZLUFF Michel, DESCAMPS Cyr : Préhistoire des Pyrénées-Orientales : l'œuvre des sociétés savantes et des associations d'archéologie. Congrès du Centenaire de la SPF. *Un siècle de construction du discours scientifique en Préhistoire*, vol. 1 « Des idées d'hier... ». Société Préhistorique Française, 2004. Tiré à part. P. 211 à 223. Don M. Martzluff.

PATOU-MATHIS Marylène : *Neanderthal, une autre humanité*. Editions Perrin, Paris, 2006. 342 p. Don J.-P. Eppe.

SLIMAK Ludovic : Artisanats et territoires des chasseurs moustériens de Champ Grand. *Artisans et territoires*, 1, 2007. MMSH, Aix-en-Provence, 2008. 432 p. Echange.

Néolithique : (3)

GUILAINE Jean, MANEN Claire, VIGNE Jean-Denis (coord.) : Pont de Roque-Haute. *Nouveaux regards sur la néolithisation de la France méditerranéenne*. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Archives d'Ecologie Préhistorique, Toulouse, 2007. 330 p., 134 fig. Echange.

OLARIA DE GUSI Carmen : *Las cuevas de Los Botijos y de La Zorrera en Benalmadena*. Patronato del Museo Arqueológico con la ayuda del Excmo. Ayuntamiento de Benalmádena, Málaga, 1978. 82 p., 5 pl. Don A. Toledo i Mur.

VAQUER Jean, GANDELIN Muriel, REMICOURT Maxime, TCHÉRÉMISSINOFF Yaramila : *Défunts néolithiques en Toulousain*. EHESS, Centre de Recherches sur la Préhistoire et la Protohistoire de la Méditerranée, AEP, Toulouse, 2008. 228 p. Echange.

Âge du Bronze (3)

AGUSTÍ i FARJAS Bibiana : *Els rituals funeraris en el període Calcolític-Bronze Final al Nord-Est de Catalunya*. Tesi Doctoral. Director : Dr. Domènec CAMPILLO i VALERO. Universitat de Girona, Departament de Geografia, Història i Història de l'Art, Setembre de 1998. 426 p., 23 tableaux. (format CD, Acrobat Reader). Don F. Mazière.

BORREGO M., SALA F., TRELIS J. : La « Cova de la Barcella » (Torremanzanas, Alicante). *Catálogo de fondos del museo arqueológico (IV)*. Diputación Provincial de Alicante, Museu Arqueològic Provincial, Alicante, 1992. 182 p. Don A. Toledo i Mur.

CAMPMAJO Pierre, VIGNE Jean-Denis : L'économie cerdane aux époques préhistorique et protohistorique. *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, 89e volume, 1980/1981. Tiré à part. P. 11 à 39.

Âge du Fer (12)

ARRIBAS Antonio : *Los Iberos*. Colección Sumer, Etapas y cumbres de la humanidad. Ayma SA Editora, Barcelona, 1976. 239 p. Don A. Toledo i Mur.

BRUN Jean-Pierre, CONGÈS Gaëtan, PASQUALINI Michel (dir.) : Les fouilles de Taradeau. Le Fort, l'Ormeau et Tout-Egau. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, supplément 28, Editions du CNRS, Paris, 1994. 283 p., 171 fig. Dépôt INRAP.

CURA MORERA Miquel : El jaciment del Molí d'Espígol (Tornabous-Urgell). Excavacions arqueològiques 1987-1992. *Monografies 7*, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura i Mitjans de Comunicació, Barcelona, 2006. 383 p., 190 pl. Echange.

DUVAL Alain (ed.) : Les Alpes à l'Âge du Fer. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, supplément 22, Editions du CNRS, Paris, 1991. 437 p. Dépôt INRAP.

DUVAL Alain, GOMEZ de SOTO José (dir.) : *Sites et mobiliers de l'Âge du Fer entre Loire et Dordogne*. Association des Publications Chauvinoises, Mémoire XXIX, Chauvigny, 2007. 107 p. Don F. Mazière.

GARCIA Dominique : Entre Ibères et Ligures. Lodévois et moyenne vallée de l'Hérault protohistoriques. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, supplément 26, Editions du CNRS, Paris, 1993. 355 p., 155 fig. Dépôt INRAP.

LOUIS Maurice, TAFFANEL Odette, TAFFANEL Jean : *Le premier âge du Fer languedocien. 1ère partie : les habitats*. Institut International d'Etudes Ligures, Collection de monographies préhistoriques et archéologiques, III. Bordighera-Montpellier, 1955. 207 p., 170 fig. Don J. Abélanet.

PUIG Anna M., MARTIN Aurora (coord.) : La colònia grega de Rhode (Roses, Alt Empordà). *Sèrie Monogràfica 23*, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Girona, 2006. 643 p. Don Kotarba J., Castellvi G., Mazière F.

SANMARTÍ Joan, SANTACANA Joan : El poblat ibèric d'Aloda Park, Calafell, Baix Penedès, campanyes 1983-1988. *Excavacions Arqueològiques a Catalunya*, 11. Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura, 1992. 305 p. Don A. Toledo i Mur.

TOLEDO i MUR Assumpció, MAITAY Christophe : Un monument funéraire du Premier Âge du Fer : l'enclos fossoyé palissadé de Beau-Site (Peyrat-de-Bellac, Haute-Vienne). *Travaux d'archéologie limousine*, tome 27-2007. P. 29 à 44. Don A. Toledo i Mur.

TOLEDO i MUR Assumpció : Beau-Site, Peyrat-de-Bellas (Haute-Vienne). De pierre et de terre. *Les Gaulois entre Loire et Dordogne*. Catalogue de l'exposition, Musées de Chauvigny, 2007. P. 140 à 141, 256 à 257. Don A. Toledo i Mur.

TOLEDO i MUR Assumpció : Les Rochereaux, Migné-Auxances (Vienne). De pierre et de terre. *Les Gaulois entre Loire et Dordogne*. Catalogue de l'exposition, Musées de Chauvigny, 2007. P. 75 à 77, 228 à 231. Don A. Toledo i Mur.

Antiquité (16)

AMICH i RAURICH Narcís M. : *Els sarcòfags romans i paleocristians de Sant Feliu de Girona*. Col·lecció patrimonial cultural, Institut d'Estudis Gironins, Ajuntament de Girona, 2000. 72 p. Don A. Catafau.

BELOT Eric : La vénus pudique de Boulogne-sur-Mer. De l'antiquité du Tartuffe. *Images romaines et gallo-romaines du corps féminin*. Département d'Archéologie Régionale, Château-musée de Boulogne-sur-Mer, 1993. 159 p. Don F. Mazière.

BUFFAT Loïc : *L'économie domaniale en Gaule Narbonnaise : les villae de la cité de Nîmes*. Volume 1 : Etudes générales. Thèse pour le Doctorat Nouveau Régime Préhistoire, Archéologie, Histoire et Civilisations de l'Antiquité et du Moyen Âge. Directeur de Thèse : Philippe Leveau professeur émérite. Université Aix-Marseille 1, Université de Provence, octobre 2004. 210 p.

BUFFAT Loïc : *L'économie domaniale en Gaule Narbonnaise : les villae de la cité de Nîmes*. Volume 2 : Annexes. Thèse pour le Doctorat Nouveau Régime Préhistoire, Archéologie, Histoire et Civilisations de l'Antiquité et du Moyen Âge. Directeur de Thèse : Philippe Leveau professeur émérite. Université Aix-Marseille 1, Université de Provence, octobre 2004. 274 p.

BUFFAT Loïc, GUERRE Josselyne, ROVIRA Nuria : De la villa antique à la villa médiévale. L'évolution des centres domaniaux dans l'ancienne cité de Nîmes aux premiers siècles du Moyen Âge. *Bulletin Archéologique de Provence*, supplément n°3. *La Méditerranée et le monde mérovingien : témoins archéologiques*. Editions de l'APA, 2005. tiré à part. P. 161 à 176.

BUFFAT Loïc, PELLECUER Christophe, MAUNÉ Stéphane, POMARÉDES Hervé : La viticulture antique en Languedoc-Roussillon. *Gallia*, 58, 2001. Tiré à part. P. 91 à 111.

CASTANYER i MASOLIVER Pere, TREMOLEDA i TRILLA Joaquim : *Vilauba. Descobrim una vil·la romana*. Centre d'Estudis Comarcals de Banyoles, Ajuntament de Banyoles, Ajuntament de Camós, Ajuntament de Porqueres, Fundació Caixa Catalunya, 2007. 49 p. Don A. Toledo i Mur.

CLAUSTRES Georges : Bilan des fouilles de Ruscino (Château-Roussillon) en 1951. *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, tome 67, 1952. Tiré à part. P. 71 à 85.

CLAUSTRES Georges : Parallèle entre les agglomérations antiques du Languedoc-Roussillon (en terrain découvert ou enfouies sous les constructions actuelles). *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, tome 68, 1953. Tiré à part. P. 65 à 71.

DORY Franck : Contribution à l'inventaire des sites gallo-romains du Bas-Dauphiné. *La Pierre et l'écrit, Patrimoines de l'Isère*. Presses Universitaires de Grenoble, Evocations, 1990. P. 221 à 234. Don F. Dory.

DORY Franck : Recherches sur la campagne viennoise gallo-romaine. *Patrimoines de l'Isère. Evocations*, n°4, 1988. P. 143 à 153. Don F. Dory.

IZQUIERDO Pere (dir.) : *L'Esculapi, el retorn del Déu*. Museu d'Arqueologia de Catalunya, M.N.A.C., Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura i Mitjans de Comunicació, 2007. 201 p. Echange.

JANON Michel : Le décor architectonique de Narbonne. Les rinceaux. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, supplément 13, Editions du CNRS, Paris, 1986. 97 p., 29 pl. Dépôt INRAP.

MACIAS SOLÉ Josep Maria, FIZ FERNÁNDEZ Ignacio, MASGORET PIÑOL Lluís, MIRÓ i ALAIX Maria Teresa, GUITAR i DURAN Josep : Planimetria arqueològica de Tàrraco. *Atles d'Arqueologia Urbana de Catalunya 2*, Departament de Cultura i Mitjans de Comunicació de la Generalitat de Catalunya. *Treballs d'Arqueologia Urbana 1*, Ajuntament de Tarragona, Conselleria de Patrimoni. Serie Documenta 5, Institut Català d'Arqueologia Clàssica. Tarragona, 2007. 246 p. Echange.

RIVET Lucien, BRENTCHALOFF Daniel, ROUCOLE Sylvestre, SAULNIER Sylvie : Fréjus. *Atlas topographique des villes de Gaule méridionale - 2 -*. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, supplément 32. Editions de l'Association de la Revue Archéologique de Narbonnaise, Montpellier, 2000. 509 p. Dépôt INRAP.

SOLIER Yves : La basilique paléochrétienne du Clos de la Lombarde à Narbonne. Cadre archéologique, vestiges et mobiliers. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, supplément 23, Editions du CNRS, Paris, 1991. 322 p. Dépôt INRAP.

Moyen Âge (12)

CATAFAU Aymat : Elne au Moyen Âge. La cité de l'évêque et ses habitants. *Les conférences du mardi*, n°3-2006. Les Amis d'Illibéris. 13 p. Don A. Catafau.

CATAFAU Aymat : L'église comme centre organisateur de l'habitat en Languedoc, Roussillon et Catalogne, VIIIe-XIe siècles. *Movimientos migratorios, asentamientos y expansión (siglos VIII-XI). En el centenario del profesor José María Lacarra (1907-2007)*. XXXIV Semana de Estudios Medievales, Estella, 16 a 20 de julio de 2007. Gobierno de Navarra, Pamplona, 2008. Tiré à part. 187 à 229, 9 ill. Don A. Catafau.

CONSTANT André : Entre Elne et Gérone : essor des chapitres et stratégie vicomtale (IXe-XIe siècle). *Vicomtes et vicomtés dans l'Occident médiéval*. Hélène Debax éd., Presses Universitaires du Mirail, Collection Tempus, 2008. Tiré à part. P. 156 à 187. Don A. Constant.

DUBY Georges, WALLON Armand (dir.) : *Histoire de la France rurale. 2. De 1340 à 1789*. Editions du Seuil, Collection Points Histoire, Paris, 1975. 658 p. Don J.-P. Eppe.

LÓPEZ MULLOR Albert (coord.) : Església de Santa Maria de Rubió. *Memòria d'Arqueologia i Història*. Col·lecció Documents de Treball, Sèrie Recursos Culturals, 4. Diputació Barcelona, Xarxa de municipis, 2007. 191 p., 10 pl. Don A. Toledo i Mur.

LÓPEZ MULLOR Albert (coord.) : Església de Sant Miquel de Cardona. *Memòria d'Arqueologia i Història*. Col·lecció Documents de Treball, Sèrie Recursos Culturals, 6. Diputació Barcelona, Xarxa de municipis, 2007. 281 p., 18 pl. Don A. Toledo i Mur.

PASSARRIUS Olivier, DONAT Richard, CATAFAU Aymat (dir.) : *Vilarnau. Un village du Moyen Âge en Roussillon*. Collection Archéologie Départementale. Editions Trabucaire, Conseil Général des Pyrénées-Orientales, 2008. 516 p., 401 fig., 40 pl. Don.

PUIG Carole, PETITOT Hervé : *Vignobles et viticulture. Histoire et archéologie en Narbonnais et Roussillon*. Histoire Médiévale, ND. P. 34 à 39. Don J. Kotarba.

ROUGER Eric : *Approche méthodologique et archéologique sur les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem en Dauphiné : l'exemple du bailliage de Bel-lecombe (Grand-Prieuré d'Auvergne)*. Mémoire de D.E.A., Histoire et Archéologie Médiévales (mondes chrétiens et islamiques) sous la direction de Jean-Marie PESEZ, Université de Lyon, Lyon, 1995. 73 p., 72 pl. Don F. Mazière.

RUAS Marie-Pierre : La parole des grains : enquête archéologique sur l'engrain (*Triticum monococcum* L.) au Moyen Âge en France méridionale. *Plantes exploitées, plantes cultivées. Cultures, techniques et discours. Etudes offertes à Georges Comet*. Cahier d'Histoire des Techniques n°6, Presses de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, 2007. P. 149 à 170. Don J. Kotarba.

ZUFIAURE Leandro Sánchez : Erdiaroko eraikuntza teknikak. Técnicas constructivas medievales. *EKOB 3. Euskal Kultura Ondare Bilduma*, Colección de Patrimonio Cultural Vasco. Euskal Herriko Unibertsitatea, Universidad del País Vasco, Kultura Saila, Departamento de Cultura, 2007. 387 p., 1 CD. Echange.

VINAS Agnès, VINAS Robert : Le Livre des Faits de Jaume le Conquérant. *S.A.S.L. des Pyrénées-Orientales*, Generalitat de Catalunya, Conseil Régional Languedoc-Roussillon, Conseil Général des Pyrénées-Orientales, 2007. 413 p. Echange.

Contemporain (5)

LLAURY A. : *Deux siècles d'histoire des sapeurs pompiers de Perpignan*. NL, 1984, 96 p. Don J.-P. Comps.

PASSA (de) François Jaubert : *Recherches historiques et géographiques sur la montagne de Roses et le Cap de Creus (1833)*. Fac similé, Editorial Pepe Vila. Institut d'Estudis Gironins, Associació d'Estudis Rossellonesos, 2007. 136 p. Don A. Catafau.

RIFA Jean : *Tramways et bus de Perpignan. L'histoire des transports d'antan*. Alliance Editions, Saint-Estève, 2007. 118 p. Don M. Martzluff.

ROUX (de) Antoine : *Remparts disparus, remparts retrouvés. Perpignan 1906-2006*. Archives de la Ville de Perpignan, Club Cartophile Catalan. Collection passé-présent, Editions Les Presses Littéraires, 2007. 253 p. Don A. Catafau.

TORAL José : *Montescot. Un pas vers le passé. La communauté montescoise de 1687 à 1792*. Conseil Général des Pyrénées-Orientales, Mairie de Montescot, Editions Les Presses Littéraires, Saint-Estève, 2008. 311 p. Don Toral J.

Diachronique (11)

AUBET M. Eugènia, MOLIST Miquel (ed.) : Arqueologia prehistòrica del pròxim oriente. *Treballs d'Arqueologia, 2. Primer, Segundo y Tercer Seminario 1989, 1990 y 1991*. Universitat Autònoma de Barcelona, Departament d'Història de les Societats Pre-capitalistes i d'Antropologia Social. Bellaterra, 1992. 241 p. Don A. Toledo i Mur.

BECCHI Egle, JULIA Dominique (dir.) : *Histoire de l'enfance en Occident. Tome 1. De l'Antiquité au XVIIe siècle*. Editions du Seuil, Paris, 1998. 474 p. Don J.-P. Eppe.

BECCHI Egle, JULIA Dominique (dir.) : *Histoire de l'enfance en Occident. Tome 2. Du XVIIIe siècle à nos jours*. Editions du Seuil, Paris, 1998. 506 p. Don J.-P. Eppe.

BOSCH-GUIMPERA Pedro : *Prehistoria de Europa*. Colegio Universitario, Ediciones Istmo, Madrid, 1975. 1109 p. Don A. Toledo i Mur.

CHOLVY Gérard, GUILAINE Jean, PY Michel, BARRUOL Guy, GAYRAUD Michel, BOURRIN-DERRUAU Monique, MICHEL Henri, MARCET Alice, GAVIGNAUD Geneviève : *Civilisations populaires régionales. Le Languedoc et le Roussillon*. Editions Horvath, Roanne, nd. Extraits. P. 26 à 131.

PALAHÍ Lluís, NOLLA Josep M. (coord.) : *Entre l'hospici i l'hospital. Evolució urbanística d'un sector de Girona : el carrer de Savaneres (Girona, Gironès)*. Direcció General del Patrimoni Cultural, Servei d'Arqueologia i Paleontologia. Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura i Mitjans de Comunicació. Barcelona, 2007. 196 p. Echange.

PELLETIER André, DORY Franck, MEYER William, MICHEL Jean-Claude (dir.) : *Carte archéologique de la Gaule. L'Isère (38/1)*. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Ministère de la Culture et de la francophonie, Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Communication, Maisons des Sciences de l'Homme, Paris, 1994. 197 p. Don F. Dory.

KOTARBA Jérôme, CASTELLVI Georges, MAZIÈRE Florent (dir.) : *Carte archéologique de la Gaule. Les Pyrénées-Orientales (66)*. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Ministère de l'Education Nationale, Ministère de la Recherche, Ministère de la Culture et de la Communication, Maisons des Sciences de l'Homme, Paris, 2007. 712 p. Don des auteurs.

Museu d'Història de Sabadell : El poblament al territori de Sabadell de la prehistòria a l'antiguitat tardana. *Els primers assentiments pagesos i l'expansió pel territori*. MHS, Ajuntament de Sabadell, Departament de Cultura, Generalitat de Catalunya, 2001. 23 p. Don A. Toledo i Mur.

RENFREW Colin (ed.) : *British Prehistory*. Duckworth, The Old Piano Factory, London, 1980. 348 p., 41 fig. Don A. Toledo i Mur.

SALA Raymond, ROS Michelle (dir.) : *Perpignan une et plurielle*. Editorial Trabucaire, Perpignan, 2004. 1101 p. Don A. Catafau.

Actes de Colloques (11)

ANFRUNS Josep, LLOBET Elisenda (ed.) : *El canvi cultural a la prehistòria*. Columna Edicions SA, Barcelona, 1990. 358 p., 10 fig. Don A. Toledo i Mur.

BATS Michel, DEDET Bernard, GARMY Pierre, JANIN Thierry, RAYNAUD Claude, SCHWALLER Martine : Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne. Hommage à Guy Barruol. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, supplément 35, Editions de l'Association de la Revue Archéologique de Narbonnaise, Montpellier, 2003. 586 p. Dépôt INRAP.

BELTRAN MARTINEZ Antonio (dir.) : *Cronica del VII Congreso Nacional de Arqueologia*. Barcelona, 1960. Seminario de Arqueologia, Universidad de Zaragoza, 1962. 476 p. Don A. Toledo i Mur.

BOLÒS Jordi (ed.) : Estudiar i gestionar el paisatge històric medieval. IV. *Territori i Societat a l'Edat Mitjana*. Història, arqueologia, documentació (2007). Universitat de Lleida, Lleida, 2007. 420 p. Don A. Catafau.

CHROPOVSKY Bohuslav (ed.) : *Rapports du IIIe Congrès International d'Archéologie Slave*. Tome 1. Bratislava, 7-14 septembre 1975. Veda-Vyda vateľstvo Slovenskej Akadémie Vied. Bratislava, 1979. 958 p. Don L. Bayrou.

DUVAL Alain, MOREL Jean-Paul, ROMAN Yves (dir.) : Gaule interne et Gaule méditerranéenne aux II^e et I^{er} siècles avant J.-C. Confrontations chronologiques. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, supplément 21, Editions du CNRS, Paris, 1990. 349 p. Dépôt INRAP.

GUILLAUD Hubert, de CHAZELLES Claire-Anne, KLEIN Alain (dir.) : Les constructions en terre massive, pisé et bauge. *Echanges transdisciplinaires sur les constructions en terre crue*. 2. Actes de la table-ronde de Villefontaine, Isère, 28-29 mai 2005. Editions de l'espérour, PNR des Marais du Cotentin et du Bessin, Ecole d'Architecture de Grenoble, 2007. 328 p. Don D. Baudreu.

LEVEAU Philippe, SAQUET Jean-Paul : Milieu et sociétés dans la Vallée des Baux. Etudes présentées au colloque de Mouriès. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, supplément 31, Editions du CNRS, Conseil Général Bouches-du-Rhône, GDF, 2000. 390 p. Dépôt INRAP.

LLOVERA Xavier, BOSCH Josep M. (coord.) : *La vida medieval als dos vessants del Pirineu*. Actes del 3^r curs d'arqueologia d'Andorra 1991. Govern d'Andorra, Ministeri d'Afers Socials i Cultura. Patrimoni Cultural d'Andorra, Servei de Recerca Històrica, 1995. 283 p. Echange.

MINOVEZ Jean-Michel, POUJADE Patrice (coord.) : *Circulation des marchandises et réseaux commerciaux dans les Pyrénées (XIII^e-XIX^e siècles)*. Volume 1. 7^e Curs d'Història d'Andorra, col.loqui d'Andorra. Universitat de Toulouse-Le Mirail, CNRS UMR 5136, FRAMESPA, Govern d'Andorra, Ministeri d'Educació, Cultura, Joventuts i Esports, Servei de Recerca Històrica. Collection « Méridiennes », 2005. 299 p. Echange.

MINOVEZ Jean-Michel, POUJADE Patrice (coord.) : *Circulation des marchandises et réseaux commerciaux dans les Pyrénées (XIII^e-XIX^e siècles)*. Volume 2. 7^e Curs d'Història d'Andorra, col.loqui d'Andorra. Universitat de Toulouse-Le Mirail, CNRS UMR 5136, FRAMESPA, Govern d'Andorra, Ministeri d'Educació, Cultura, Joventuts i Esports, Servei de Recerca Històrica. Collection « Méridiennes », 2005. P. 307 à 644. Echange.

Art roman (1)

LASSALLE Victor : Les sculptures romanes du Musée Archéologique de Nîmes. *Cahiers des Musées et Monuments de Nîmes*, n°6, 1989. 113 p., 58 notices. Echange.

Art rupestre (1)

ABÉLANET Jean : Les gravures rupestres schématiques des Pyrénées-Orientales. *Atacina* 1. Dépôt de fouilles préhistoriques, Carcassonne, 1967. Tiré à part. P. 29 à 36.

Céramologie (méthode, lieux de production...) (10)

BÉMONT Colette : Les lampes de Glanum. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, supplément 34, Editions de l'Association de la Revue Archéologique de Narbonnaise, Montpellier, 2003. 299 p., 57 pl. Dépôt INRAP.

PERNON Jacques, PERNON Christine : Les potiers de Portout. Productions, activités et cadre de vie d'un atelier au Ve siècle ap. J.C. en Savoie. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, supplément 20, Editions du CNRS, Paris, 1990. 218 p., 47 pl., 89 fig. Dépôt INRAP.

RIVET Lucien (dir.) : *Production de céramiques dans les différentes régions de Suisse : technologie, production et marché*. Actualité des recherches céramiques. Société Française d'Etude de la Céramique Antique en Gaule. Actes du congrès de Fribourg, 13-16 mai 1999. Marseille, décembre 1999. 392 p. Don A. Pezin.

RIVET Lucien (dir.) : *Les faciès micro-régionaux de la céramique dans le nord de la France*. Actualités des recherches céramiques. Société Française d'Etude de la Céramique Antique en Gaule. Actes du congrès de Lille-Bavay, 24-27 mai 2001. Marseille, décembre 2001. 522 p. Don A. Pezin.

RIVET Lucien (dir.) : *Le mobilier du III^e siècle dans la cité de Vienne et à Lyon*. Actualités des recherches céramiques. Société Française d'Etude de la Céramique Antique en Gaule. Actes du congrès de Saint-Romain-en-Gal, 29 mai-1^{er} juin 2003. Marseille, décembre 2003. 684 p. Don A. Pezin.

RIVET Lucien (dir.) : *Les céramiques communes de Marseille à Gênes du IIe s. av. J.-C. au IIIe s. apr. J.-C.* Actualités des recherches céramiques. Société Française d'Etude de la Céramique Antique en Gaule. Actes du congrès de Vallauris, 20-23 mai 2004. Marseille, décembre 2004. 490 p. Don A. Pezin.

SEMPERE FERRÀNDIZ Emili : *Historia y arte en la cerámica de España y Portugal, de los orígenes a la edad media.* Edicions Emili Sempere, Barcelona, 2006. 443 p. Acquisition.

SOURISSEAU Jean-Christophe : *Recherches sur les amphores de Provence et de la basse vallée du Rhône aux époques archaïque et classique (fin VIIe-début IVe s. av. J.-C.). Volume 1 : Synthèse.* Thèse de Doctorat du nouveau régime sous la direction de J.-P. Morel, Université de Provence, Aix-Marseille I, 1997. 359 p. Don F. Mazière.

SOURISSEAU Jean-Christophe : *Recherches sur les amphores de Provence et de la basse vallée du Rhône aux époques archaïque et classique (fin VIIe-début IVe s. av. J.-C.). Volume 2 : La documentation archéologique.* Thèse de Doctorat du nouveau régime sous la direction de J.-P. Morel, Université de Provence, Aix-Marseille I, 1997. 441 p., 177 fig. Don F. Mazière.

UGOLINI Daniela : *La céramique grise monochrome du Roussillon : les séries du « Port 2 » (475-400 av. J.-C.)* (Salses-le-Château, Pyrénées-Orientales). *Archéologie en Languedoc*. Revue de la Fédération Archéologique de l'Hérault, n°30, 2006. tiré à part. P. 55 à 69. Don J. Abélanet.

Bibliographie (1)

CERRUTI Marie-Christine, FONDRILLON Mélanie, PÉTINIOT Jocelyne : *Bulletin bibliographique d'archéologie urbaine 2005.* Ministère de la Culture et de la Communication, Direction de l'Architecture et du Patrimoine, Sous-direction de l'Archéologie, de l'Ethnologie, de l'Inventaire et du Système d'Information, Centre National d'Archéologie Urbaine, Tours, 2007. 71 p. Dépôt INRAP.

Catalogues d'expositions (11)

ARANEGUI-GASCÓ Carmen, MOHEN Jean-Pierre, ROUILLARD Pierre, ELUERE Chritiane (coord.) : *Les Ibères.* Catalogue de l'exposition. AFAA, Ministerio de Educación y cultura, Fundación « La Caixa », Kuns- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland, 1997. 375 P. Don C. Brieu.

BELOT Eric, CANUT Véronique : *Les inconnus dans la Maison. Trésors archéologiques gallo-romain, médiévaux et modernes. Réserves du Château-Musée de Boulogne-sur-Mer. Eléments d'Archéologie Boulonnaise*, 6. Service Archéologique de Boulogne-sur-Mer, 1999. 110 p. Don F. Mazière.

BOSCH GIMPERA Pere, SERRA-RÀFOLS J. de C. : *El museo arqueológico de Barcelona.* IV Congreso Internacional de Arqueología, Exposición Internacional de Barcelona, 1929. Tip. Emporium, Barcelona, 1929. 37 p. Don A. Toledo i Mur.

BUSSAC Monique (dir.) : *Le Musée d'Angoulême. Histoire et collections.* Le Musée d'Angoulême, Angoulême, 2008. 190 p. Don M. Martzluff.

CABANA Camille, BENNOUNA Mohamed : *Trésors fatidiques du Caire.* Catalogue de l'exposition du 28 avril au 30 août 1998. Institut du Monde Arabe, Paris, 1998. NP. Don A. Bournet

CATTELAINE Pierre, BOZET Nathalie (dir.) : *Sur la piste du cheval de la préhistoire à l'antiquité.* Editions du CEDARC, Treignes-Viroinval, 2007. 208 p. Echange.

CAUWE Nicolas (dir.) : *Ile de Pâques, faux mystères et vraies énigmes.* Editions du CEDARC, Treignes-Viroinval, 2008. 127 p. Echange.

CIANFERONI Giuseppina Carlotta (coord.) : *Los Etruscos.* Catalogue de l'exposition Prínceps etruscos entre Orient i Occident. Ministerio de Cultura, Madrid. Nuova Grafica Fiorentina, Florencia, 2007. 231 p., 342 ill. Don Association Numismatique du Roussillon.

Collectif : *Guia del parque arqueológico Minas de Gavà. Guide du parc archéologique Mines de Gavà.* Parc Arqueològic Mines de Gavà. Ajuntament de Gavà, Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura, Diputació de Barcelona. 72 p., 60 fig. Don Musée de Gavà.

DARDE Dominique (dir.) : *L'épigraphie à Nîmes du XVIe siècle à nos jours.* Catalogue de l'exposition 20 mai au 30 septembre 1987. Musée Archéologique de Nîmes, 1987. NP. Echange.

PRACA Edwige, FONQUERNIE Laurent : *La fibre catalane. Industrie et textile en Roussillon au fil du temps.* Catalogue d'expo. Association pour la promotion de l'Histoire dans les Pyrénées-Orientales, Conseil Général des Pyrénées-Orientales, Ville d'Elne, 2007. 121 p. Don Mairie d'Elne.

Cartographie (2)

Massís de l'Albera. Escala 1 : 30000. Els Mapes dels Parcs Naturals de Catalunya, 13. Generalitat de Catalunya, Institut Cartogràfic de Catalunya, 1999. Don M. Vilaseque.

Alt Empordà - 2. Escala 1 : 50000. Mapa comarcal de Catalunya, Col.lecció 1 : 50 000. Consell Comarcal de l'Alt Empordà, Diputació de Girona, Generalitat de Catalunya, Institut Cartogràfic de Catalunya, 1992. Don M. Vilaseque

Histoire de l'agriculture (1)

BRUN Jean-Pierre : L'oléiculture antique en Provence. Les huileries du département du Var. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, supplément 15, Editions du CNRS, Paris, 1987. 307 p., 224 ill. Dépôt INRAP.

Géologie (1)

DELMAS Magali : La déglaciation dans le massif du Carlit (Pyrénées-Orientales) : Approches géomorphologique et géochronologique nouvelles. *Quaternaire*, 16, (1), 2005. Tiré à part. P. 45 à 55. Don M. Martzluff.

Inventaires (2)

ABÉLANET Jean, PONSICH Pierre : *Inventaires d'églises. Reynès, Clara, Villerach*. NC, 1957. NP. Don J. Abélanet.

CERRUTI Marie-Christine, FONDRILLON Mélanie, PÉTINIOT Jocelyne : *Annuaire des opérations de terrain en milieu urbain*, 2006. Ministère de la Culture et de la Communication, Direction de l'Architecture et du Patrimoine, Sous-direction de l'Archéologie, de l'Ethnologie, de l'Inventaire et du Système d'Information, Centre National d'Archéologie Urbaine, Tours, 2007. 205 p. Dépôt INRAP.

Mégalithisme (1)

BRIARD Jacques, GAUTIER Maurice, LEROUX Gilles : *Les mégalithes de Saint-Just*. Editions Jean-Paul Gisserot, Conseil Général d'Ille-et-Vilaine, 1993. 32 pages. Don A. Toledo i Mur.

Méthodologie (5)

Anonyme : *La recherche archéologique en France-Réglementation-Prescriptions diverses*. Ministère des Affaires Culturelles, Imprimerie Nationale, Paris, 1966. 65 p. Don M. Martzluff.

EVIN Jacques, CHAIX Louis, DUDAY Henri, DIJOU France, FORRIERES Claude, LANGOUET Loïc, MONNIER Jean-Laurent, RICHARD Hervé, TABBA-GH Alain (coord.) : *Les mystères de l'archéologie. Les sciences à la recherche du passé*. CNMHS, Presses Universitaires de Lyon, 1990. 287 p. Don L. Bayrou.

FRÉDÉRIC Louis : *Manuel pratique d'archéologie*. Editions Robert Laffont, Paris, 1967. 430 p. Don J.-P. Comps.

LAPLACE Georges : De la dynamique de l'analyse structurale ou la typologie analytique. *Rivista di Scienze Preistoriche*, Vol. XXIX, Fasc. 1, 1974. Extrait. P. 3 à 70. Don A. Toledo i Mur.

RAMOS SÁINZ María Luisa, GONZÁLEZ URQUIJO Jesús Emilio, BAENA PREYSLER Javier (Editores) : *Arqueología experimental en la península Ibérica. Investigación, didáctica y patrimonio*. Universidad de Cantabria, Gobierno de Cantabria, UAM Ediciones, Santander, 2007. 343 p., 1 CD. Echange.

Numismatique (6)

BÉNÉZET Jérôme : Un nouveau type de revers pour les monnaies à « l'hippocampe ». *Acta Numismática*-36. Societat Catalana d'Estudis Numismàtics, Institut d'Estudis Catalans, Barcelona, 2006 Tiré à part. P. 31 à 34. Don J. Bénézet

CRUSAFONT i SABATER Miquel : *Numismatica de la corona catalano-aragonesa medieval (785-1516)*. Editorial Vico, Madrid, 1982. 434 p. Acquisition.

CRUSAFONT i SABATER Miquel : *La moneda catalana local (s. XIII-XVIII)*. Societat Catalana d'Estudis Numismàtics, Institut d'Estudis Catalans, Diputació de Barcelona, 1990. 483 p. Acquisition.

CRUSAFONT i SABATER Miquel : *Història de la moneda de la guerra dels Segadors (Primera República Catalana) 1640-1652*. Societat Catalana d'Estudis Numismàtics, Institut d'Estudis Catalans, Diputació de Barcelona, 2001. 536 p. Acquisition.

LA TOUR Henri (de) : *Atlas de monnaies gauloises*. Réédition. Edition Claude Burgan, Maison Florange, Paris, 1999. LV planches. Acquisition.

TOLEDO i MUR Assumpció : Les ateliers monétaires poitevins. L'atelier monétaire des Rocheraux (Migné-Auxances, Vienne). *Argent caché... et retrouvé. Les trésors monétaires découverts en Deux-Sèvres*. Catalogue de l'exposition, 2007. P. 30 à 32. Don A. Toledo i Mur.

Toponymie (13)

BECAT Joan : *Grafies correctes de la toponímia de Catalunya Nord*. I.C.R.E.C.S., Universitat de Perpinyà, Terra Nostra, Codalet, 2007. NP. Don J.-P. Comps.

FREIXE Jacques : Itinéraire du roi Wamba pendant sa campagne de 673 en Gaule Narbonnaise. *Revue d'Histoire et d'Archéologie du Roussillon*, n°1, 1900. Extraits. P. 36 à 43.

FREIXE Jacques : Itinéraire du roi Wamba pendant sa campagne de 673 en Gaule Narbonnaise (suite et fin). *Revue d'Histoire et d'Archéologie du Roussillon*, n°1, 1900. Extraits. P. 80 à 89.

GUITER Henri : Contribution de la linguistique à l'étude du peuplement préhistorique de la Catalogne. *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, 64e volume, fascicule 1, 1949. Tiré à part. P. 7 à 14.

GUITER Henri : Les gîtes miniers et la toponymie romane dans les Pyrénées catalanes. *3e Congrès International de Toponymie et d'Anthroponymie*, Bruxelles, 1949. Louvain, 1951. Tiré à part. P. 344 à 349.

GUITER Henri : Les gisements miniers et la toponymie pré-romane des Pyrénées-Orientales. *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, tome 67, 1952. Tiré à part. P. 211 à 216.

GUITER Henri : Toponymie ancienne du littoral catalan. *Actes du 106e Congrès National des Sociétés Savantes, section de philologie et histoire jusqu'en 1610*, Perpignan, 1981. CTHS, Paris, 1983. P. 275 à 280.

GUITER Henri : Couches toponymiques des Pyrénées-Orientales. *Nouvelle Revue d'Onomastique*, n°7-8, 1986. Tiré à part. P. 5 à 41.

Institut d'Estudis Catalans : *Nomenclàtor toponímic de la Catalunya del Nord*. Institut d'Estudis Catalans, Universitat de Perpinya, Barcelona, 2007. 130 p. Don S. Giner.

MOLINER Joanet : La Cami d'Annibal à Rossello. *Revue Catalane*, tome VI, 1912. Extraits. P. 84 à 88.

MOLINER Joanet : La Cami d'Annibal à Rossello (seguida y fi). *Revue Catalane*, tome VI, 1912. Extraits. P. 112 à 114.

SAUVANT Michel : Le coin de l'onomastiqueur (n°5). *Nissaga*, bulletin de l'Association Catalane de Généalogie, n°40, novembre 2007. P. 26 à 30. Don A. Catafau.

SAUVANT Michel : Le coin de l'onomastiqueur (n°6). *Nissaga*, bulletin de l'Association Catalane de Généalogie, n°41, mai 2008. P. 27 à 32. Don A. Catafau.

Tourisme (3)

CAPDET R. : *Les Vierges de Cerdagne. Notre-Dame des Graces Villeneuve-des-Escaldes. Notre-Dame de Belloch Dorres*. Editions La Voix de Font-Romeu, Imprimerie Roca, Juin 1960. 24 p. Don M. Martzluff.

LACOMBE-MASSOT Jean-Pierre (dir.) : *Guide de randonnée transfrontalier. Guia excursionista transfrontera. L'Albera/Les Albères. L'Albera i Cap de Creus*. Association Albera Viva, Consell Comarcal de l'Alt Empordà, Diputació de Girona, Conseil Général des Pyrénées-Orientales, 2004. 236 p. Don M. Vila-seque.

VINAS André : A la recherche d'étangs perdus. Editions de l'Envol, Le Chaffaut, 1993. 103 p. Don M. Martzluff.

CD et DVD (3)

La préhistoire en région PACA. DRAC PACA, 2002. CD-Rom¹.

Les Génies de la science. Pour la Science, février 2006. CD-Rom².

Dieter Arnold : *Building in Egypt 1991, chap. VI*. CD-Rom³

1 - Configuration minimum requise pour PC : Pentium 3 800Mhz, Windows 98, 256 Mo de Ram. Configuration minimum requise pour Mac : G4 500Mhz, OS9, 256 Mo de Ram. Attention : des dysfonctionnements ont été observés avec Internet Explorer Mac.

2 - Configuration minimum requise pour PC : Pentium 3 400Mhz, Windows 98, 128 Mo de Ram Configuration minimum requise pour Mac : G3 500Mhz, OS9, 192 Mo de Ram. Attention nécessite l'installation d'Acrobat Reader.

3 - Configuration minimum requise pour PC : Pentium 3 500Mhz, Windows 98 et ultérieurs, 256 Mo de Ram. Configuration minimum requise pour Mac : G4 500Mhz, OS9, 256 Mo de Ram.

La sélection du net

Une fois n'est pas coutume, le bibliothécaire se glisse dans la peau de l'internaute et vous propose quelques sites du web, que l'on pourrait qualifier d'incontournables pour certains, avec des recommandations à suivre aussi bien sur PC que sur Mac.

Configuration PC : Windows XP 5 SP3. 768 Mo de Ram, microprocesseur AMD Athlon à 2154 MHz. ADSL haut débit de 8Mo.
Configuration Mac : EMac OS 10.3, 512 Mo de Ram, ADSL Haut débit de 3Mo.

<http://www.visomap.com>

Ce site est basé sur GoogleMap et fonctionne sans problème sous Mac ou sous PC. Petit plus non négligeable, il n'y a rien à télécharger (tout comme Géoportail d'ailleurs).

Le détail des vues satellites est tel que l'on peut voir les traces de l'église Sainte-Marie de Malloles ou distinguer nettement les contours de villages.

Seul problème, que ce site partage avec Google et Géoportail : certaines zones sont floues, soit à cause du relief (c'est le cas des Corbières et du massif pyrénéen), soit pour des raisons autres (certaines usines ou bases militaires par exemple).

Il reste une alternative peu contraignante à GoogleMap (disponible depuis peu pour Mac OS 10.4) ou à Géoportail. Ces deux derniers étant gourmands en mémoire vive (de 512 Mo à plus de 1Go de RAM suivant les options choisies).

<http://www.geoportail.fr>

Le site de l'IGN se perfectionne. Il est maintenant possible, avec un ordinateur puissant, de superposer photos aériennes, cartes IGN et... cadastres. Pour ce qui est du cadastre, beaucoup de communes ne sont pas encore présentes (aussi bien en montagne que sur le littoral – Axat et Leucate en sont deux exemples audois).

Pour ce qui est de la 3D, elle ne marche, en version bêta, qu'avec un microprocesseur de plus de 1,5 GHz et 1 Go de Ram. Attention, le haut débit (débit supérieur à 5Mo) est vivement recommandé pour plus de souplesse d'utilisation.

<http://tel.archives-ouvertes.fr/>

TEL pour thèses en ligne. Ce site vous propose de consulter et de télécharger gratuitement des thèses soutenues dans toutes les matières et venant d'un certain nombre d'universités françaises. Il est nécessaire cependant d'avoir Acrobat Reader en version 5 ou ultérieur.

<http://www.revues.org>

Ce site est un portail d'accès vers les revues scientifiques disponibles en ligne (format .pdf Acrobat Reader pour la grande majorité).

Avantage, vous pouvez n'enregistrer que l'article qui vous intéresse dans une revue précise et l'imprimer, ou le lire sur l'écran plus tard. Petite précision importante, ces revues électroniques sont enregistrées à la BNF (dépôt légal édition électronique).

<http://www.raco.cat>

Ce site catalan est un portail d'accès vers les revues scientifiques catalanes de valeur égale aux revues du site : www.revues.org. Celles si sont consultables en ligne.

http://citeres.univ-tours.fr/compo.php?niveau=lat&page=p_lat/lat_online

Il s'agit du site internet du laboratoire CITERES de l'Université de Tours où vous pouvez télécharger gratuitement les *Petits Cahiers d'Anatole* (histoire, archéologie, méthodologie...).

<http://cfpphr.free.fr>

Ce site est celui de la *Commission Française pour la Protection du Patrimoine Historique et Rural* présidée par Francis Cahuzac et dont le siège social est dans la région de Nevers. Le site est très riche et beaucoup de fiches concernent les départements des régions Rhône-Alpes et Bourgogne. Pour notre département, une demi-douzaine de communes sont représentées dont Perpignan. Seul bémol, concernant Perpignan, sur un site préhistorique (de l'Aurignacien !) découvert dans une cave du centre-ville fouillée par son propriétaire. L'information est loin d'être sérieuse et discrédite un site qui sans cela serait parfait.

<http://www.ina.fr>

Pour ceux qui veulent des documents audios et vidéos, le site de l'*Institut National de l'Audiovisuel* a mis ses archives en ligne et moyennant une petite somme, on peut télécharger des vidéos, sur tous les sujets, (y compris l'archéologie) des années 1950 à nos jours. Le moteur de recherche est efficace et vous pouvez affiner la recherche par année. Petit hic, il faut avoir une connexion ADSL pour visionner les vidéos sans les télécharger.

<http://www.legersal.com>

C'est le blog de Frédéric Gersal, le facétieux animateur de France 2. Passionné d'histoire, son blog est intéressant à parcourir et est bourré d'anecdotes historiques racontées sur un ton joyeux. Dépaysement garanti pour ceux qui seraient fâchés avec l'histoire.

<http://gallica.bnf.fr>
<http://gallica2.bnf.fr>

Gallica est le site internet de la BNF. Beaucoup d'ouvrages sont numérisés et une recherche à partir d'un mot est possible. Il arrive que sous Safari Mac, il y ait des déconnexions en cours de recherche. Avec Internet Explorer Mac, la moitié de la page s'affiche sans qu'il soit possible de voir l'ensemble de la page à l'écran.

Deux sites enfin sont consacrés à une branche un peu particulière de l'archéologie industrielle, à savoir l'archéologie ferroviaire.

<http://trainlandes.free.fr/page15.htm>

Dans ce site, la page 15 traite de la méthodologie à employer en archéologie ferroviaire et les exemples sont pris dans les départements des Landes et du Tarn. Des photos explicites et des cartes sont jointes dont la curieuse boucle de Soustons dont il n'existe pas, au grand dam de l'auteur du site, de photos.

<http://www.massifcentralferroviaire.com/reperes/charpal/charpal.htm>

Il s'agit d'une étude complète et abondamment illustrée sur l'ancienne ligne militaire, construite en 1923 et déposée en 1938, menant au Lac du Charpal (Lozère) par l'embranchement du Larzalier sur la section de ligne de Mende à La Bastide-Saint-Laurent. Il y a bien sur une critique, sur cette ligne du Charpal, venant d'un militaire qui est aussi à lire sur ce site.

Bon surf sur le net !

L'A.A.P.-O. à la Fête du Livre et de la Rose, Sant Jordi al Carrer

Le samedi 26 avril 2008, l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales était présente à la Fête du Livre et de la Rose, *Sant Jordi al Carrer*.

Effectivement, Guillaume Eppe (qui est aussi auteur) a eu la possibilité d'avoir deux stands proches pour l'A.A.P.-O. et pour lui-même.

La mise en place des publications s'est faite sous un petit vent agréable. Peu de ventes ont été effectuées mais beaucoup de contacts ont été pris. Parmi ceux-ci, la ville de Céret qui voulait que l'A.A.P.-O. participe à sa première Fête du Livre.

L'expérience sera renouvelée en 2009 en espérant qu'une bonne météo soit encore de la partie.



Stand de l'A.A.P.-O. à la Fête du livre et de la Rose.

***Composition du Bureau et du Conseil d'administration de l'A.A.P.-O.
au 15 janvier 2008***

BUREAU

Président d'honneur :	Jean ABÉLANET
Président :	Michel MARTZLUFF
Vice-Président :	Jérôme KOTARBA
Secrétaire :	Françoise JOUY-AVANTIN
Trésorier :	Bernard DOUTRES
Trésorier-adjoint :	Gilbert LANNUZEL

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Membres de droit :

M. le Conservateur Régional de l'Archéologie de Languedoc-Roussillon
M. le Directeur du Service Départemental d'Architecture des P.-O.
Mme la Directrice des Archives Départementales des P.-O.
M. ou Mme le responsable du Dépôt Archéologique des P.-O.

Membres élus :

Jean ABÉLANET	Gilbert LANNUZEL
Corinne AZZOPARDI	Michel MARTZLUFF
Annie BASSET	David MASO
Georges CASTELLVI	Annie PEZIN
Aymat CATAFAU	Valérie PORRA-KUTENI
Jean-Pierre COMPS	Jacques ROIG
Bernard DOUTRES	Claude VAILLANT
Françoise JOUY-AVANTIN	Alain VIGNAUD
Jérôme KOTARBA	



CONFÉRENCES ET SORTIES 2009

17 janvier 2009 :

Éric Crubézy : *Kyss, jeune fille des glaces, Chamane de Sibérie*

28 février 2009 :

Tara Steimer : *Mégalithes du Proche-Orient : Syrie, Jordanie, Palestine, Yémen*

21 mars 2009 :

Georges Castellvi : *Le trophée de Pompée dans les Pyrénées (71 av. J.-C.). Col de Panissars (Le Perthus / La Jonquera)*

25 avril 2009 :

(programme sous réserve)

16 mai 2009 :

Jean-Michel Carozza : *Les paysages du Roussillon à la lumière des données géo-archéologiques*

23 mai 2009 :

Sortie dans le département : Chapitre de Saint-Paul-de-Fenouillet et château de Puylaurens avec le train touristique du Fenouillèdes

6 juin 2009 :

Nouveau Musée du Pont du Gard et Pont du Gard

17 octobre 2009 :

Compte rendu des recherches archéologiques

14 novembre 2009 :

Compte rendu des recherches archéologiques (suite)

12 décembre 2009 :

Assemblée générale

Toutes les conférences sont illustrées ; l'entrée est libre. Ces séances ont lieu à l'Université de Perpignan, bâtiment F1, salle F118, à 14h30. Des précisions sur les sorties seront données en temps voulu.

Le dernier numéro du bulletin est remis aux adhérents ; l'adhésion est fixée à 20 euros pour les salariés et retraités, à 10 euros pour les étudiants et les demandeurs d'emploi (prévoir 3 euros de plus si vous souhaitez l'envoi du bulletin à domicile). On peut s'inscrire lors des conférences, en écrivant (ou en passant) au siège de l'association, où se trouve aussi la bibliothèque associative ouverte à tous du lundi au vendredi de 9h à 12h et de 14h à 17h.

Association Archéologique des Pyrénées-Orientales
4, bis Avenue Marcellin Albert
66000 Perpignan
Téléphone : 04-68-55-06-91
www.archeo-66.com



L'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales,

c'est :

Un pôle de regroupement :

- Entre archéologues pour la diffusion des résultats et des méthodes, pour la définition d'objectifs communs.
- Entre professionnels et amateurs qui se retrouvent au sein de l'association.
- Entre aînés et plus jeunes, pour que rien ne soit perdu des recherches passées et que se forment les archéologues de demain.
- Entre archéologues et étudiants désireux de trouver une formation complémentaire.
- Entre chercheurs et grand public ; car les archéologues ne travaillent pas pour eux-mêmes, ils sont au service de la collectivité.



Un pôle d'animation :

- Avec une conférence mensuelle sur les derniers travaux archéologiques.
- Avec plusieurs excursions par an (visite d'expositions, de monuments ou de chantiers de fouilles).
- Avec un bulletin annuel permettant d'avoir une vue globale et rapide des travaux réalisés dans les P.-O.
- Avec une bibliothèque spécialisée ouverte à tous (près de 2100 ouvrages et 970 tirés à part)
- Avec des activités archéologiques proposées aux amateurs intéressés (prospections, fouilles, traitement du matériel).
- Avec des expositions : sur les Âges des Métaux (en 1995), sur les Roches gravées dans les Pyrénées-Orientales (mai 2001), des présentations ponctuelles de mobilier (Pollestres en 1998, Baixas en 2000, Perpignan, église Saint-Jacques en 2000, les journées du Patrimoine en 2003).

Un pôle de recherche :

- Avec la programmation de prospections pour inventorier de nouveaux sites archéologiques.
- Avec l'organisation de colloques : sur les " Voies romaines du Rhône à l'Ebre " (en 1989), sur " les Pyrénées catalanes ", " les Roches ornées et Roches dressées " (mai 2001), les « zones brûlées » en 2007...

Et un objectif fondamental : obtenir les infrastructures nécessaires !!

- Pour un dépôt archéologique départemental adapté aux besoins des différents opérateurs.
- Pour un service départemental de l'Archéologie qui puisse répondre aux urgences de la collectivité, valoriser le patrimoine et diffuser les résultats des recherches.



